

U d'of OTTAWA



39003002245727



C E-Fr.

MADAME DE MAINTENON

DRAME

EN CINQ ACTES AVEC PROLOGUE, EN VERS.

1914

FRANÇOIS COPPÉE

Madame de Maintenon

DRAME

EN CINQ ACTES AVEC PROLOGUE, EN VERS

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS

AU THÉÂTRE NATIONAL DE L'ODÉON

Le 12 Avril 1881

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M D CCC LXXXI



A

M. CHARLES DE LA ROUNAT

DIRECTEUR DE L'ODÉON

Ce drame est dédié

comme un faible témoignage de ma sincère reconnaissance.

F. C.

HQ
3211
C 3073
1871



PERSONNAGES DU PROLOGUE

ANTOINE DE MÉRAN	MM. CHELLES.
Le comte de LUDE	AMAURY.
M. DE LAVARDIN	ESQUIER.
Le poète FRANÇOIS COLLETET	CLERH.
FRANÇOISE D'AUBIGNÉ ,	
femme de SCARRON	M ^{me} ANAIS FARGUEIL.

PERSONNAGES DE LA PIÈCE

LOUIS XIV.	MM. LACRESSONNIÈRE.
SAMUEL DE MÉRAN	CHELLES.
LOUVOIS	ALBERT LAMBERT.
Le baron DE CROIX SAINT- PAUL	PAUL MOUNET.
L'ENVOYÉ de GUILLAUME D'ORANGE	SICARD.
GRISARD, agent de LOUVOIS.	FRANÇOIS.
Un MINISTRE PROTESTANT	CORNAGLIA.
M. DE PONS	HAUBERT.
M. DE TRACY	LAFERTÉ.

Le MARÉCHAL	REBEL.
Le DUC	KÉRAVAL.
Le CHEVALIER	FOUCAULT.
Le marquis DE SEIGNELAY, fils de COLBERT.	COURDIER.
PIERRE PUGET.	GRENET-DANCOURT.
Un MEMBRE DU SYNODE CALVINISTE	BOUDIER.
Un GREFFIER.	FARRÉ.
M ^{me} DE MAINTENON.	M ^{mes} ANAÏS FARGUEIL.
HENRIETTE D'AUBUSSON .	MALVAU.
La COMTESSE.	ALICE CHÊNE.
NANON.	CROSNIER.

LES MARQUIS DE CROISSY et DE CHATEAUNEUF, secrétaires d'État, personnages muets.

SEIGNEURS et DAMES de la Cour. — MEMBRES DU SYNODE CALVINISTE. — SOLDATS, GEOLIER, etc., etc.



NOTA. — Les deux rôles d'Antoine de Méran, dans le prologue, et de Samuel de Méran, dans la pièce, doivent être représentés par le même comédien.





PROLOGUE

AOUT 1660

Chez Scarron. — La chambre jaune où il recevait ses amis. Au fond, près d'une large fenêtre, ouverte sur un balcon praticable, le fauteuil vide, où se tenait ordinairement le cul-de-jatte. Portes à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE DE LUDE, stupéfait devant le fauteuil vide ;
UN PETIT LAQUAIS,
puis M. DE LAVARDIN, puis FRANÇOIS COLLETET.

M. DE LUDE

Scarron dehors ! Mais c'est incroyable, inouï ! ...

M DE LAVARDIN, entrant, au comte de Lude.

Bonjour, comte.

Apercevant à son tour le fauteuil vide.

Comment ? Scarron n'est pas chez lui !

FRANÇOIS COLLETET, entrant.

Victoire! On a sifflé, l'autre jour, du Corneille.
En étiez-vous?

M. DE LUDE, lui cachant le fauteuil.

Poète, apprends une merveille.

COLLETET

Laquelle?

M. DE LUDE

Colletet, je vous le donne en cent,
Je vous le donne en mille.

COLLETET

Eh?

M. DE LUDE, montrant le fauteuil vide.

Scarron est absent!

COLLETET

Ah! pour une merveille, en effet, c'en est une.

M. DE LUDE

J'y suis!... Le cul-de-jatte est en bonne fortune.

Ils rient.

COLLETET

S'il vous entendait, comte, il serait indigné.
Il aime, en bon mari, Françoise d'Aubigné.

M. DE LUDE, au laquais.

Ah! petit, va chez elle et dis-lui que nous sommes
A l'attendre, un poète avec deux gentilshommes.

Le petit laquais s'incline et sort.

Nous saurons bien par elle où Scarron s'est enfui.

M. DE LAVARDIN, se jetant dans un fauteuil.

Dites-nous, Colletet, quoi de neuf aujourd'hui?

COLLETET

Peu de chose, sinon la chaleur étouffante,
Et les Parisiens qui veulent voir l'Infante
Qu'aujourd'hui notre Roi, vainqueur de ses rivaux,
Ramène dans un grand carrosse à six chevaux.

M. DE LAVARDIN

C'est vrai. Cela m'était sorti de la cervelle.
Elle est belle, dit-on, cette reine nouvelle?

M. DE LUDE

La reine l'est toujours.

M. DE LAVARDIN

Je l'irai voir. Je veux
Connaître la couleur, au moins, de ses cheveux.
Ce sera, dans trois jours, celle des nœuds d'épée.

COLLETET

Votre attente, messieurs, pourrait être trompée.
L'Infante est un vilain fruit d'Espagne, assez noir,
Et se met tellement de rouge qu'on croit voir
Déteindre sur sa joue, où tant de pourpre éclate,
Du damné Mazarin le camail écarlate.

M. DE LUDE

Ah! nous regrettons donc toujours, monsieur l'auteur,
Les diners d'autrefois chez le coadjuteur?
Faites-en votre deuil. La Fronde est enterrée.

COLLETET

Le monde en va-t-il mieux?

M. DE LA VARDIN

Mais la paix est rentrée
En France.

M. DE LUDE, à Colletet.

Et puis, de quoi vous plaignez-vous? On dit
Qu'auprès du jeune Roi les lettrés ont crédit.

COLLETET

Oui, qui protège-t-il, s'il vous plait? Ce Molière,
Dont la scurrilité basse et familière
S'étale indécemment dans le Petit-Bourbon.
Despréaux, — un horrible envieux! — Rien de bon.

Ils font de la satire et de la comédie;
Je vous demande un peu... La jeunesse est hardie...
La Comédie? Après *le menteur*!

M. DE LUDE

Et pourtant,
De Corneille sifflé vous paraissiez content?

COLLETET

D'accord, mais ce n'est pas une raison, en somme,
Parce qu'on siffle un vieux, d'applaudir un jeune homme..
Le bel esprit se meurt, je vous le dis.

Madame Scarron entre à droite.

M. DE LUDE, l'apercevant, à Lavardin.

Baron,
Faisons la révérence à Madame Scarron.

SCÈNE II

DE LUDE, LAVARDIN, COLLETET, M^{me} SCARRON

MADAME SCARRON

Bonjour, Messieurs. Je viens vous expliquer l'absence
De mon mari.

M. DE LUDE

Mais nul ne s'en plaint. Sa présence
Nous empêcherait d'être assez audacieux
Pour vous dire le mal que nous font vos beaux yeux.

MADAME SCARRON

Comte, je vous en prie, assez de badinage.

COLLETET

Mais où donc est Scarron ?

MADAME SCARRON

Dans notre voisinage.

M. DE LAVARDIN

Il s'est fait transporter, alors ?

MADAME SCARRON

Oui. Mon mari,
Ce matin même, a su que ce bon Scudéri,
S'étant fort échauffé dans une polémique
A défendre Scarron et le *Roman Comique*,
Et d'un mot par trop vif se trouvant offensé...

COLLETET

Il s'est battu ?

M. DE LAVARDIN

Comment ?

MADAME SCARRON

Il est même blessé.

M. DE LUDE

Bravo ! C'est comme au temps du feu Roi Louis Treize !

MADAME SCARRON

Et Scarron, sur le champ, s'est fait porter en chaise
Pour aller embrasser ce meilleur des amis.

COLLETET

Un duel pour un roman !... Mais, ce n'est pas permis ;
Et moi, lorsque j'entends déchirer un confrère,
Je ne me fâche pas, je l'avoue.

M. DE LAVARDIN

Au contraire.

On s'assied.

M. DE LUDE, à Mme Scarron.

Quand sera de retour votre joyeux époux ?

MADAME SCARRON

Bientôt.

M. DE LAVARDIN

Nous projetions de dîner avec vous.

MADAME SCARRON

C'est trop d'honneur.

M. DE LAVARDIN

Selon l'usage, ma voisine,
 Nous avons déposé nos plats à la cuisine.
 Moi, j'apporte une carpe, et de Lude un pâté.

COLLETET, à M. de Lude.

Sauf un grand appétit, je n'ai rien apporté;
 Mais je ne vois pas là de rôti, mon cher comte.

M. DE LUDE, à M^{me} Scarron, gracieusement.

Vous le remplacerez, Madame, par un conte.

MADAME SCARRON, avec une nuance de tristesse.

Votre indulgence est douce à notre pauvreté,
 Et vous êtes trop bons, Messieurs, en vérité.

COLLETET

Mais vous allez bientôt, Madame, être plus riche.

MADAME SCARRON

Comment cela?

M. DE LUDE

C'est vrai. La reine Anne d'Autriche,
 — Elle l'a dit, du moins, hier à Monsieur Fouquet, —
 Veut oublier le temps où Scarron attaquait
 Mazarin, et lui rend, en dame débonnaire,
 Son titre et son brevet de malade ordinaire,
 Avec ses quinze cents livres de pension.

M. DE LAVARDIN

Malepeste ! Il remplit trop bien la fonction.

MADAME SCARRON

Dieu conserve longtemps celle qui nous protège !

M. DE LAVARDIN

Mais nous voulions aller voir passer le cortège
Des deux jeunes époux qui sur nous vont régner.
Nous ferez-vous l'honneur de nous accompagner ?

M. DE LUDE

J'ai mon carrosse en bas pour cette promenade.

MADAME SCARRON

Vous l'oubliez, je suis une garde-malade,
Et je reste au logis, presque comme au tombeau.
— Pourtant ce jeune roi, que chacun dit si beau,
J'aurais voulu le voir, une fois, dans ma vie...
N'importe ! il ne faut pas céder à cette envie ;
Scarron va revenir et je dois être ici.

COLLETET, se levant.

Donc, vous ne venez pas avec nous ?

MADAME SCARRON

Non, merci.

Tous se lèvent, et, tandis que Lavardin et Colletet se disposent à partir, M. de Lude s'approche de M^{me} Scarron et lui parle à demi-voix.

M. DE LUDE

Dois-je aussi vous quitter ?

MADAME SCARRON

Mais, sans doute.

M. DE LUDE

Ah ! Madame,
Aurez-vous donc toujours tant de rigueur dans l'âme,
Et ne permettrez-vous jamais qu'à votre aspect
L'amour fasse oublier un moment le respect ?

MADAME SCARRON, bas et sérieusement.

Pas un mot de plus, comte, il serait une offense
Pour la femme d'un pauvre infirme, sans défense.

M. DE LUDE

Si vous saviez...

MADAME SCARRON

Monsieur, je ne veux rien savoir.

M. DE LUDE

Adieu, cruelle !

Les trois hommes saluent pour prendre congé.

MADAME SCARRON

Adieu, messieurs, jusqu'au revoir.

MM. de Lude, de Lavardin et Colletet sortent.

SCÈNE III

MADAME SCARRON, seule

Leur amour ! leur respect ! Ah ! mensonge ! mensonge !
L'abîme de leur cœur, quand mon regard y plonge,
Est vide, je le sais, de respect et d'amour.
Bah ! c'est tout simple. On est du monde, de la Cour,
On fréquente Scarron, le bouffon à la mode ;
Sa femme est là qu'on peut courtiser. C'est commode.
Elle n'a vraiment pas le droit de s'étonner
Puisqu'on a fait cadeau d'un plat pour le dîner,
Et puisque son mari, qui voit qu'on la désire, —
— Déshonneur ! — le permet et fait semblant d'en rire !
Quel enfer ! Vivre avec ce cynique impotent,
Savoir que ses habits et son argent comptant,
Et les meubles fanés de ce vieux salon jaune,
Tout, absolument tout ici, vient de l'aumône ;
Voir ce vieillard, pour être aidé, nourri, vêtu,
Tout flétrir, le talent, l'honneur et la vertu,
Partager cette honte, et trouver cette fange
Sur la robe qu'on met et dans le pain qu'on mange !
Oh ! je veux fuir ! Mon cœur, trop longtemps résigné...
— De quoi te plains-tu donc, Françoise d'Aubigné.
Pourquoi donc faire ainsi l'orgueilleuse et la prude ?
Mais c'est de la démence et de l'ingratitude !
Ton sort, tu l'as voulu. Scarron t'a dit souvent :
— Ma belle, choisissez : ma main ou le couvent ! —

Cet homme a le cœur bon; il t'aime comme un père.
 Vas-tu pas le traiter de langue de vipère
 Parce qu'il aime à rire, et n'est-il pas permis
 Aux dépens du prochain d'amuser ses amis?
 Si ces mêmes amis lui donnent son aisance,
 Tu leur dois, comme lui, de la reconnaissance.
 Et parce que l'un d'eux, touché de tes attraits,
 Dans un moment d'oubli t'a parlé de trop près,
 Est-ce donc un motif de crier de la sorte?
 C'est folie!...

Avec accablement.

Eh bien, non! Je voudrais être morte!

Se remettant un peu.

Et cet homme que j'aime!... Ah! mon cœur est trop plein!

Après un silence.

Il faudra que j'en parle à l'abbé Gobelin,
 Et qu'au saint tribunal je montre à nu mon âme.
 — Comme cette chaleur est pesante!...

SCÈNE IV

MADAME SCARRON, ANTOINE DE MÉRAN

ANTOINE

Madame,

Je vous salue.

MADAME SCARRON

Antoine!... Ah! vite, dites-moi,
Monsieur Fouquet a-t-il parlé de vous au Roi?
Avez-vous quelque espoir pour cette lieutenance?

ANTOINE

On me la promettait, lorsque Son Éminence
L'a donnée au neveu du médecin Guénaud.
D'ailleurs, quand on a su que j'étais huguenot...

MADAME SCARRON

Toujours ce même obstacle!

ANTOINE

Hélas!

MADAME SCARRON

Courage, Antoine.

ANTOINE

Je n'en ai plus. Je suis seul et sans patrimoine,
A vingt-deux ans, avec un enfant à nourrir,
— Ce fils que l'an dernier, presque avant de mourir,
Mon vieux père eut encor de sa seconde femme. —
Je suis noble, et mon droit de porter cette lame
M'interdit tout travail qui me ferait manger.
Que puis-je faire? Aller servir à l'étranger?

Comment courir les camps avec mon petit frère ?
 Je dois vivre pour lui ; je ne peux m'y soustraire,
 Mais, devant mon devoir si lourd de frère aîné,
 Je suis seul et sans pain..... Ah ! pourquoi suis-je né ?

MADAME SCARRON

Pour vous calmer, Antoine, une fable me tente.

Geste d'étonnement d'Antoine.

Vous rappelez-vous bien la maison de ma tante,
 Madame de Neuillant, où je vous ai connu ?

ANTOINE

Certes, plus d'une fois je m'en suis souvenu.
 Que n'a-t-elle pas fait, cette femme inhumaine,
 Pour nous donner sa foi catholique et romaine,
 A nous, pauvres enfants chez elle recueillis ;
 Moi, parce que mon père était loin du pays,
 Et vous, parce qu'hélas ! vous étiez orpheline ?
 Comme vous, sous sa froide et rude discipline,
 Si mon père n'était à la fin revenu,
 J'abjurais... Certes oui, je m'en suis souvenu.

MADAME SCARRON

Et vous rappelez-vous la chambre sans lumière,
 Si froide, dont le mur n'a qu'une meurtrière,
 Où l'on m'emprisonnait, pendant les nuits d'été,
 Seule, au pain sec, lorsque j'avais mal récité
 Mes quatrains de Pibrac ou mon histoire sainte ?

ANTOINE

Sans doute. Brave enfant, vous alliez là sans plainte,
— Et mon âme s'indigne encore au souvenir !

MADAME SCARRON

Mais, c'est que ce cachot qui deva't me punir
Avait pris en pitié l'enfance prisonnière ;
C'est que le vent du soir, par cette meurtrière,
M'apportait les odeurs exquisés du jardin .
Ainsi, n'admirez plus mon courageux dédain,
Antoine, car j'aimais être en ces murs moroses
Où je mangeais mon pain dans le parfum des roses.

ANTOINE

Et la moralité de l'apologue ?

MADAME SCARRON

C'est
Qu'en vous la lâcheté coupable se glissait ;
Car, au plus bas degré de l'humaine souffrance,
Dieu nous laisse un grand bien.

ANTOINE

Et lequel ?

MADAME SCARRON

L'espérance !

ANTOINE

L'espérance ! Ah ! pour moi ce mot est insensé ;
 Et, puisque vous avez évoqué le passé,
 Madame, et rappelé notre enfance martyre,
 Je sens que mon secret m'échappe et veux vous dire,
 Quand même j'y perdrais le bonheur de vous voir,
 Le sentiment cruel qui fait mon désespoir.
 Je vous aime, Françoise!...

MADAME SCARRON

Antoine !

ANTOINE

Je vous aime !

Oui, ce qui fait mes yeux si creux, mon front si blême,
 Ce n'est point le souci d'un frère à protéger,
 Quand je n'ai même pas de pain à partager ;
 Ce n'est point mon passé de lutte et de misère !
 Non, ce qui m'a rongé le cœur comme un ulcère,
 C'est un rêve brisé, c'est un espoir déçu,
 C'est un amour d'enfant que vous n'avez pas su !
 — Madame, pardonnez si je vous mécontente !
 Mais, lorsque nous étions tous deux chez votre tante,
 — C'est bien loin ! vous aviez douze ans, j'en avais dix, —
 On nous traitait ainsi que des enfants maudits ;
 Moi surtout, vous savez, j'étais le plus rebelle !
 Eh bien, dans ce temps-là, déjà vous étiez belle !
 Vous étiez bonne aussi. Vous avez bien traité,
 Vous seule, le petit huguenot détesté.

Dont les larmes mouillaient vos mains de sœur aînée.
Voyez-vous, c'est alors que ma folie est née !
L'innocence se perd à pleurer nuit et jour.
Vieilli par le malheur j'étais mûr pour l'amour,
Et mes baisers d'enfant, — pardonnez-moi, Madame, —
Étaient ceux d'un amant qui vous livrait son âme.
Mon père m'enleva du château de Neuillant ;
Mais mon amour grandit encore en vous fuyant,
Chaque jour plus ardent, comme le feu qui couve !
Et, lorsqu'après douze ans passés je vous retrouve,
L'ayant toujours au cœur, pur, constant et profond,
Vous êtes catholique et femme d'un bouffon!...
— Ah! quand vous m'avez dit : Espérance et courage !
Pardon, mais je n'ai pu garder mon cri de rage.
Vous touchiez le serpent dans mon sein endormi !

MADAME SCARRON

Antoine de Méran, mon frère, mon ami,
Cet aveu que m'a fait votre cœur noble et tendre,
De tout autre que vous je n'aurais pu l'entendre,
Et, si vous m'avez vue écouter jusqu'au bout,
Antoine, mon excuse est que je savais tout.

ANTOINE

Vous saviez?...

MADAME SCARRON

Les regards trahissent quand on aime ;
Et de vous deviner j'étais heureuse même.

Mais vous n'auriez pas dû me le faire savoir,
Car il faut maintenant renoncer à nous voir.

ANTOINE

Mon Dieu!...

MADAME SCARRON

De mon honneur, ami, je suis jalouse.
Et plus le malheureux dont on m'a fait épouse
Est bas, plus il acquiert un burlesque renom,
Et plus je veux qu'en moi l'on respecte son nom .
Je n'avais pas de robe, et j'étais insultée
Chez ma tante. Scarron m'a prise et respectée.
Cet homme est bon ; sans lui j'entrais dans un couvent.
Je veux qu'aucun soupçon n'aille, de son vivant,
A sa femme pas plus qu'à la reine de France.

ANTOINE

Hélas!

MADAME SCARRON

Je vous ai dit tout à l'heure : Espérance!
Et je vous le répète, Antoine. Écoutez-moi.
Je me fiance à vous et vous jure ma foi!

ANTOINE, avec joie.

Ciel!

MADAME SCARRON

De mon cœur, sinon de ma main, je suis libre.

Pour un autre que vous rien dans ce cœur ne vibre,
Et je vous dis : Partez, ami, pour revenir !
Car celle dont le temps d'épreuve peut finir,
Heureuse de l'amour que vous emportez d'elle,
Vous gardera le sien, toujours pur et fidèle.

ANTOINE

Qu'ai-je entendu, Françoise, et quel mot adoré
Avez-vous dit?...

MADAME SCARRON

Partez, Antoine. J'attendrai.

ANTOINE

Longtemps alors... Je veux pour vous gloire et fortune.

MADAME SCARRON

J'attendrai.

ANTOINE

Soit, mais... lui?...

MADAME SCARRON, les yeux baissés.

C'est une loi commune
Aux vieillards que la mort; elle plane autour d'eux.

ANTOINE

L'horrible espoir!

MADAME SCARRON

Assez! Nous rougirions tous deux.

Silence.

Avant l'adieu, — je veux qu'il soit court et sévère, —
Dites-moi : qu'avez-vous l'intention de faire?

ANTOINE

Je vais...

MADAME SCARRON

Où?

ANTOINE

N'importe où, puisque je pars content.

MADAME SCARRON

Mais encor?...

ANTOINE

Des colons, du parti protestant,
S'embarquent dans un mois, à Brest, pour l'Amérique.
Jusqu'ici j'avais cru leur œuvre chimérique,
Mais maintenant, hasard! tout ce que tu voudras
Avec mon cher petit Samuel dans les bras,
Quelque argent que j'emprunte et ma solide épée,
Comme le roi Jason de l'antique épopée,
Je pars et je m'en vais chercher ma Toison d'or!

MADAME SCARRON

Quittons-nous à présent, Antoine.

ANTOINE

Oh! pas encor!

Car, de ce que m'a dit votre adoré langage,
Je voudrais emporter un souvenir, un gage,
Où je retrouve enfin mon espoir tout entier.

MADAME SCARRON

Vous le désirez. Soit.

Elle va à une table sur laquelle elle prend un petit volume.

Voici le vieux psautier
Qu'Agrippa d'Aubigné, mon noble aïeul, naguère,
Portait toujours caché sous son pourpoint de guerre.
L'ami du Béarnais, le poète-soldat,
Entonnait le premier, le matin du combat,
Ces vieux hymnes qu'en chœur chantait toute l'armée.
Bien que je ne sois plus de la foi réformée
Et que Rome aujourd'hui m'ait reçue en ses bras,
J'aime ce souvenir de famille. A Coutras,
Il sauva mon aïeul d'un coup de pertuisane.
Voyez, le fer de lance a troué la basane
Qui recouvre le livre, et l'homme en réchappa.

Elle s'assied et prend une plume.

Eh bien, sur le recueil de psaumes d'Agrippa,
J'écris donc : Au revoir! — et je date, — et je signe :
Françoise d'Aubigné.

Elle lui donne le livre.

Tenez.

ANTOINE, très ému.

Je serai digne
De votre amour, Françoise, et vous me reverrez.

Tumulte au dehors. Le comte de Lude, Lavardin et François Colletet entrent successivement.

SCÈNE V

M^{me} SCARRON, ANTOINE DE MÉRAN,
LE COMTE DE LUDE, LAVARDIN, COLLETET

MADAME SCARRON

Que veut dire ce bruit?

M. DE LUDE, entrant en riant.

Ah! madame, accourez.

M. DE LAVARDIN, de même.

Venez voir.

COLLETET, de même.

Mettez-vous bien vite à la fenêtre.

MADAME SCARRON, étonnée.

Messieurs.....

M. DE LUDE, du balcon.

Ils vont tourner la rue; ils vont paraître!

MADAME SCARRON

Mais, m'expliquerez-vous?...

M. DE LUDE

C'est un événement
Dont Paris doit pouffer de rire en ce moment ;
Un succès pour Scarron, un triomphe!...

MADAME SCARRON

J'écoute.

M. DE LUDE

Notre ami revenait en chaise, par la route
Du cortège du Roi, juste au moment final
Et lorsqu'allait passer le fameux cardinal.
— Ah! voyez-vous, je ris encor de l'aventure. —
Mazarin triomphait au fond de sa voiture
Attendant les *vivat*, le vieux Napolitain,
Et souriant à tous, quand la foule soudain
Aperçoit son farceur chéri, son cul-de-jatte,
Et, laissant défilér le carrosse écarlate
Parmi les sabres nus de tout un escadron,
Court à votre mari, criant : Vive Scarron!
Non! c'était à se croire au bon temps de la Fronde!
Comme un roi, le bouffon saluait tout ce monde,
— Tandis que s'éloignait Mazarin, furieux, —
Et votre époux revient, — voyez, c'est curieux, —
Prenant son air modeste et priant qu'on s'en aille;
Et suivi par les cris de toute la canaille.

MADAME SCARRON, à part, regardant Antoine.

O honte ! Devant lui !

Les cris redoublent au dehors.

COLLETET

Venez donc voir.

Il va rejoindre de Lude et Lavardin sur le balcon. Antoine s'approche de M^{me} Scarron, accablée.

ANTOINE, à M^{me} Scarron.

Adieu,

Colombe recueillie au fond d'un mauvais lieu !
 Lys qui sèche aux feuillets impurs d'un mauvais livre !
 Patience ! Je vais pour toi lutter et vivre.
 Antoine de Méran s'engage, sur sa foi !
 A t'apporter bientôt un sort digne de toi,
 Ou, s'il n'y réussit, à ne plus reparaitre...
 J'en jure sur le vieux psautier de ton ancêtre.
 — Au revoir !

Il baise la main de M^{me} Scarron et sort avec un grand geste d'adieu

COLLETET, du balcon.

Venez donc, madame, ils sont en bas.

MADAME SCARRON, avec une profonde tristesse.

Quelque chose me dit qu'il ne reviendra pas.





ACTE PREMIER

NOVEMBRE 1685

Un site dans le parc de Versailles, à la fin de l'automne. —
A droite et à gauche, des allées bordées par des charmilles.

SCÈNE PREMIÈRE

LE DUC, LA COMTESSE, LE CHEVALIER
et, plus loin, quelques groupes de courtisans, puis le MARÉCHAL

LA COMTESSE

Oui, duc, j'ai profité de ce beau jour d'automne,
Pour aller admirer le Milon de Crotoné,
Le groupe du Puget, et de ce parc, vraiment,
Ce sera désormais le plus bel ornement.

LE DUC

Mais j'ai vu comme vous la nouvelle statue.

LA COMTESSE

Eh bien qu'en pensez-vous franchement ?

LE DUC, hésitant.

Peu vêtue.

LA COMTESSE

C'est juste, j'oubliais que vous êtes dévot.

LE DUC

Je ne sais pas encor ce que cette œuvre vaut,
Mais, dites-moi : comment la trouve la marquise
De Maintenon ?

LA COMTESSE, souriant.

Très belle.

LE DUC

Ah ! ma voix est conquise !
Que ne me disiez-vous qu'elle la protégeait ?
Vous me présenterez, n'est-ce pas, ce Puget.
La Marquise l'estime... Eh ! mais, je me rappelle,
Je l'ai dit le premier... la statue est fort belle.

LA COMTESSE, bas au chevalier.

Tout à l'heure, il fera courbette au piédestal.

LE MARÉCHAL, entrant au milieu des saluts.

Bonjour, Messieurs, bonjour.

LE CHEVALIER, s'inclinant très bas.

Monsieur le maréchal....

LE DUC, touchant la main du maréchal.

Eh bien, vous voilà donc de retour des Cévennes ?

LE MARÉCHAL

Où mes peines, Messieurs, n'ont pas été trop vaines.
Les bons convertisseurs, morbleu, que mes dragons !
Le croiriez-vous ? J'apporte au roi dans mes fourgons
Vingt mille âmes, et plus, de nouveaux catholiques. ..
Par exemple, un pays des plus mélancoliques.
J'avais soif d'air de cour... Qu'est-ce que l'on y dit ?

LE DUC

Mais, d'abord, qu'on fit bien de révoquer l'édit.

LE MARÉCHAL

Sans doute. Et la santé de sa Majesté ?

LE DUC

Bonne.

LE MARÉCHAL

Les bruits de guerre ?

LE DUC

Aucun. La paix de Ratisbonne
Est partout respectée et, l'on croit, pour longtemps.

LE MARÉCHAL

Tant pis. — Et nos soldats ne sont pas mécontents
Que Vauban, sans égard pour l'état militaire,
Leur fasse à Maintenon tant remuer la terre ?

Un silence

LE DUC, à demi-voix.

Maréchal, un conseil d'ami ?

LE MARÉCHAL

Moi?... Pourquoi non ?

LE DUC

Dites avec respect ce mot de Maintenon.

LE MARÉCHAL

Ah ! la Marquise, alors...

LE DUC

Ayez-la pour amie.

Le maréchal rêve un instant, puis se rapproche de la comtesse
et du chevalier.

LA COMTESSE

Vous savez, La Fontaine est de l'académie ;
Et nous aurons bientôt l'*Armide* de Lulli.

LE CHEVALIER

Allez voir Trianon, c'est du dernier joli.

LA COMTESSE

J'ai là, de Sévigné, deux lettres curieuses...

LE MARÉCHAL

Comtesse, occupons-nous de choses sérieux :
Le Roi va-t-il créer quelque duc à brevet ?

LE CHEVALIER

Mais on dit que Coislin....

LE MARÉCHAL

Celui qui se trouvait
Devant Dôle. Il aurait un titre légitime.

LA COMTESSE

La marquise a monsieur de Nogent en estime,
Et son Royal-Picard travaille à l'aqueduc.

LE MARÉCHAL

Mais.... quel rapport?...

LE DUC

Monsieur de Nogent sera duc

LE MARÉCHAL, à part, réprimant un geste de colère.

Après ce qu'on m'a dit, du diable si je bouge.

Haut

Et n'a-t-on pas donné de nouveau cordon rouge ?

LE CHEVALIER

Non, mais à Nantouillet il pourrait bien échoir.

Hier, au coucher, le roi lui donna le bougeoir.

LA COMTESSE

A monsieur d'Hendicourt toute chance est acquise :

Il portait l'éventail, hier, de la marquise.

LE MARÉCHAL

Mais, morbleu ! Nantouillet passa le Rhin.

LE DUC

Pardon,
C'est monsieur d'Hendicourt qui sera grand cordon.

LE MARÉCHAL, bas, au duc.

Quoi ! la veuve, après tout, d'un poète burlesque,
La femme de Scarron, n'est pas la reine ?

LE DUC, de même.

Presque!

De mes conseils, demain, vous me direz merci.

LE CHEVALIER, regardant dans une des allées.

Ah! monsieur de Louvois s'avance par ici.

LE MARÉCHAL, empressé.

Je veux le saluer...

LOUVOIS entre, les yeux baissés et méditant; il est suivi de Grisard, en costume de voyage, et botté.

LE MARÉCHAL, à part.

Comme il a l'air sinistre!

LE DUC, bas, au Maréchal.

Un mot. Ne soyez pas trop chaud près du ministre;
Car la marquise....

LE MARÉCHAL

Encore!

LE DUC, lui prenant le bras.

Allons-nous en.

LE MARÉCHAL

Je vois,
Le vent ne souffle pas du côté de Louvois.

Les seigneurs saluent respectueusement Louvois, qui descend à l'avant-scène avec Grisard ; puis ils se retirent au fond, et peu à peu disparaissent.

SCÈNE II

LOUVOIS, GRISARD

LOUVOIS, avec une sourde colère.

Donc, rien ?

GRISARD

Jusqu'à présent.

LOUVOIS

Rien contre cette femme !
— Tenez, je suis servi d'une manière infâme ,
Mons Grisard... Vous devez tout voir et tout savoir :
Vous avez la police et le cabinet noir,
Des lettres de cachet plein vos poches... Que sais-je ?
Et vous ne trouvez rien !

GRISARD

Monseigneur, vous dirai-je
Ce qu'on a fait déjà, ce qu'on va faire ?

LOUVOIS

Non.

Vous n'avez rien trouvé contre la Maintenon.
— Ah! vraiment, l'on me trompe et l'on me dévalise!
Quand le roi très chrétien, fils aîné de l'Eglise,
Va se déshonorer, quand il veut, — j'en pâlis
De rage! — faire asseoir sous les trois fleurs de lys
Les restes de Scarron, le bateleur, sa veuve;
Et quand, pour l'empêcher, je demande une preuve,
Un de ces souvenirs des anciennes amours,
Tels que ces femmes-là les conservent toujours,
Des lettres, un portrait, n'importe quoi! personne
N'y parvient.

GRISARD

Monseigneur a tort, s'il me soupçonne.
J'ai fait ce qu'on pouvait tenter humainement.
Quand la marquise sort de son appartement,
J'entre, moi; j'ai les clefs de toutes les serrures;
J'ai fouillé les habits, inspecté les parures,
Sondé tout, feuilleté les livres, soulevé
Tentures et tapis, et je n'ai rien trouvé.

LOUVOIS

Mais cette aventurière est donc invulnérable....
Et pourtant, j'en suis sûr, c'est une misérable.
Nous ne savons que trop son étrange passé,
Après que son mari, Scarron, eut trépassé.

— Ce n'est que bien après qu'aux bâtards on l'attache. —
Pour aller recevoir l'aumône, à Saint-Eustache,
Elle marchait alors à pied dans les ruisseaux.
Le vieux Villars, Beuvron et les trois Villarceaux
L'ont fait vivre; elle avait la Lenclos pour amie.
Et rien n'a surnagé d'une telle infamie?
Allons donc!

GRISARD

Je peux dire à Monsieur le marquis
Que, d'après les derniers rapports, il est acquis
Qu'elle avait un amant, même avant son veuvage,
Un jeune huguenot, espèce de sauvage,
Citant l'Ecclésiaste et vêtu de bougran...

LOUVOIS

Cet homme s'appelait?...

GRISARD

Antoine de Méran.

LOUVOIS

Et puis?

GRISARD

L'abandonnant, un jour, comme Ariane,
Il est allé chercher fortune à la Guyane.
Peut-être, en écrivant...

LOUVOIS, haussant les épaules.

Un voyage au long cours !
Maitre sot ! Si le Roi l'épouse dans huit jours ?

Grisard s'incline avec un geste de découragement.

Enfin, cherchez toujours, cherchez... et du silence.

GRISARD

Maintenant, je ferai part à votre Excellence
D'un fait....

LOUVOIS

Qui la concerne ?

GRISARD

Oui, — pas très important
Mais qui, bien présenté, bien grossi, peut pourtant
Auprès du roi lui rendre un très mauvais office.

LOUVOIS

Donc ?

GRISARD

Me trouvant hier, pour cause de service,
A Melun, d'où j'arrive à l'instant, tout botté,
Je vis dans une auberge, où j'étais arrêté,
Un vieux seigneur en noir, de mine huguenote.
J'observai, — vous savez, l'habitude, — et pris note
Qu'à table, — un capucin, qui dinait là, s'étant
Signé selon l'usage, — il n'en fit pas autant.

LOUVOIS

Ah!

GRISARD

Pour savoir son nom, je me levai de table;
Cela ne m'eut pas l'air d'être un nom véritable:
Un nom, ça sonne clair ou faux, comme un écu.

LOUVOIS

Très juste, mons Grisard.

GRISARD

Déjà bien convaincu,
— Je suis bon chien d'arrêt, — que j'étais sur la piste
D'un notable meneur du parti calviniste,
Dans son verre, à souper, je mets, tout simplement...

LOUVOIS

Hein ?...

GRISARD

De quoi l'endormir assez profondément
Pour l'aller voir la nuit, sans qu'il s'en scandalise,
Et délicatement visiter sa valise.

LOUVOIS

Eh bien ?...

GRISARD

Jamais je n'eus un plus juste soupçon,
Monseigneur. Je tenais le comte d'Aubusson,
Parent de la Scarron. — Nous étions en famille.

LOUVOIS

Celui dont elle a pris auprès d'elle la fille
Qu'elle cherche, depuis trois mois, à convertir ?

GRISARD

Et celui qu'elle a fait, depuis trois mois, partir
Sur un vaisseau du roi dont il est capitaine.

LOUVOIS

C'était bien lui ?

GRISARD

Tenez la chose pour certaine.
— Fouillant le sac, — ainsi qu'un curieux le doit, —
Je vis d'abord ce gant unique, ce gant droit,
Mais qui porte une croix de drap rouge en sa paume.

LOUVOIS, examinant le gant que Grisard vient de lui remettre.

Etrange !

GRISARD, lui donnant divers papiers.

Plus l'état des villes du royaume

Qui toutes, — on le voit par ces divers écrits, —
 Au Synode secret, dont le siège est Paris,
 Lancent un député huguenot, qui s'y glisse
 Au nez des parlements et de votre police.

LOUVOIS

Un Synode! à Paris! Quand?

GRISARD

Ce soir. Est-ce clair?

LOUVOIS

Où?

GRISARD

Dans un souterrain, près la porte d'Enfer;
 C'est là que la Réforme a célébré son culte,
 Depuis un mois.

LOUVOIS

Malgré l'Edit! C'est une insulte
 Au roi, c'est un complot en règle. Et des amis
 De Madame Scarron s'y trouvent compromis, —
 Ce d'Aubusson est bien de sa proche famille?

GRISARD

C'est son cousin.

LOUVOIS

Qu'en as-tu fait?

GRISARD

A la Bastille!

LOUVOIS

Bien. — Je veux assister au Synode. Comment?

GRISARD

Ce gant mystérieux leur sert de ralliement.
Mettez-le.

LOUVOIS

Mais vois donc l'imprudence où tu tombes !
Si l'on me reconnaît?...

GRISARD

Eh bien, les catacombes
Dans ces caveaux perdus doivent donner accès?

LOUVOIS

Peut-être... Assure-t-en, sans plus tarder.

GRISARD

Un escalier tournant auprès du Val-de-Grâce. Je sais

LOUVOIS

Va vite!

GRISARD

Monseigneur, suis-je encore en disgrâce?

LOUVOIS

Non, mais ne faites pas trop tôt le triomphant.

Madame de Maintenon accompagnée d'Henriette et de la Comtesse
entre au fond du théâtre.

C'est elle ! Laisse-moi.

Grisard s'incline et sort.

SCÈNE III

LA MARQUISE DE MAINTENON, HENRIETTE,
LA COMTESSE, LOUVOIS

MADAME DE MAINTENON, à Henriette.

Voyons, ma chère enfant,
Nos articles de foi diffèrent peu des vôtres ;
Vous ne changez qu'un mot au *Credo* des apôtres.
Vous ne répondez rien à tous mes arguments
Sur la confession et sur les sacrements,
Henriette, et s'ils sont, en effet, sans réplique,
Allez donc jusqu'au bout et soyez catholique.

A Louvois qui l'approche et la salue.

Ah ! Monsieur de Louvois.

LOUVOIS

Madame...

MADAME DE MAINTENON

Vous voyez,
Nous suivons les chemins par votre édit frayés ;
Je tâche à convertir aussi.

LOUVOIS, avec une légère ironie.

Mademoiselle

Cédera, j'en répons, à votre pieux zèle.
Quand vous cherchez à plaire au roi, c'est bientôt fait.

MADAME DE MAINTENON,

Il n'est rien que pour lui je ne fasse, en effet,
Et si Sa Majesté n'est pas indifférente
A la conversion de ma jeune parente,
Humblement je mettrai cette œuvre aux pieds du roi,
Pour le remercier de ses bontés pour moi.

à Henriette,

N'est-ce pas que j'aurai bientôt votre promesse ?

LA COMTESSE, gaiment.

Henri quatre disait : Paris vaut une messe.
Imitez-le, mignonne, et convertissez-vous ;
Et nous vous trouverons alors un noble époux,
Car pour votre beauté la Cour est le seul cadre.

LOUVOIS

Et monsieur d'Aubusson sera fait chef d'escadre
Si, suivant votre exemple, il abjure à son tour.
Les nouveaux convertis sont bien vus à la cour.
Vous fondez sa fortune....

MADAME DE MAINTENON, à Henriette.

Et vous sauvez votre âme.
Hésitez-vous encore ?

HENRIETTE, timidement.

Ma cousine... Madame...
Non, je ne voudrais rien dire qui vous déplût ;
Ce que vous avez fait n'est que pour mon salut,
Vous vaincrez mes derniers scrupules, je l'espère.
Mais puisque vous avez dit le nom de mon père,
A qui mon séjour même, ici, n'est pas connu,
J'attendrai donc qu'il soit en France revenu
Et que je sois remise en sa main paternelle.

MADAME DE MAINTENON, avec un peu d'impatience.

Mais non, ma pauvre enfant. Sur votre âme éternelle
Votre père n'a pas de droits. Monsieur de Meaux
Vous le prouvait encore, hier, en quelques mots.

A la comtesse.

Et j'en prends à témoin notre gentille amie.

LA COMTESSE

J'ai, pendant le sermon, peur de m'être endormie,
Madame, et j'en exprime ici mon repentir.
Mais, cela ne fait rien. Je veux la convertir.
Car je ne puis souffrir les modes calvinistes.
Fi d'un Dieu que l'on prie en toilettes si tristes !
Je suis pour le satin, l'or et les diamants ;
Et j'empêcherai bien qu'avec ces yeux charmants,
Notre jolie enfant soit plus longtemps rebelle
A la religion qui permet d'être belle.

MADAME DE MAINTENON

Folle ! vous rirez donc toujours.

Nanon entre.

Que veut Nanon ?

SCÈNE IV

LA MARQUISE DE MAINTENON, HENRIETTE,
LA COMTESSE, LOUVOIS, NANON

NANON

Madame, on vous demande une audience.

MADAME DE MAINTENON

Non.

Quelque solliciteur à chaque pas m'arrête.
Je ne puis, et si j'ai le crédit qu'on me prête,
C'est que j'en ai toujours usé discrètement.

NANON

Mais, madame, on ne veut vous parler qu'un moment,
Et puis ce visiteur a l'air d'un gentilhomme.

MADAME DE MAINTENON

Enfin... T'a-t-il, au moins, dit comment il se nomme ?

NANON

Oui, — Monsieur de Méran.

MADAME DE MAINTENON, avec épouvante.

Lui !

HENRIETTE, à part, avec une surprise heureuse.

Lui !

LOUVOIS, à part.

Qu'ai-je entendu ?

Méran ! L'ancien amant que l'on croyait perdu !
Oh ! le sort est pour moi !

MADAME DE MAINTENON, dans le plus grand trouble.

Dis-moi, Nanon, ma fille...

Ce gentilhomme est là ?

NANON

Derrière la charmille,
A quelques pas d'ici. Dois-je l'aller quérir?

MADAME DE MAINTENON, à part, défaillante.

Antoine qui revient!... Oh! je me sens mourir.

LA COMTESSE, avec empressement.

Mais qu'avez-vous, madame?...

LOUVOIS, regardant madame de Maintenon dans les yeux.

Oui... Vous êtes troublée...

MADAME DE MAINTENON, se dominant.

La journée est humide et m'a toute accablée...
Parfois, par ce temps-ci, ce vertige me prend.
— Nanon, va me chercher ce monsieur de Méran.

Nanon sort. — A Henriette et à la comtesse.

Je vais mieux. Laissez-moi, mesdames, je vous prie.

Henriette et la comtesse sortent. La marquise reste accablée, à l'avant-scène.

A part.

Oh! le revoir!

LOUVOIS, au fond, à part, la menaçant du geste.

Marquise, assez de duperie.
A nous deux. Le vengeur ne revient pas trop tard.

Apercevant Samuel qui entre, introduit par Nanon.

Ce jeune homme! Un Méran!... Oh! peut-être un bâtard!

Il sort.

SCÈNE V

LA MARQUISE DE MAINTENON,
SAMUEL DE MÉRAN

SAMUEL, saluant.

Madame la marquise...

MADAME DE MAINTENON, à part avec effroi.

Oh! sa voix!... Du courage.

Elle se retourne et le regarde, puis épouvantée.

Lui! c'est lui!... Voilà bien son regard... son visage...
Lui, tel qu'il est parti!.. Lui, toujours jeune et beau!
Est-ce donc son fantôme et sort-il du tombeau?

SAMUEL, gravement.

Calmez cette frayeur, madame. Car la tombe,
Se ferme pour toujours, hélas! quand on y tombe.
Celui dont vous croyez voir le spectre est au ciel.
Antoine est mort. Je suis son frère Samuel.

MADAME DE MAINTENON

Comment? Antoine est mort. C'est vrai?

SAMUEL

Voyez. Je pleure.

MADAME DE MAINTENON

Antoine est mort... mon Dieu!... Pardon, mais tout-à-l'heure,
Quand vous avez paru devant mes yeux troublés,
J'avais cru voir son spectre, et vous lui ressemblez
A tel point...

SAMUEL

Il n'est plus, depuis un an, madame.

MADAME DE MAINTENON

Ah! la terreur fait place au chagrin dans mon âme.
Mort! avez-vous dit? Mort!...

SAMUEL

Dois-je croire à ceci?

Vous en souveniez-vous?

MADAME DE MAINTENON

Voyez. Je pleure aussi.

SAMUEL

Je viens pour accomplir ici son vœu suprême.
Ne lui dites-vous pas autrefois: — Je vous aime,
Et je vous attendrai. Partez pour revenir?

MADAME DE MAINTENON

Oui.

SAMUEL

Si vous en avez gardé le souvenir,
 Il l'eut toujours présent jusqu'à son agonie.
 Ah! lorsqu'il arriva dans cette colonie,
 Où, serrant son épée avec ses parchemins,
 Lui noble, il a vécu du travail de ses mains,
 Il aimait, il croyait qu'on l'attendait en France.
 Antoine soutenu par sa chère espérance,
 Fut tour à tour colon, boucanier, chercheur d'or.
 Tout échoua pour lui... Je crois le voir encor
 Le soir, assis au seuil de sa maison de planches,
 Regarder sur la mer partir les voiles blanches,
 Plus sombre chaque jour, et pressentant tout bas
 Que comme elles en France il ne reviendrait pas.

MADAME DE MAINTENON

Antoine!... Pauvre ami!...

SAMUEL

Les mois, les ans passèrent,
 Et ses derniers espoirs lentement s'effacèrent.
 Pauvre frère! il était sans nouvelles de vous.
 Il apprit seulement la mort de votre époux,
 Et puis, plus tard, — fortune étrange et surprenante! —
 Que des bâtards du roi vous étiez gouvernante.
 Pleurant, plus que le sien, votre bonheur perdu,
 Souvent il vous plaignait de l'avoir attendu.
 Une fièvre le prit... Sa vie était frappée...
 Un soir, il m'embrassa, me donna son épée;

Triste, il me confia son secret, tout entier,
Et tirant de son sein ce livre, ce psautier,
M'y montra cette date : Août, seize-cent-soixante,
Ces deux mots : *au revoir*, et le nom de l'absente.

MADAME DE MAINTENON

Hélas ! Hélas !

SAMUEL

Retourne en France, me dit-il ;
Va vers elle, dis-lui que je meurs en exil,
La bénissant encore et gardant toujours d'elle
Le même souvenir pur, profond et fidèle...
— Puis, signant et datant de ce funèbre lieu,
Sur ce même psautier il écrivit : Adieu !

Après avoir remis le livre à madame de Maintenon.

J'exécute aujourd'hui ce qu'il m'a dit de faire.

MADAME DE MAINTENON

Samuel, je prierai toujours pour votre frère,
Et je veux conserver ce livre à tout jamais.
Mais il me reste encor de l'homme que j'aimais
Un autre souvenir plus cher.

SAMUEL

Lequel ?

MADAME DE MAINTENON

Vous-même.

SAMUEL

Moi ?

MADAME DE MAINTENON

J'interpréteraï bien mal le legs suprême
 D'Antoine de Méran, si mon cœur n'accordait
 Toute sa bienveillance à ce frère cadet,
 A ce cher dernier-né qu'il aima comme un père.

SAMUEL

Madame...

MADAME DE MAINTENON

Ce devoir m'est bien doux, et j'espère
 Vous aider, Samuel, et vous porter bonheur.
 Vous savez que le roi me traite avec honneur
 Et que Sa Majesté, comme marque d'estime,
 Daigne parfois m'admettre en son conseil intime.
 Eh bien, tout le crédit, tout le pouvoir que j'ai...

SAMUEL, l'arrêtant du geste.

Pardon. Je ne saurais être le protégé
 Du roi.

MADAME DE MAINTENON

Vous n'êtes pas catholique. Qu'importe ?
 Pour le faire oublier je crois être assez forte.
 Vous évoquez en moi le bonheur ancien,
 Cher enfant. Ce regard, que je prends pour le sien,
 M'inspire une amitié douce et passionnée
 Qui me fait votre mère ou votre sœur aînée.

Dites. Que voulez-vous? Confiez-vous à moi?

SAMUEL

Madame, grand merci. Ni de vous, ni du roi,
Je n'accepterai rien.

MADAME DE MAINTENON

Mais pourquoi?

SAMUEL

Les prières
Qu'après l'heure terrible et les offres dernières,
Et lorsque j'eus cousu mon frère en son linceul,
Je lisais dans le vieux psautier de votre aïeul,
Sont celles qu'aujourd'hui ce même roi de France,
Qui vient de révoquer l'édit de tolérance,
Interdit d'adresser à Dieu; ce sont aussi
Celles que vont chantant, juste en ce moment-ci,
Les pauvres protestants exilés du royaume,
Qui tous, laissant maisons de pierre ou toits de chaume,
Ont accepté, plutôt que de se convertir,
L'exil d'où je reviens, mais pour y repartir.

MADAME DE MAINTENON

Que dites-vous? L'édit vous chasse?..

SAMUEL

Comme un autre.
Je ne sais sur le roi quel pouvoir est le vôtre.

Mais celle à qui j'ai fait les adieux d'un mourant,
 Celle pour qui mon frère, Antoine de Méran,
 Succomba sous vingt ans d'efforts et de misère,
 Celle-là — laissez-moi, madame, être sincère. —
 Celle-là qui descend d'Agrippa d'Aubigné
 Est, aux yeux du parti protestant indigné,
 Auprès de ce grand roi, qu'elle pousse à sa chute,
 La femme qui nous hait et qui nous persécute!

MADAME DE MAINTENON

Ah! n'en dites pas plus... Je ne souffrirai point
 Que pour moi votre esprit soit injuste à ce point.
 Aux yeux des huguenots, quel est le crime énorme
 Que j'ai commis? Le roi condamne la réforme;
 Il est pieux; il veut de France l'arracher.
 Qui vous dit que je n'ai rien fait pour l'empêcher?
 Mais c'est moi qu'on accuse... et pourquoi, je vous prie?
 Pourquoi? Parce qu'un soir, à ma tapisserie,
 Voyant ce roi, qui n'a qu'à froncer les sourcils
 Pour que tous les vieillards, à son conseil assis,
 Pâlissent et qu'au loin l'Europe s'en effare,
 Voyant, dis-je, ce roi de France et de Navarre
 Mettre une signature au bas d'un parchemin,
 Je n'ai pas arraché la plume de sa main!...
 La réforme, je l'ai bien plutôt protégée.
 C'est une erreur que j'ai naguère partagée;
 Je n'aurais pas voulu qu'on la persécutât.
 Mais, que faire? l'Église et la raison d'État
 L'exigeaient... Cet édit, au fond, je le déplore...

Mais suis-je reine, enfin ?

SAMUEL

Pas tout à fait encore.

ADAME DE MAINTENON

Ah ! vous êtes injuste et vous êtes cruel !
Mais mon cœur ne peut pas admettre, Samuel,
Que vous me condamnerez, ainsi, sur l'apparence.
Car, lorsque votre frère eut émigré de France,
Ce que j'ai souffert, moi, dites, le savez-vous ?
Seule, sans vrais amis, veuve, et de quel époux !
J'ai vécu de cadeaux et de diners en ville.
Je fus auprès des grands l'amie humble et servile,
La pauvre protégée, et je le dis, mon Dieu,
A peu près la servante... A l'hôtel Richelieu,
On m'envoyait pour faire avancer le carrosse.
Et j'étais jeune et belle, et... Tenez, c'est atroce,
Dans ces salons dorés, seule en mes noirs habits,
On ne saura jamais quels dégoûts j'ai subis ;
Puis ce sont les bâtards qu'à mes soins on confie ;
J'entre à la cour... Encore un agréable vie !
Et cette Montespan dont m'outrageait l'orgueil,
Et toujours ces regards baissés, toujours ce deuil,
Toujours ce masque froid de dévote et de prude,
C'est horrible ; et quand j'ai, par un travail si rude,
A force de sévère et patient devoir,
Moi qui voulais la paix, obtenu le pouvoir,

Quand je me crois tranquille et respectée, en somme,
Un enfant que j'allais aimer, un tout jeune homme,
Ignorant, qui la veille était à l'étranger,
Prend une calomnie et vient pour m'outrager !

SAMUEL

Soit, madame, j'ai tort et tout vous justifie.
A mon âge on n'a pas tant de philosophie...
Pardon, pourtant, d'avoir durement refusé
Ce que spontanément vous m'avez proposé.
Mais la foi qu'on opprime a la parole amère.

MADAME DE MAINTENON

Adieu donc... Cependant, vous n'avez pas de mère,
Pas de parents, d'amis, de conseil ici-bas.
Vous m'avez repoussée... Oh ! je n'insiste pas,...
Mais, si quelque danger planait sur votre tête,
Souvenez-vous de moi. Je serai toujours prête.

SAMUEL

Bientôt je pars, madame, avec tous les bannis.
Pourtant, je vous rends grâce.

MADAME DE MAINTENON

Et moi, je vous bénis.

Elle sort.

SCÈNE VI

SAMUEL, HENRIETTE

SAMUEL, seul.

Ah ! la pitié s'agite en mon âme inquiète,
Et peut-être ai-je été trop sévère...

Henriette entre et court à lui.

Henriette !

Henriette ! — O hasard bienheureux ! Mais pourquoi
Vous trouvé-je à la cour ?

HENRIETTE

Samuel, sauvez-moi !

SAMUEL

Vous courez un danger... Grand Dieu ! par mon épée...

HENRIETTE

Pour vous voir un instant, je me suis échappée.
J'étais ici lorsque vous annonça Nanon.

SAMUEL

Ici, sans doute, avec votre père ?

HENRIETTE

Hélas ! non.

SAMUEL

Je vous vis près de lui, voilà trois mois à peine,
A Toulon ?

HENRIETTE

Mais, depuis, avec monsieur Duquesne,
A bord de sa frégate il est à voyager,
Et va donnant la chasse aux pirates d'Alger.

SAMUEL

Il vous laissa donc seule ?

HENRIETTE

A peine une semaine ;
Car la marquise, — elle est ma cousine germaine, —
M'a fait alors venir à Versailles.

SAMUEL

Comment ?

Dans quel but ?

HENRIETTE

J'avais cru, d'abord, ingénument,
Qu'en amie et craignant pour moi la solitude...

SAMUEL

Eh bien ?

HENRIETTE

Non. Chaque jour j'acquiers la certitude

Qu'à la cour la marquise a voulu m'attirer
Seule, auprès d'elle, afin de me faire abjurer.

SAMUEL

Est-ce possible ?

HENRIETTE

Elle est, au fond, très alarmée
De compter des parents dans la foi réformée.
On se sert de cela contre elle auprès du roi.
Si je me convertis, elle espère, par moi,
Que mon père à son tour...

SAMUEL

Faire abjurer le comte,
Jamais !... Et vous avez bien résisté, j'y compte.
Car le plus grand malheur qui pût nous arriver,
Serait...

HENRIETTE

Je vous ai dit, ami, de me sauver.

SAMUEL

Vous hésitez ?...

HENRIETTE

Ma foi, Samuel, est tenace.
Mais, quelquefois, leur voix qui séduit et menace,
Me fait rêver comme Ève écoutant le serpent.
On me dit que le sort de mon père en dépend...

Par instants, je faiblis et ne sais plus que faire.

SAMUEL

Et je me reprochais d'avoir été sévère !
Et tantôt j'épargnais encor, sur mon honneur,
Cette femme qui veut me voler mon bonheur !
— Oh ! dites-moi que j'ai votre âme ressaisie,
Que vous ne songez plus à cette apostasie !
Je connais votre père et vous parle en son nom,
Henriette ! Jurez que vous leur direz non !

HERIETTE

Oh ! oui, répétez-moi que je suis insensée,
Ami !

SAMUEL

Vous souvient-il de notre traversée,
Lorsque, de la Guyane ayant quitté le port,
Le comte d'Aubusson vous avait à son bord.
C'est là que vous avez deviné la souffrance
Du triste passager qui revenait en France
En laissant un tombeau sur la terre d'exil.
C'est là, chère Henriette, oh ! vous en souvient-il ?
Qu'un soir où le vaisseau marchait à pleines voiles
Et que dans l'Océan se miraient les étoiles,
Avec des yeux émus vous avez regardé
Le pauvre voyageur au bordage accoudé,
De qui l'âme, par vous au désespoir ravie,
Se donna tout entière et pour toute la vie.

HENRIETTE

Je me souviens aussi qu'alors, ô Samuel,
Nous nous sommes promis un amour mutuel,
Que mon père si bon, pénétrant ma pensée,
Vous laissa me donner le nom de fiancée
Et que tout mon bonheur au vôtre fut lié.
— Vous le voyez, ami. Je n'ai pas oublié.

SAMUEL

Mais, si vous me gardez cette amitié constante,
Pensez donc qu'en quittant l'église protestante
Vous mettez entre nous un obstacle éternel ?

HENRIETTE

Oh ! pardon... Je vous fais un serment solennel...

SAMUEL

Non pas. Songez d'abord au sort qui me menace ;
Songez que cet édit nous dépouille et nous chasse ;
Songez bien qu'en jurant de garder notre foi
Vous voulez la misère et l'exil avec moi.

HENRIETTE

Ah ! Samuel, ces mots me semblent une injure.

SAMUEL, avec joie.

Jure alors, ô ma bien-aimée ?

HENRIETTE

Oui, je le jure !

SAMUEL /

Merci, car maintenant j'ai sauvé notre amour.

Regardant dans une des allées.

Mais, qui vient là ?

HENRIETTE

Le roi !

SAMUEL

Le roi ?

HENRIETTE

Toute la cour.

SAMUEL

Ce roi qui veut que l'âme, aussi, soit son esclave,
Je ne le verrai pas. — Adieu. Vous serez brave,
N'est-ce pas, Henriette ?

HENRIETTE

Oh ! je vous le promets.
Mais, quand reviendrez-vous ?

SAMUEL, lui baisant les mains.

A demain.

HENRIETTE, lui envoyant un dernier baiser.

A jamais!

Samuel sort, et le roi entouré de toute la cour, entre au fond. — Parmi la foule des courtisans, Puget, le duc, le maréchal, le chevalier et la comtesse; Louvois, un peu à l'écart. Louis XIV se tient auprès de la marquise de Maintenon, dont les vêtements sombres font contraste avec les costumes brillants des autres dames.

SCÈNE VII

LOUIS XIV et SA COUR

LE ROI, à Puget.

Nous admirons beaucoup ce Milon de Crotone,
Vraiment, monsieur Puget, et notre esprit s'étonne
Que toujours le sculpteur fasse du marbre dur
Jaillir si sûrement le contour ferme et pur,
Et soit maître à ce point de l'outil qu'il manie...
Oui, pour ne pas trembler, il faut votre génie,
Lorsque vous entamez, monsieur, un bloc pareil.

PUGET

Sire, le bon Homère eut lui-même sommeil.
Mais quand la forme enfin frémit sous la matière,
Quand l'inspiration me saisit l'âme entière,
En prenant mon marteau je ne sens nul émoi,
Et c'est le marbre, alors, qui tremble devant moi.

LE ROI

Biendit, monsieur Puget. Nous voulons, pour vous plaire,
 Que vous sculptiez pour nous un type de galère
 Qui rende nos voisins de Hollande jaloux...
 En vérité, devant des hommes tels que vous,
 Un vrai roi sent toujours qu'il est trop économe.
 — Notez, monsieur Lebrun.

Le roi et la cour descendent à l'avant-scène.

LOUVOIS, à part, isolé, observant la marquise.

En quittant ce jeune homme,
 La marquise tenait un livre dans sa main.
 Quel peut être ce livre? — Oh! je l'aurai demain.

L'É ROI, à madame de Maintenon.

Ah! madame, Mansart nous donne des nouvelles
 Qui vont réjouir fort vos jeunes demoiselles;
 Il pousse activement les travaux de Saint-Cyr.
 C'est un projet que j'aime et qui doit réussir,
 Non pas tant pour son but utile et sa largesse,
 Mais bien parce qu'il est né de votre sagesse.

MADAME DE MAINTENON

Oh! vous me comblez, sire, et Votre Majesté
 Estime beaucoup trop l'œuvre de charité
 Qui me fit partager aux filles de naissance
 Les bienfaits que je tiens de sa munificence.

A Rueil, j'ai commencé cet établissement ;
Mais je me souvenais pour cela, seulement,
D'avoir été jadis seule, pauvre, orpheline.
Mais, quand vous le prenez sous votre discipline,
Sire, quand vous ouvrez ses abris protecteurs
Aux plus pauvres enfants de vos bons serviteurs,
Pour leur rendre, plus tard, des épouses parfaites,
Vous faites grand, ainsi que tout ce que vous faites,
Et c'est m'apprécier bien plus que je ne vaux.

LE ROI

Non pas. — Mais nous irons visiter les travaux
Dès demain. Nous voulons qu'ils soient à notre guise,
Puis, si vous permettez, madame la marquise,
Nous nous occuperons de ceux de Maintenon.

La marquise s'incline, le roi lui prend la main et s'éloigne, suivi de toute sa cour.

LE MARÉCHAL, *bas au duc.*

Oui, vous disiez vrai, duc, c'est notre reine.

LOUVOIS, *à part.*

Non.







ACTE DEUXIÈME

Une crypte dans les catacombes de Paris. Plusieurs galeries se perdent dans les ténèbres. La scène est éclairée par la lumière rouge de deux torches. Sur un bloc de pierre, une Bible in-folio, ouverte.

SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau, un certain nombre de membres du Synode secret sont arrivés déjà et causent par groupes de trois ou quatre.

SAMUEL DE MÉRAN, le BARON DE CROIX
SAINT-PAUL, M. DE PONS,
M. DE TRACY, et UN MINISTRE en robe noire.

Quand un nouveau membre du Synode entre en scène, en nommant la province qui l'envoie, il étend sa main droite grande ouverte et montre aux autres la paume de son gant noir, où est cousue une croix en drap rouge.

M. DE PONS, au baron de Croix Saint-Paul.

Et combien serons-nous ce soir ?

CROIX SAINT-PAUL, vieillard tout blanc.

Une trentaine.

Mais on vient. Qui va là ?

DEUX HUGUENOTS, entrant et présentant leur gant.

Normandie. — Aquitaine.

M. DE TRACY

Où pourra-t-on s'asseoir pour siéger ?

CROIX SAINT-PAUL

N'importe où ;

Par terre, sur ces blocs.

TROIS AUTRES HUGUENOTS, entrant

Saintonge. — Aunis. — Poitou.

CROIX SAINT-PAUL

Les provinces vont être au complet.

DEUX AUTRES HUGUENOTS

Picardie. —

Guyenne.

M. DE PONS

C'est un vrai décor de tragédie
 Que vous vous donnez là, baron de Croix Saint-Paul.
 Brrr ! Qu'il fait froid !...

CROIX SAINT-PAUL

Messieurs, au pays cévéno!,
Nous allons au désert pour tenir l'assemblée.
Celle-ci, j'en réponds, ne sera pas troublée,
Mais je me méfiais des portes et des murs :
J'ai choisi ce tombeau.

M. DE TRACY

Sommes-nous donc bien sûrs
Qu'on ne puisse épier quelque part, sous ces voûtes ?

CROIX SAINT-PAUL

Non, cette galerie est déserte entre toutes.
Deux carriers y sont morts, écrasés, l'autre mois ;
On ne s'y risque plus.

DEUX AUTRES HUGUENOTS

Roussillon. — Angoumois.

CROIX SAINT-PAUL

Il sont exacts. C'est bien.

M. DE PONS

D'ailleurs l'heure s'avance.

D'AUTRES MEMBRES, arrivant

Maine. — Perche. — Berry, — Béarn. — Artois. — Provence.

CROIX SAINT-PAUL, au Ministre.

Nous pouvons commencer.

A voix haute.

Le synode est ouvert,

Messieurs.

Les assistants se rangent en demi-cercle, à droite et à gauche. Le Ministre se place près du bloc où est la Bible, et Croix Saint-Paul est à ses côtés, exerçant une sorte de présidence.

LE MINISTRE

Frères pour qui Jésus-Christ a souffert,
Et qui venez ici des confins du royaume,
Nous lirons le Psalmiste en son septième psaume :

Tous se découvrent. — Il lit.

— David chante touchant le Benjamite Cus :
Éternel, ô mon Dieu, vers toi je me retire,
De peur que le lion cruel ne me déchire.
Confonds mes ennemis et fais qu'ils soient vaincus !

Si des iniquités que m'impute l'envie,
Éternel, ô mon Dieu, je suis vraiment l'auteur,
Si j'ai commis le mal, que mon persécuteur
Mette ma gloire en poudre et foule aux pieds ma vie.

Ton peuple est assemblé ; tu sièges au milieu.
Je mets mon innocence aux pieds de ta justice.
Que sur l'homme pervers ta main s'appesantisse,
Toi qui sors des reins et les cœurs, ô mon Dieu !

Lève-toi ! Car ta droite est juste et rigoureuse.
Le méchant, de son glaive aiguisé le tranchant ;

Retourne contre lui le glaive du méchant,
Et fais-le choir au fond de la fosse qu'il creuse.

Lève-toi ! Lève-toi dans ta colère ! Il faut
De son forfait frapper la tête criminelle ;
Et je célébrerai ta justice éternelle,
Et je psalmodierai le nom du Dieu très-haut ! —

TOUS

Amen.

CROIX SAINT-PAUL, après un silence.

Et maintenant, entrons en conférence.

Les membres du Synode se groupent diversement, les uns debout, les autres assis sur des pierres.

Députés protestants du royaume de France,
De la religion purs et fermes soutiens,
Sous ces voûtes, ainsi que les premiers chrétiens,
Nous nous réunissons sans mauvaise pensée,
Et nous voulons sauver notre foi menacée.
Le pacte d'Henri Quatre avec les protestants,
Cet Édit qui, depuis soixante-dix-sept ans,
Nous avait protégés, cet autel trop fragile
Sur lequel nous avons posé notre Évangile,
Il n'est plus ; et le roi vient de l'anéantir.
L'alternative est simple : ou rebelle ou martyr.
Faut-il fuir, ou venger la bonne foi trompée ?
Prendrons-nous le bâton du proscrit ou l'épée ?
Choisissons, mes amis, et rendons, en ce lieu,
Ce qu'on doit à César et ce qu'on doit à Dieu.

M. DE PONS

La révocation de l'édit est un crime.
Nous devons résister.

M. DE TRACY

La lutte est légitime.
La conscience humaine est au-dessus des rois.

UN MEMBRE DU SYNODE

Nos temples sont rasés depuis quatre-vingt-trois,
Et l'Édit est d'hier...

M. DE PONS

Il faut des représailles ;
Le Rhône est rouge encor des meurtres de Noailles.
Œil pour œil, dent pour dent. La loi du talion.

M. DE TRACY

Au parjure on répond par la rébellion.
Et nous vivions en paix sous nos lois respectées.

M. DE PONS

Le Vivarais est las des missions bottées ;
Il est prêt.

UN MEMBRE DU SYNODE

En Béarn, déjà, nous nous liguons
Pour chasser de chez nous Boufflers et ses dragons.
Je suis sûr de Bayonne.

M. DE TRACY

Et je réponds de Nîmes.

TOUS

Oui, guerre! guerre à mort!

CROIX SAINT-PAUL

Vous êtes unanimes,
Messieurs! Soit. Combattons et mourons en chrétiens.
Mais, de vaincre avons-nous l'espoir et les moyens?
Aux plus gros bataillons appartient la victoire,
Hélas! Rappelons-nous notre sanglante histoire;
Oui, rappelons-nous Dreux, Jarnac et Moncontour.
Je pense, mes amis, — je le dis sans détour, —
Que votre enthousiasme est trop prompt, et s'abuse.
Décrocher de son clou quelque vieille arquebuse,
Changer en guet-à-pens nos monts et nos forêts,
Cela, nous le pouvons peut-être... Mais, après?
Quand nous réunirons quelques milliers d'épées,
Des troupes sans argent, sans chefs, mal équipées,
Pourrons-nous les mener au combat? Contre qui!
Contre les vieux soldats de Condé, de Créqui,
De Catinat? Messieurs, je vous le dis : chimère!
J'en souffre, mais j'en ai la certitude amère :
Sans gloire ni profit, c'est courir au trépas.

M. DE PONS

Baron de Croix Saint-Paul, ne découragez pas ;
La route de l'exil n'est que trop fréquentée.

CROIX SAINT-PAUL

Hélas!... Ah! si par vous pouvait être acceptée,
 Dans ce péril commun, une offre que je sais,
 Je pourrais, sur ma foi, répondre du succès.

VOIX DIVERSES

Une offre? — Quoi? — Laquelle? — Expliquez-vous?

CROIX SAINT-PAUL

Qu'on m'aide

Seulement, et je puis à tout porter remède.
 Mais, l'on refusera.

VOIX DIVERSES

Mais non. — Parlez. — Parlez.

CROIX SAINT-PAUL

Eh bien! écoutez-donc, alors, si vous voulez
 Que sous notre étendard la victoire se range,
 Les propositions de Guillaume d'Orange.

SAMUEL DE MÉRAN, qui est resté assis sur un bloc de pierre, se lève brusquement et dit, avec une indignation douloureuse :

L'appel à l'étranger! Ah!...

Moment de silence général.

CROIX SAINT-PAUL

Son agent secret

Attend votre plaisir, à s'expliquer tout prêt.
 Le synode veut-il qu'ici, je l'introduise?

M. DE TRACY

Nous revenons au temps des Valois et des Guise;
Mais n'importe...

M. DE PONS

Poussons les choses jusqu'au bout.

Tandis que le baron de Croix Saint-Paul sort pour chercher l'envoyé de Hollande, des conversations s'échangent à voix basse.

SAMUEL, à part.

L'appel à l'étranger! Juste Dieu! mon sang bout.
Ah! quelle aveugle est donc la conscience humaine,
Que la vertu parfois jusqu'au crime la mène?
O masque des partis, tu tombes à mes yeux :
Aujourd'hui des martyrs, demain, des factieux!

Croix Saint-Paul rentre, accompagné de l'envoyé de Hollande. Un silence attentif s'établit dans le Synode.

SCÈNE II

LES MÊMES, L'ENVOYÉ DE HOLLANDE

DE CROIX SAINT-PAUL, à l'Envoyé.

Le Synode, Monsieur, veut bien qu'on vous entende.

L'ENVOYÉ

Messieurs, Guillaume-Henri, Stadhouder de Hollande,

Mon maître, m'a chargé de vous faire savoir
Qu'il considérera toujours comme un devoir
D'aider et protéger le parti calviniste.
Son Altesse vous plaint et voit d'une âme triste
Les persécutions dont vous êtes l'objet.
Depuis longtemps le prince à vos malheurs songeait
Et voulait vous soustraire à tant de tyrannies.
Mais rien n'est mûr encor. Les Provinces-Unies
Saignent, vous le savez, de leurs récents combats.
Les hommes et l'argent manquent au Pays-Bas.
Nous avons, pour sujets fâcheux de rêveries
En France, les dévots, à Londres, les tories.
Les Hollandais, jadis vaincus par vos exploits,
Ont peur d'être forcés une seconde fois
D'inonder leur pays et d'ouvrir les écluses.
Ce ne sont point ici de banales excuses :
Mon maître est prêt, vous dis-je, à vous porter secours ;
Et si je fais valoir le prix de son concours,
C'est pour vous préparer à la juste requête
Dont je vais devant vous me faire l'interprète.
Pour sauver votre cause et garder votre foi,
Messieurs, le stadhouder vous fait tenir par moi,
Sur le champ, trois cent mille écus d'or et vous arme.
Quand la guerre civile aura jeté l'alarme,
Et lorsque l'étendard levé des protestants
Tiendra tout le midi, Guillaume, en même temps,
Au nord, envahissant la Belgique entamée,
Apparaîtra, suivi d'une nombreuse armée.
L'Empereur Léopold et le Roi Charles Deux
Entrent dans notre ligue, et, pour être sûrs d'eux,

Nous venons de signer une alliance occulte.
Vainqueur, le stadhouder rétablit votre culte
Et de le maintenir toujours vous fait serment.
Il exige de vous pour cela, seulement,
De ne pas désarmer ni quitter la campagne
Qu'il n'ait neutralisé, sans les rendre à l'Espagne,
Par un traité de paix à la France accordé,
Maubeuge, Saint-Omer, Valenciennes, Condé,
Et tout le sol sur qui Louis Quatorze allègue
Le droit qu'il a conquis à la paix de Nimègue.

TOUS, avec un long murmure.

Ah!

L'ENVOYÉ

Vous consentirez à ce pacte ; sinon,
Pas un écu sonnante, pas un coup de canon !
Voyez si vous devez refuser ou promettre ;
Mais c'est le dernier mot de mon auguste maître.

Après le discours de l'Envoyé de Hollande, le Synode présente un caractère de confusion ; puis on commence à distinguer quelques paroles dans le tumulte des entretiens.

UN MEMBRE DU SYNODE

Cette offre est dérisoire.

M. DE TRACY

Ah ! vous êtes bien prompt.
Il faut y réfléchir.

UN MEMBRE DU SYNODE

Les protestants mourront
Tous, avant que de voir mutiler le royaume.

M. DE PONS

Mais, enfin, le pays que réclame Guillaume
N'est français que depuis l'an soixante-dix-neuf,
Après tout.

M. DE TRACY

Oui, le droit de conquête est tout neuf.
Acceptons.

UN MEMBRE DU SYNODE

C'est infâme !

M. DE TRACY

Eh ! non, c'est politique.
Vous êtes un trembleur !

UN MEMBRE DU SYNODE

Et vous un fanatique !

CROIX SAINT-PAUL

Silence. C'est assez de tumulte et d'émoi.
Aucun de vous n'a plus rien à dire !

SAMUEL

Si moi!

Moi, qui bien que nouveau venu parmi mes frères,
Oserai prononcer des paroles sévères ;
Car je ne comprends pas comment cet homme a pu
Vous parler si longtemps sans être interrompu.
Car, dans ce moment-ci, le rouge au front me monte,
Car je le vois encor vous proposer sans honte,
A vous, chrétiens, à vous, nobles, à vous, soldats,
L'or affreux qui frémit dans la main de Judas!
Courage! Suivrez-vous jusqu'au bout cet exemple?
Cet or, cent fois maudit, qu'il jeta dans le temple
Quand le feu du remords enfin le consuma,
Et dont on a payé le champ d'Aceldama,
Fermerez-vous sur lui votre main mercenaire?
Il a vendu son Dieu. Vendrez-vous votre mère?
Ah! vraiment, cela trouble et passe la raison ;
Pour sa croyance avoir supporté la prison,
L'amende, les excès brutaux des garnisaires,
Par avance accepté l'exil et ses misères,
Et coupé son bâton, déjà, pour le chemin,
Puis, au dernier moment, et, touchant de la main
La palme du martyr aux champs du ciel fleurie,
Se laisser proposer de livrer sa patrie!
— C'est impossible! non, la rage des partis
Ne peut pas vous avoir à ce point pervertis.
Je ne crois pas qu'aucun d'entre vous se décide
A commettre ce lâche et cruel parricide!
Vous êtes des Français et vous en souviendrez!

Si vous accomplissez ce crime, ô conjurés !
Si vous abandonnez ce sacré territoire
Dont la moindre cité porte un nom de victoire,
Oui, si vous oubliez, pour vous venger du roi,
Le grand Condé jetant son bâton à Rocroy,
Jean-Bart, liant son fils à son mât de misaine,
Luxembourg, conquérant des villes par douzaine,
Et tant de glorieux et terribles combats,
Et Duquesne impassible au fort du branle-bas,
Et Vauban sous Maëstricht et la mort de Turenne ;
Si, par mauvais esprit de colère et de haine,
Vous osez à ce point renier le passé,
Toute la gloire acquise et tout le sang versé
Par les vieilles maisons dont, après tout, nous sommes ;
Si vous faites cela, Français et gentilshommes,
Si vous trempez les mains dans cette trahison,
L'édit qui vous poursuit, alors, aura raison !
Le roi ne sera plus un tyran, mais un juge ;
Et, si contre ses coups vous trouvez un refuge,
Si même à triompher vous pouvez parvenir,
Que la foudre du ciel tombe pour nous punir !

QUELQUES MEMBRES DU SYNODE

Aux voix !

CROIX SAINT-PAUL

Maudite soit la harangue insensée !
Si l'offre de Nassau par vous est repoussée,
Notre dernier rayon d'espérance aura lui...
Sans lui, c'est la défaite.

SAMUEL

Et la honte avec lui.

CROIX SAINT-PAUL

C'est un frère, il nous tend sa main loyale et franche.

SAMUEL

C'est un vaincu qui cherche à prendre sa revanche.

CROIX SAINT-PAUL

Seul le triomphe est bon !

SAMUEL

Le martyr est meilleur !

CROIX SAINT-PAUL

Qui veut la liberté ?

SAMUEL

Qui veut du déshonneur ?

VOIX NOMBREUSES

Aux voix ! aux voix !

CROIX SAINT-PAUL

Messieurs, encore une minute...

Guillaume est notre seul allié dans la lutte.

Songez au roi despote, à ses serments trahis !
Sauvons notre croyance !

SAMUEL

Aimons notre pays ?

VOIX NOMBREUSES

Aux voix !

LE MINISTRE, s'avançant.

C'en est assez... Votons en conscience...
Que ceux qui sont d'avis d'accepter l'alliance
Avec le stadhouder, veuillent lever la main.

Messieurs de Croix Saint-Paul, de Pons et de Tracy, lèvent seuls la main.

CROIX SAINT-PAUL

— Soit, nous sommes perdus.

A l'envoyé.

Après mûr examen,
Le Synode, monsieur, n'a rien à faire dire
A Guillaume d'Orange.

L'ENVOYÉ, avec hauteur.

Allons, je me retire.
Je rentre en mon pays, qui n'a point de tyran,
Messieurs, et vous salue.

Il sort.

SCÈNE III

LES MÊMES, moins L'ENVOYÉ

CROIX SAINT-PAUL, à Samuel.

Ah! monsieur de Méran,
Vous pouvez à présent prendre la présidence,
Puisque l'on suit si bien vos conseils de prudence
Et puisque seul, ici, vous êtes écouté.

SAMUEL

Mais, baron, j'ai parlé dans ma sincérité.
Christ a dit, quand Malchus eut l'oreille coupée :
Si quelqu'un prend l'épée, il mourra par l'épée.

Au ministre.

D'ailleurs, je m'en rapporte à monsieur le pasteur.

LE MINISTRE

Vous dites vrai, monsieur.

A l'assemblée.

Notre seul protecteur
Est dans le ciel. Soyons frères, non pas complices.
Jurons de confesser jusque dans les supplices
La foi que nous gardons et qui nous unit tous ;
Et, sans colère et sans terreur, séparons-nous.

Notre cause est la bonne et doit être sauvée.

— Députés protestants, la séance est levée.

Les membres du Synode se retirent lentement, ainsi que le ministre. Au moment où Samuel va sortir un des derniers, il est arrêté par le baron de Croix Saint-Paul, suivi de messieurs de Pons et de Tracy.

SCÈNE IV

SAMUEL, LE BARON DE CROIX SAINT-PAUL,
M. DE PONS, M. DE TRACY

CROIX SAINT-PAUL, barrant le passage à Samuel.

Halte-là.

SAMUEL

Pourquoi donc m'arrêtez-vous ?

CROIX SAINT-PAUL

Deux mots.

SAMUEL

J'écoute.

CROIX SAINT-PAUL

Vous serez cause de bien des maux,
Monsieur. Avant un mois, des familles entières
Pour ne plus revenir franchiront les frontières
Et s'en iront mourir de faim à l'étranger.

SAMUEL

Un chrétien doit souffrir. C'est à Dieu de venger.

CROIX SAINT-PAUL

Personne ne vous a conseillé?

SAMUEL

Moi!... Personne!

CROIX SAINT-PAUL, lui prenant la main.

On doit toute franchise au frère qu'on soupçonne.
Votre main dans ma main, dites-moi : ces avis
Qui par nos compagnons viennent d'être suivis,
Nul ne nous les a donc inspirés?

SAMUEL

Cette offense!...

CROIX SAINT-PAUL

Vous êtes innocent; nous le croyons d'avance.
Mais là, par votre honneur, frère, par votre nom,
Qu'alliez-vous ce matin dire à la Maintenon?

SAMUEL

Vous savez?...

CROIX SAINT-PAUL

Qu'aujourd'hui vous étiez à Versailles.

SAMUEL, avec calme.

Voyez si je rougis et si ma main tressaille,
Ou si dans ce regard vous lisez un remord.

CROIX SAINT-PAUL

Mais cette femme?...

SAMUEL

Assez. C'est le secret d'un mort,
C'est un devoir sacré qui m'a conduit près d'elle.
Je n'en dirai pas plus.

CROIX SAINT-PAUL

Donc, vous êtes fidèle?

SAMUEL

Autant que dévoué, je vous en fais serment.

CROIX SAINT-PAUL

Et si je m'adressais à votre dévouement
Pour un danger?...

SAMUEL

Je suis tout prêt.

M. DE PONS, bas à Croix Saint-Paul.

Ce que vous faites
Est grave. Du secret dépendent nos trois têtes.

CROIX SAINT-PAUL, bas à M. de Pons.

Laissez-moi donc. Sa main n'a pas du tout tremblé ;
D'avoir l'air d'un poltron il est déjà troublé.
Je lui montre un abîme ; il aura le vertige.

M. DE TRACY, de même.

Prenez garde.

CROIX SAINT-PAUL, de même.

Il sera notre allié, vous dis-je.

A Samuel, haut.

Permettez que, d'abord, je vous présente ici
Mes deux amis, messieurs de Pons et de Tracy.

Samuel et les deux gentilshommes se saluent.

Nous avons un moyen, — et je vous le propose, —
Un moyen prompt et sûr de sauver notre cause.

SAMUEL

Lequel ?

CROIX SAINT-PAUL

Je n'ai jamais, moi, prud'homme et barbon,
Du Synode secret auguré rien de bon.
Je sais des huguenots les timides scrupules ;
Un colloque ne sert qu'à réfuter les bulles,
Et, — notre histoire est là, — jamais il n'est sorti
De tout ce bavardage un sage et bon parti ;
Tout au plus des discours sur la théologie.
Mais vous voyez ici trois hommes d'énergie

Qui, malgré le Synode avorté d'aujourd'hui,
Sauveront le parti protestant, malgré lui.

SAMUEL

Comment ?

CROIX SAINT-PAUL

L'ancien édit, entre autres avantages,
Donnait aux huguenots plusieurs villes otages,
N'est-ce pas ?

SAMUEL

Que nous a reprises Richelieu...
On sait cela.

CROIX SAINT-PAUL

Vous ne supposez pas, pardieu !
Qu'à nous trois nous voulions aller mettre l'échelle
Aux murs de Montauban ou bien de La Rochelle,
Comme nos bons aïeux l'eussent fait cependant.

SAMUEL

Eh bien ?

CROIX SAINT-PAUL

Notre projet, plus simple et plus prudent,
Prend sur Louis Quatorze un garant moins vulgaire
Et bien plus précieux qu'une place de guerre.

SAMUEL

Mais, quel est-il donc ?

CROIX SAINT-PAUL

C'est le complot hasardeux
Qui jadis a failli nous livrer François Deux,
Celui qu'avaient conçu la cervelle hardie
D'un Condé, d'un Mazère ou d'un La Renaudie,
Et les têtes enfin des vaillants huguenots
Qu'Amboise vit alors pourrir sur ses créneaux.
— Tout est prêt, et l'espoir du succès est immense.

SAMUEL

Vous voulez enlever le roi... Quelle démente !

CROIX SAINT-PAUL

Le roi ? Non, car sa cour le garde et le défend.

SAMUEL

Maïs, alors?...

CROIX SAINT-PAUL

Nous voulons lui prendre son enfant,
Son petit-fils.

SAMUEL

Le duc de Bourgogne ?

CROIX SAINT-PAUL

Lui-même.

Ah ! l'on doit tout oser dans ce péril suprême.
Nous entrons dans le parc, grâce aux fêtes de nuit,
Demain ; nous nous cachons, nous attendons minuit ;

Lorsque tout est éteint, nous tuons, sans qu'il crie,
Le garde en faction près de l'orangerie.
Puis un laquais, que l'or a fait notre dévot,
Nous ouvre, après avoir éniévré de pavot,
Dans sa tasse de lait, la vieille maréchale
Qui couche auprès du duc, et dans la même salle.
Quoique prince et Bourbon, le petit lionceau
N'est, après tout, ami, qu'un enfant au berceau;
Sous mon vieux manteau noir, je puis voler un prince.
Le coup fait, je m'enfuis jusque dans ma province,
Par le plus court, au grand galop... J'ai mes relais...
Et tandis que le roi, pleurant dans son palais,
Lancera sa police et fera des neuvaines,
J'aurai déjà caché l'enfant dans mes Cévennes.
Ah! l'on pourra, pour le ravoir, dans les faubourgs,
Montrer des tonneaux d'or et battre les tambours.
Ce n'est que contre un bon édit de tolérance
Que sera retrouvé jamais le fils de France!
Et m'absolve celui qui mourut sur la croix!
— Qu'en dites-vous? C'est bien imaginé, je crois.
C'est plus court qu'un Synode, et c'est plus efficace.

SAMUEL

Le complot, je l'avoue, est d'une rare audace.
Vous jouez-là, baron, un rude coup de dés.

CROIX SAINT-PAUL

Mais pour gagner l'enjeu, trois hommes décidés,
Trois seulement, c'est peu, ce n'est pas assez même.
Samuel, voulez-vous être le quatrième?

Moi?

SAMUEL

CROIX SAINT-PAUL

Vous.

SAMUEL

J'irai partout où le devoir conduit.
Cependant... Egorger un soldat dans la nuit,
Enlever un enfant sans défense... J'hésite.

M. DE PONS, bas à de Croix Saint-Paul.

Que vous avais-je dit?

M. DE TRACY, de même.

Je flairais l'hypocrite.

CROIX SAINT-PAUL, avec une colère contenue.

Une dernière fois, vous ne voulez pas?

SAMUEL

Non.

CROIX SAINT-PAUL, éclatant.

Allez nous vendre, alors, à votre Maintenon!

SAMUEL, tirant son épée.

Ah! par le Christ! L'épée à la main... tout de suite!...

M. DE PONS, s'interposant.

Messieurs...

CROIX SAINT-PAUL, avec dédain.

Un duel serait une erreur de conduite ;
Et de le corriger il me sera permis,
Lorsque j'aurai sauvé ma cause et mes amis,
Mais pas avant.

SAMUEL

J'aurai raison de cette injure.

Étendant la main sur la Bible.

Pour l'instant, sur la Bible ouverte, je vous jure
Que ce que vous m'avez révélé dans ce lieu,
Est bien enseveli dans ma poitrine. — Adieu.
Monsieur de Croix Saint-Paul, doutez de mon courage,
Mais sachez, par ces yeux étincelants de rage,
Sachez bien, par ces bras de colère tremblants,
Que vous avez raison d'avoir des cheveux blancs.

Il sort.

SCÈNE V

M. DE CROIX SAINT-PAUL, M. DE PONS,
M. DE TRACY

M. DE TRACY

Baron, vous avez fait une faute.

CROIX SAINT-PAUL, rêveur.

Peut-être.

Je ne puis croire encor que Méran soit un traître.

M. DE PONS

Tantôt, vous l'insultiez.

CROIX SAINT-PAUL

Hier, je l'estimais.

M. DE PONS

Mais nous serions prudents de renoncer...

CROIX SAINT-PAUL

Jamais.

Plus le péril est grand, amis, moins on recule.
Demain soir, à l'instaut du dernier crépuscule,
Nous montons à cheval, — et Dieu soit avec nous !
Mais, partons. Vous, de Pons, prenez la Bible ; et vous,
De Tracy, renversez ces torches, je vous prie ,

M. de Pons prend le livre. M. de Tracy éteint les torches en les écrasant par terre. La scène est plongée dans une obscurité complète. On aperçoit seulement, au bout de la galerie par laquelle les différents personnages sont sortis, un vague rayon de lune.

En route, maintenant... par cette galerie...

Ils sortent. La scène reste vide une seconde ; puis, par un autre corridor, dont l'entrée est masquée à demi par un éboulement, entrent Louvois, Grisard, et quelques hommes en longs manteaux et armés. L'un d'eux porte une lanterne sourde.

SCÈNE VI

LOUVOIS, GRISARD, L'ESCORTE

GRISARD

Qu'en pense monseigneur ?

LOUVOIS

Complot bien préparé...

L'heure est donc?..

GRISARD

A minuit, demain soir.

LOUVOIS

J'y serai.

Ils se dirigent, pour sortir, vers la galerie éclairée par la lune. Le rideau tombe.





ACTE TROISIÈME

Un salon dans le Château de Versailles, s'ouvrant, au fond, par trois larges portes donnant sur une galerie illuminée. — A droite, deux grandes portes-fenêtres s'ouvrant sur une terrasse. A gauche, une petite porte basse fermée.

SCÈNE PREMIÈRE

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, GROUPES DE COURTISANS

Au lever du rideau, des seigneurs et des dames circulent en scène, ou traversent la galerie du fond. On entend un orchestre lointain, qui joue un air de menuet jusqu'à la fin de la scène première.

LA COMTESSE, au chevalier.

Eh bien, que dites-vous de la fête ?

LE CHEVALIER

Comtesse,

Elle est d'une absolue et parfaite tristesse.

Les dévots courtisans, dans ces graves salons,

Sont tous scandalisés du bruit des violons.

Ces fleurs même, oui, ces fleurs, prennent des airs pudiques.

LA COMTESSE

Comme il est loin, le temps des *Amants magnifiques*,
Lorsque le jeune roi dansait dans les ballets !

LE CHEVALIER

Ces beaux jours sont passés, comtesse, oubliez-les.

LA COMTESSE

Faisons notre salut. C'est la dernière mode.

LE CHEVALIER

Avec cela, vraiment, que la chose est commode.
A la moindre parole on vous blâme, aussitôt,
Ou d'être jansénite ou d'être huguenot ;
Une église est proscrite et l'autre détestée,
Et le meilleur parti c'est encor d'être athée.

LA COMTESSE

Hein ? Si le Roi savait ce que vous dites-là !

La Marquise entre au fond, suivie de Nanon et saluée par les courtisans qui s'éloignent peu à peu.

LA COMTESSE, l'apercevant.

La marquise !

LE CHEVALIER

Ma foi, comtesse, évitons-la.

Madame de Maintenon et Nanon, qui sont descendues à l'avant-scène, restent seules.

SCÈNE II

MADAME DE MAINTENON, NANON

MADAME DE MAINTENON,

Et selon toi, Nanon, c'est un complot encore,
C'est un péril prochain.

NANON

Oui, Madame. J'ignore
D'où viennent, ni quels sont les propos malfaisants ;
Mais on lit la disgrâce aux yeux des courtisans,
Et je vous avertis du danger qui menace.
Vous le conjurerez, d'ailleurs.

MADAME DE MAINTENON

Je suis bien lasse !
Comme ils savent haïr, ces prétendus chrétiens !
S'ils connaissaient le prix des faveurs que j'obtiens,
Comme ils m'épargneraient leur basse jalousie !
Certes, je n'aurai pas pour toi l'hypocrisie.

De paraître accepter mon sort comme un devoir.
C'est un enivrement bien fort que le pouvoir,
Et je ne ferai pas la désintéressée,
Nanon, car tu connais ma secrète pensée,
Et, pour me consoler de mes longs jours d'ennuis,
Quel rêve audacieux hante toutes mes nuits.
— Mais mon œuvre est si lente, et si lourde est ma tâche,
Et ce monde des cours si méchant et si lâche,
Que parfois le regret entre en ce cœur lassé
Et l'entraîne avec lui vers le lointain passé !
Oui, près d'un roi qui m'aime, à l'ombre de ce trône,
Souvent je me revois dans le vieux salon jaune,
Jeune femme accoudée au fauteuil de Scarron,
Et j'écoute causer son gai décaméron.
Puis, c'est notre mansarde et les longs mois d'épreuve,
Lorsque tu reprisais mes vieux habits de veuve
Et lorsque je vivais, — courage aidé du tien, —
Attendant de Dieu seul mon pain quotidien...
Pauvre et libre jeunesse !... Oui, c'est étrange comme
Hier j'étais émue en voyant ce jeune homme ;
Pour lui je me sens mère, et mon cœur a battu.
Mais non, il me méprise, il me hait, entends-tu ?
Oui, cet enfant me hait, ainsi que tout le monde.
Oh ! quand il me parlait avec sa voix profonde,
J'ai cru que Dieu voulait, par lui, me châtier.

NANON

De grâce...

MADAME DE MAINTENON

Et qu'as-tu fait, Nanon, de ce psautier
Du pauvre mort ?

NANON

Hier, je l'ai serré, — pour cause, —
Dans votre chambre, au fond du coffre en bois de rose,
Et j'ai soin de fermer ce meuble à triple tour.
Je crains les espions.

MADAME DE MAINTENON

Ah ! cette horrible cour !

NANON

Quel découragement funeste vous entraîne,
Madame, qui devez être bientôt ma reine ?

MADAME DE MAINTENON

Reine ! Ah ! ce mot cruel, ne le prononce pas.
Je n'ose même plus me le dire tout bas,
Et, crois-moi, si j'étais au début de ma vie,
Cette route par moi ne serait plus gravie,
Ce calvaire du trône, où j'ai tombé vingt fois,
Sous le poids d'un désir aussi lourd qu'une croix !

Après un silence.

— Pauvre Nanon ! Quand donc me verras-tu sourire ?



SCÈNE III

LES MÊMES, HENRIETTE

Elle entre rapidement, en donnant les signes de la plus vive émotion.

HENRIETTE, courant à la Marquise.

Ah ! Madame !... Madame !...

MADAME DE MAINTENON

Eh ! mon Dieu ! que veut dire ?

HENRIETTE

Ma cousine... Oh ! je meurs de douleur et d'effroi !...
Vous qu'on dit tellement puissante auprès du roi,
Secourez une enfant qui pleure et désespère.
Sauvez votre parent ! Grâce ! Sauvez mon père !

MADAME DE MAINTENON

Mais, quel danger ?

HENRIETTE

Je viens de l'apprendre à l'instant.
Mon pauvre père était du complot protestant ;
Ils l'ont fait prisonnier, il est à la Bastille.
Vous m'aimez ! Vous aimez toute votre famille,
Madame. Sauvez-le !

MADAME DE MAINTENON, avec effroi

Quoi ! dans ma parenté,
Se trouve un criminel de lèse-majesté !

à Nanon.

C'est ma perte, Nanon, et par un de mes proches.

à Henriette.

Mon cousin conspirait ?...

HENRIETTE, suppliante.

A quoi bon les reproches ?

Ah ! sauvez-le d'abord.

MADAME DE MAINTENON

Quel piège je prévois !
Comment avez-vous su ?...

HENRIETTE

Par Monsieur de Louvois.

MADAME DE MAINTENON, avec terreur.

Ah!...

HENRIETTE

Il vous avertit, prétend-il, pour vous plaire,
Que le roi laisse voir une grande colère,
Qu'à sévir durement il paraît décidé.
Le ministre, pourtant, est bien persuadé

Que de Sa Majesté la clémence infinie,
Et que votre pouvoir...

MADAME DE MAINTENON

Très bien, de l'ironie...
Ah ! cet homme est profond et redoutable.

HENRIETTE, avec anxiété.

Eh bien,
Que pensez-vous tenter pour mon père ?

MADAME DE MAINTENON, sèchement.

Moi ? Rien.

HENRIETTE

Grand Dieu !

MADAME DE MAINTENON, avec amertume.

Que puis-je donc ? Vous m'avez entendue,
Ma petite ? Monsieur d'Aubusson m'a perdue.
Lui, que sais-je ? Il sera banni, décapité ;
Et ce soir, j'apprendrai, moi, que Sa Majesté
Trouve que maintenant le climat de ma terre
A ma faible santé serait très salubre....
Tomber, et de si haut !... Ah ! j'étouffe, Nanon.
Ouvre cette fenêtre....

HENRIETTE, tombant, accablée, sur un siège.

Ah ! mon père !

NANON, à Madame de Maintenon, avec violence.

Eh bien, non !

Non, c'est abandonner trop vite la partie.
Jetez aux pieds du roi cette enfant convertie,
Et, pour premier garant de la soumission
De son père, montrez cette abjuration.
C'est là, pour la clémence, une route trouvée.
Quelques larmes encore... Et vous êtes sauvée !

MADAME DE MAINTENON

Oui, l'on pourrait toucher ainsi Louis-le-Grand.

HENRIETTE

Est-ce vrai ? J'obtiendrais la grâce en abjurant ?...
Oh ! je suis prête alors... Madame, courons vite
Nous jeter...

Comme frappée d'une pensée subite.

Ah ! mon Dieu !...

MADAME DE MAINTENON

Qu'avez-vous donc, petite ?

HENRIETTE, à part.

Hélas ! et mon serment au pauvre Samuel.

MADAME DE MAINTENON

Qu'avez-vous ?...

HENRIETTE, vivement.

Je me dis : le roi n'est pas cruel ;
 Il s'inquiète peu que je me convertisse.
 Mes larmes suffiront pour toucher sa justice.
 Il est bon, il verra d'un indulgent regard
 Deux femmes l'implorant pour sauver un vieillard.

MADAME DE MAINTENON

Pourtant, vous vouliez bien abjurer tout à l'heure ?

HENRIETTE

Eh bien, je serai franche... Oui !.. regardez, je pleure...
 Mais la conversion me sépare à jamais,
 — Oh ! ne m'en veuillez pas ! — del'homme que j'aimais ?

MADAME DE MAINTENON

Et c'est cet intérêt mondain qui vous arrête ?
 Une intrigue d'enfant, une folle amourette.
 Dans un moment pareil... Vous devriez rougir !

HENRIETTE

Mon Dieu ! Si vous saviez, je pourrais vous fléchir.
 Cet innocent amour, mon père l'a vu naître ;
 Cet amant, vous devez, — j'y songe, — le connaître.
 Vous me pardonneriez, si vous saviez son nom.
 De grâce, laissez-moi vous dire...

MADAME DE MAINTENON, avec dureté.

Cent fois non.

Non ! vous abjurerez. Vous n'allez pas, j'espère,
Préférer un amant aux jours de votre père !
Jurez-moi d'obéir.

HENRIETTE, à genoux.

Ayez pitié de moi !

MADAME DE MAINTENON avec emportement

Jurez, mais jurez donc, malheureuse !

Un page entre en annonçant :

Le roi.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE ROI, LOUVOIS, SEIGNEURS
ET DAMES DE LA COUR.

Le roi, entouré d'une suite nombreuse de courtisans, entre en scène. Il a l'air très sombre, et, en apercevant M^{me} de Maintenon et Henriette, il leur jette un regard sévère. Louvois, mêlé à la foule, épie avec anxiété ce qui va se passer.

LE ROI, à M^{me} de Maintenon.

Madame, vous savez la pénible nouvelle :
Le comte d'Aubusson contre nous est rebelle.

Votre proche parent ! votre cousin germain !
 Ah ! nous ferons sentir le poids de notre main
 Aux huguenots, puisque l'Edit ne peut suffire.
 Quoi ! Quand nous lui laissions son grade et son navire,
 Quand nous ne voulions pas, même, qu'il émigrât !
 Il n'est pas seulement coupable, il est ingrat.
 Nous sommes malheureux avec votre famille,
 En vérité ! Jusqu'à cette petite fille
 Qui résiste toujours à nos plus saints prélats.
 Mais c'est trop d'indulgence, enfin ; nous sommes las.
 Tant d'aveugle bonté porte aux rois préjudice ;
 Nous nous en souviendrons, et nous ferons justice.

Long silence.

MADAME DE MAINTENON au roi très humblement.

Le roi permettra-t-il que je parle après lui ?
 Seule, Sa Majesté doit juger aujourd'hui
 Si pour l'éclat royal, que l'Europe contemple,
 Un acte de pitié vaudrait moins qu'un exemple.
 Et, que dis-je ? — il serait fâcheux qu'elle hésitât
 Un moment à punir un criminel d'État,
 Parce qu'il est parent de son humble servante.
 — Non, ce qui me désole et ce qui m'épouvante,
 C'est que de ce forfait de monsieur d'Aubusson
 Il puisse rejaillir sur moi quelque soupçon ;
 C'est que le roi, cédant au courroux légitime,
 Ne me conserve pas toujours la même estime.
 Mais, cela, mon honneur ne l'admettra jamais.
 Donc, au coup qui me frappe, ici, je me sou mets,

Et, comme une faveur, j'implore ma retraite,
Pour que tous, quel que soit le motif qu'on me prête,
Me respectent encore, et que Sa Majesté
Me pardonne un malheur vaillamment accepté.

LE ROI

Comment ! vous voudriez ?.,.

LOUVOIS, à part.

Dois-je y croire ? Elle cède.

MADAME DE MAINTENON

Oui, Sire, je vous dois tout ce que je possède ;
Mais le tenir de vous en faisait le seul prix.
Tous mes biens — car un roi n'a jamais rien repris, —
Iront à la maison de Saint-Cyr, à l'asile
Où vous permettrez bien, Sire, que je m'exile,
Pour qu'en cette demeure, où mes jours vont finir,
Je retrouve partout votre grand souvenir.

LE ROI, avec effort

Et si nous combattons ce scrupule sincère ?
Si votre dévouement nous était nécessaire ?
Si nous vous demandions de rester près de nous ?

MADAME DE MAINTENON

prenant Henriette par la main et la faisant tomber aux pieds du roi.

Sire, je pousserais, alors, à vos genoux

Cette plaintive enfant qui n'a pas d'autres armes
 Que son vrai repentir, sa jeunesse et ses larmes,
 Et qui, de ses erreurs faisant ici l'aveu,
 Dans la faute d'un père a vu la main de Dieu ;
 Cette enfant qui, sans même implorer une grâce,
 Jure par votre main royale qu'elle embrasse,
 Sire, de n'avoir plus désormais d'autre foi
 Que celle qui défend d'être traître à son roi !

LOUVOIS, à part.

Ah ! je n'ai pas encore écrasé la vipère.

LE ROI, à Henriette.

Ainsi, mademoiselle...

HENRIETTE

Oui ! Grâce pour mon père !
 A votre autel, pour vous, je prierai chaque jour...
 Mais grâce !...

LE ROI

Levez-vous.

HENRIETTE, se relevant à part.

Meurs donc ! mon pauvre amour !

LE ROI

Certes, ce repentir me touche et j'en suis aise.
 Ce, soir, nous comptons voir le père de La Chaise

Et nous lui mènerons cette enfant de ce pas.

LOUVOIS, s'avançant.

Mais...

LE ROI

Monsieur de Louvois, ne m'interrompez pas :
Le soin de notre gloire, ici, seul nous conseille ;
Louis s'est rappelé l'Auguste de Corneille...
Que monsieur d'Aubusson soit mis en liberté.

HENRIETTE ET MADAME DE MAINTENON.

Ah !

LE ROI, à M^{me} de Maintenon.

Nous devons, madame, à votre piété
Cet ouvrage, et pour nous c'est un plaisir immense,
Car vous nous permettez une heure de clémence.

MADAME DE MAINTENON

Sire, votre bonté me comble. Mais comment
La pourrai-je jamais reconnaître ?

LE ROI, bas à l'oreille de la Marquise.

En m'aimant.

haut à Henriette.

Vous, mon enfant, venez avec moi. Ce soir même,
Vous entrez en retraite... Allons, Messieurs...

Il sort, suivi de tous les assistants et d'Henriette soutenue par Nanon. Louvois, en se retirant, échange avec la marquise un regard de défi. Quand le roi est sorti avec sa suite, des laquais ferment les portes du fond, et la scène n'est plus éclairée que par quelques candélabres.

SCÈNE V

MADAME DE MAINTENON seule.

Il m'aime !

Il m'aime encor ! Du calme, ô cœur trop triomphant.
Quoi ! ce que m'a prédit, lorsque j'étais enfant,
Ce vieux noir qui pour moi voyait luire une étoile,
Serait vrai ? De mon front j'arracherai ce voile
Pour ceindre la couronne, et ce royal hymen
Viendrait substituer dans cette faible main,
Contre qui tout l'orgueil de la France conspire,
Aux grains d'un chapelet les rênes d'un empire.
Un trône ! un trône, à moi !... Voyons, c'est insensé
Garder un tel espoir après un tel passé,
Prétendre, à cinquante ans, recommencer sa vie !
N'importe, le roi m'aime !... Oh ! ma secrète envie !
Reine après les cruels affronts que j'ai soufferts
De ces femmes de cour, de tous ces ducs et pairs,
Qui, désignés d'avance à l'amitié du maître,
N'ont eu tout simplement que la peine de naître !
Etre leur reine à tous ! leur reine !... Je le puis !
Mais je prétends rester la femme que je suis.
Parmi leurs noms pompeux et leurs luxes célèbres,
Je garderai mon deuil et mes coiffes funèbres,
Grande par l'esprit seul et par la volonté ;
Et, sentant mon dédain jusque dans ma bonté,

Ils viendront adresser leur humble révérence
Bien plus à la Scarron qu'à la reine de France !
Oh ! quel bonheur amer !... Mais, je l'aurai du moins...

Pendant les dernières paroles de la marquise, Samuel est entré, a reconnu la marquise et s'est approché d'elle.

SCÈNE VI

MADAME DE MAINTENON, SAMUEL

MADAME DE MAINTENON, reconnaissant Samuel.

Samuel !

SAMUEL

Je puis donc vous parler sans témoin...

MADAME DE MAINTENON

— Vous revenez vers moi ?

SAMUEL

N'en soyez pas surprise.
Je n'ai d'espoir qu'en vous et mon orgueil se brise.

MADAME DE MAINTENON

Parlez ! que vous faut-il ?

SAMUEL

Henriette !...

MADAME DE MAINTENON, inquiète.

Mon Dieu !

SAMUEL

Vous l'avez, près de vous, attirée en ce lieu
Afin qu'elle abjurât la foi de sa famille ;
Et c'est dans l'intérêt de cette jeune fille
Que vous avez agi, je le crois, j'en suis sûr,
Madame ; mais au nom de l'amour noble et pur
Qu'Antoine vous garda dans sa longue misère,
Au nom de l'amitié que votre cœur sincère,
En souvenir du mort, offrit au survivant,
Ne cherchez plus à faire abjurer cette enfant.
Qu'à sa religion elle reste fidèle,
Car, voyez-vous, je l'aime et je suis aimé d'elle,
Et, puisque vous voulez notre bonheur, laissez
Devant le même autel s'unir deux fiancés.

MADAME DE MAINTENON, à part.

Fatalité ! c'est lui qu'elle aime !

SAMUEL

Quoi ! Madame,
Vous vous taisez ? Songez que ce que je réclame
Est juste, et que ma voix vous prie au nom d'un mort.

MADAME DE MAINTENON, à part.

Ils s'aiment ! J'ai détruit leur bonheur. O remord !

SAMUEL

Vous vous taisez toujours... Seriez-vous insensible ?...

MADAME DE MAINTENON

Ce que vous demandez, hélas ! n'est plus possible.

SAMUEL

Plus possible ?

MADAME DE MAINTENON

Henriette, ici-même, à l'instant,
A promis d'abjurer le culte protestant,
Devant le roi, qui l'a conduite à la chapelle.

SAMUEL

Mensonge ! Elle jurait, hier, je me rappelle,
Tout le contraire, à moi !... Mensonge et trahison !

MADAME DE MAINTENON

Vous ne savez pas tout... Son père est en prison,
Mêlé dans un complot calviniste. Que sais-je ?
Oh ! c'est affreux !... Louvois avait tendu le piège...
J'ai moi-même poussé l'enfant aux pieds du roi !
Et vous l'aimiez ? Pourquoi venir si tard ? Pourquoi ?
Henriette a juré, mais pour sauver son père !

SAMUEL

Non, c'est vous qui l'avez traînée en ce repaire,
Vous qui l'avez contrainte à cette lâcheté !

MADAME DE MAINTENON

Mais le comte accusé de lèse-majesté ?...
Songez-y donc... Louvois préparant le supplice ? ..

SAMUEL

Qui me dit qu'en cela vous n'étiez pas complice ?

MADAME DE MAINTENON

Samuel !

SAMUEL

Finissons. J'étais venu vers vous,
Moins sévère, l'esprit calmé, le cœur plus doux ;
Vous teniez mon bonheur dans votre main fermée ;
Vous n'aviez qu'à l'ouvrir et je vous eusse aimée.
Maintenant, grâce à vous je n'ai plus qu'à mourir.

MADAME DE MAINTENON

Que dit-il ?

SAMUEL

Un danger m'attend, j'y vais courir.
Je demande au destin la mort comme une aumône...
Vous, courage ! marchez hardiment jusqu'au trône,

Et ne reculez pas, quand vous y monterez,
Si mon sang répandu coule sur les degrés.

MADAME DE MAINTENON

Arrêtez... Expliquez cette horrible parole...

SAMUEL

Je vous dis qu'un danger m'attend et que j'y vole.

Il sort.

SCÈNE VII

MADAME DE MAINTENON, puis LE ROI
et LOUVOIS

MADAME DE MAINTENON, seule.

Samuel ! Lui ! Mourir ! Lui, le frère adoré
Du seul homme pour qui j'ai souffert et pleuré !
Lui qui m'a fait trouver quelque tendresse encore
Dans ce cœur que la froide ambition dévore !
Non je réparerai le mal dès aujourd'hui,
Et je veux sur le champ prier le roi...

Elle aperçoit Louis XIV qui vient d'entrer suivi de Louvois.

C'est lui !

LE ROI

Oui, madame, je viens présenter mon excuse.
 Oui, ma colère était trop vive, et je m'accuse
 D'avoir pu, sur de faux rapports, un seul moment,
 Concevoir un soupçon sur votre dévouement.
 Mais il a fait entendre un si noble langage,
 Cette conversion nous en est un tel gage,
 Que nous ne voulons pas plus longtemps ajourner
 Le grand acte qui doit nous faire pardonner.

MADAME DE MAINTENON, à part.

Je n'ose pas comprendre !... Mon Dieu que va-t-il faire ?

LE ROI

Mon cœur, vous le savez, depuis longtemps diffère
 De prendre ce parti par plusieurs combattu.
 Mais tant d'affection, de charme, de vertu,
 L'ont enfin emporté dans ce cœur qui vous aime.
 Je ne puis vous placer, hélas ! au rang suprême,
 Car le peuple nous juge avec trop de rigueur
 Pour pardonner aux rois les faiblesses du cœur.
 Il admire Titus renvoyant Bérénice.
 Mais que la sainte église en secret nous unisse,
 Et que vous ne soyez l'épouse que pour moi,
 Mon peuple ne peut pas l'interdire à son roi.
 Et même j'attends bien, en vous voyant si grande,
 Que pour sa reine, un jour, la France vous demande.
 — Madame, voulez-vous m'accorder votre main ?

MADAME DE MAINTENON, à part.

Sa femme, aujourd'hui même... et la reine demain.

Haut et voulant s'agenouiller.

Ah ! Sire, à vos genoux, je veux, du fond de l'âme,
Vous exprimer...

LE ROI, l'arrêtant.

Ma place est aux vôtres, madame.

Puisque de consentir vous me faites l'honneur ?

MADAME DE MAINTENON

Oh ! prenez garde... On peut mourir d'un tel bonheur.

LE ROI

Il faudra le cacher, pourtant, avec prudence,

Hélas ! — Si j'ai voulu qu'en cette confiance

Mon ministre, monsieur de Louvois, fût admis,

C'est qu'il doit désormais être de vos amis.

— Recevez, maintenant, l'anneau des épousailles.

MADAME DE MAINTENON

ivre d'orgueil et de joie, pendant que le roi lui met un anneau au doigt.

Ah !

LE ROI

Monsieur de Harlay, demain, vient à Versailles,

Dans la nuit, nous donner le sacrement divin.

Nos témoins sont Louvois et Montchevreuil ; enfin

Mon pieux confesseur célèbrera la messe.
 Vous avez ma parole et j'ai votre promesse :
 Tout est dit. Entre nous rien ne sera changé ;
 Le monde ignorera notre amour partagé.
 Mais, lorsque je me tais, mon regard seul ordonne,
 Et la Cour comprendra le rang que je vous donne.

MADAME DE MAINTENON

Sire, je dirais mal ce que mon cœur ressent.
 Permettez-donc que j'aïlle aux pieds du Tout-Puissant,
 Qui m'a tracé vers vous une invisible voie,
 Verser mes pleurs d'amour, de tendresse et de joie.

M^{me} de Maintenon s'incline et baise la main du Roi, puis il la reconduit jusqu'au fond et elle sort.

SCÈNE VIII

LE ROI, LOUVOIS

LE ROI

Quoique vous en disiez, c'est un point résolu,
 Et j'ai réalisé tout ce que j'ai voulu.
 C'est notre bon plaisir. Vous devez vous soumettre,
 Monsieur...

Louvois tire son épée et la présente au Roi, en mettant un genou en terre

Que faites-vous ?

LOUVOIS

Sire... Mon roi, mon maître !

Oui, prenez cette épée et donnez-moi la mort !
Plutôt périr cent fois que d'avoir le remord
De ne pas démasquer à la fin cette infâme.

LE ROI, terrible.

Par le ciel !

LOUVOIS

Vous aurez horreur de cette femme,
Sire, dans un instant, et Votre Majesté
Se félicitera de m'avoir écouté.
C'est un droit que jamais elle ne me dénie.

LE ROI

Voyons donc ? Quel mensonge et quelle calomnie
Allez-vous déterrer encor ? C'est odieux !
Son passé de malheur la grandit à mes yeux,
Sachez-le. C'est dans l'ombre où la vertu se trouve.

LOUVOIS

Mais le crime s'y cache, et j'accuse et je prouve.
Oui, j'accuse tout haut, la nommant par son nom,
Françoise d'Aubigné, dame de Maintenon,
D'avoir eu pour amant, avant que d'être veuve,
Antoine, chevalier de Méran.

LE ROI

Une preuve?...

LOUVOIS

Et de cet homme, mort en Guyane plus tard,
Tout me fait supposer qu'il lui reste un bâtard.

LE ROI

Une preuve?...

LOUVOIS

Et qu'elle a l'impudence suprême,
Sire, de recevoir ce jeune homme ici-même.

LE ROI

Marquis, prouvez cela! prouvez vite! il le faut,
Où je fais sur le champ dresser votre échafaud!

LOUVOIS

Si j'ai trompé mon Roi, je ne tiens plus à vivre.

Il tire de sa poche le psautier et le présente au Roi.

Que Votre Majesté daigne prendre ce livre.

LE ROI

Ciel! ces deux noms unis!

LOUVOIS

Lisez donc. C'est signé.
Antoine de Méran! Françoise d'Aubigné!

LE ROI

Qui donc a rapporté ce psautier?

LOUVOIS

Un jeune homme, —
Comprenez-vous? — Qui vient d'Amérique.

LE ROI

Il se nomme?

LOUVOIS

Samuel de Méran.

LE ROI

Son âge?

LOUVOIS

Vingt-cinq ans.

LE ROI, avec horreur.

Dieu!

LOUVOIS

La date et le nom sont assez convainquants.
Il est secrètement reçu par la marquise;
C'est son bâtard. La preuve en est par trop acquise.

LE ROI, éclatant.

Quoi! celle dont j'ai tant respecté la vertu,
La seule auprès de qui mon désir se soit tu!

Quoi! ma sagesse était à ce point endormie?...
 Celle dont je voulais... Être dupe! Infamie!
 Dupe! Louis de France! oui, le roi très chrétien!
 Ah! marquis, ce sera terrible, entends-tu bien?
 Je sens gronder en moi la rage et la folie!...

LOUVOIS

Sire, qu'ordonnez-vous?...

LE ROI, se maîtrisant.

Eh bien, non, je m'oublie.
 Non, j'ai tort, je condamne avant d'avoir jugé.
 A l'aveugle courroux de l'honneur outragé,
 Un homme céderait; mais un roi le réprime.
 J'ai la présomption, non la preuve d'un crime.
 J'attendrai. Dans ceci plus d'un point reste obscur,
 Et je ne veux punir que quand je serai sûr.

LOUVOIS

Mais pour un tel soupçon on perdrait une reine;
 Sire, votre penchant funeste vous entraîne!
 Prenez garde. La France observe avec effroi!...

LE ROI

Assez, Monsieur. J'ai dit : je le veux, moi, le roi.

SCÈNE IX

LOUVOIS, puis GRISARD

LOUVOIS, seul.

Aveugle!... Il me faut donc une preuve meilleure.
Si mes calculs sont bons, je l'aurai tout à l'heure.

Grisard entre, suivi de laquais qui emportent les candélabres, sauf un seul.

LOUVOIS, à Grisard.

Eh bien, les conjurés?

GRISARD, montrant le dernier flambeau.

Ils entreront ici
Dès que disparaîtra le flambeau que voici.

LOUVOIS

Ils ont osé...

GRISARD

... Franchir, malgré le clair de lune,
Le mur du parc auprès du bassin de Neptune.
J'avais eu soin de mettre un léger désarroi
Dans la garde, au moment du grand coucher du roi...
Ils en ont profité pour gagner la terrasse.

LOUVOIS, montrant la droite.

Ils sont si près ?

GRISARD

Et moi, comme eût fait à ma place
Le laquais qu'à séduire ils étaient parvenus,
Je m'en vais leur donner les signaux convenus.

Grisard va pour prendre le dernier candélabre.

LOUVOIS, l'arrêtant du geste.

Et ce Méran ?

GRISARD

Il est maintenant leur complice.

LOUVOIS

Bien. Vous serez un jour lieutenant de police.
Je suis content de vous, Grisard.

GRISARD

C'est trop d'honneur !

Il prend le candélabre et l'agite devant une des portes-vitrées.

Là, c'est fait... Maintenant, suivez-moi, monseigneur.

Grisard sort par la petite porte de gauche, en précédant Louvois, la lumière à la main. La scène reste vide un instant, seulement éclairée par le clair de lune qui frappe les deux portes vitrées.

SCÈNE X

CROIX SAINT-PAUL, SAMUEL, M. DE PONS
et M. DE TRACY

CROIX SAINT-PAUL

entrant avec précaution, à droite, par une des portes vitrées,
puis se tournant vers la terrasse.

Par ici!

SAMUEL, même jeu.

Par ici!

Au baron de Croix Saint-Paul.

Mais tout nous favorise,
Monsieur de Croix Saint-Paul.

MM. de Pons et de Tracy entrent de même.

CROIX SAINT-PAUL, regardant autour de lui.

Je crains quelque surprise.
Pourtant, tout est silence et calme en ce château ;
On a fait le signal à travers ce rideau.

Montrant la porte basse, à gauche.

Ici loge le duc de Bourgogne, et l'on passe,
Pour monter l'escalier, par cette porte basse.
Mais... Messieurs, un moment... L'homme qui me vendit
Cette clef que voilà, nous avait pourtant dit
Qu'au bas de l'escalier veillait un mousquetaire ?

M. DE TRACY

Oui!

CROIX SAINT-PAUL

Je n'ai vu personne en ce coin solitaire,
Et nous sommes entrés par trop facilement...
Ah! je voudrais douter de mon pressentiment,
Mais je suis inquiet et je redoute un piège.

M. DE PONS

Vraiment!

SAMUEL

Votre complice a tout prévu. Que sais-je?
Ce mousquetaire absent, c'est un meurtre évité.
En avant!

CROIX SAINT-PAUL, sévèrement, à Samuel.

Je n'ai pas moins de témérité
Que vous, croyez-le bien, mais à l'heure où nous sommes,
Je fais risquer leur tête à de bons gentilshommes.
S'ils meurent, Dieu pourra m'en demander raison.
Je dois me méfier de toute trahison.

SAMUEL

Me soupçonneriez-vous?

CROIX SAINT-PAUL, saisissant Samuel par le bras.

Je lis mal dans votre âme,

Samuel. Ce complot avait tout votre blâme ;
Pourquoi si promptement vous y jeter ainsi ?

SAMUEL

Pour me venger.

CROIX SAINT-PAUL

De qui ?

SAMUEL

Du roi qui dort ici.

CROIX SAINT-PAUL

Le roi, lui qu'au Synode, hier, vous défendites ?

SAMUEL

Que, pour avoir parlé, mes lèvres soient maudites !
J'étais, le lendemain, victime du tyran.

CROIX SAINT-PAUL

Si nous réussissons, Samuel de Méran,
Je vous demanderai pardon de ma conduite ;
Mais, vraiment...

SAMUEL

Il suffit. Agissez tout de suite,
Au lieu de perdre ainsi le temps à m'outrager,
Et, pour me juger mieux, montrez-moi le danger.

CROIX SAINT-PAUL

Eh bien, soit..... Prenez donc la clef de cette porte.
 Le poignard dans la gorge à qui crierait : Main forte !
 Allez. Nous vous suivons.—Sois pour nous, Dieu des forts !

Au moment où Samuel, suivi des trois protestants, s'approche de la porte basse, toutes les autres portes s'ouvrent et laissent déborder sur la scène des soldats armés, dont quelques-uns portent des torches.

LES HUGUENOTS, entourés par les soldats et mettant l'épée à la main.

Ah!

SCÈNE XI

LES MÊMES, LOUVOIS, GRISARD, SOLDATS

LOUVOIS, entrant par la petite porte de gauche.

Si vous résistez, messieurs, vous êtes morts.

CROIX SAINT-PAUL

Quoi! mes prévisions ne s'étaient pas trompées.
 Trahis!

MM. DE PONS et DE TRACY

Trahis!

SAMUEL, avec épouvante.

Mon Dieu!

LOUVOIS

Rendez-moi vos épées,
Messieurs.

Un officier désarme les conspirateurs.

Vous achevez le parti protestant,
Et vous vous doutez bien du sort qui vous attend.
Recommandez à Dieu votre âme tout de suite;
Car le roi ne veut pas que ce fait s'ébruite;
Et votre châtiment aura pour horizon
Les quatre murs muets et sourds d'une prison.

CROIX SAINT-PAUL, avec force.

Nous serons des martyrs ignorés de l'histoire;
Mais Dieu nous jugera.

LOUVOIS, s'adressant à Samuel, avec ironie.

Pour vous, je n'ose croire
Que comme vos amis vous alliez à la mort.
La marquise peut bien adoucir votre sort :
Vous êtes si puissant auprès de cette dame.....

SAMUEL

Moi!

CROIX SAINT-PAUL

Qu'entends-je ?

SAMUEL

Ah ! monsieur le marquis, c'est infâme !
Je ne vous connais point. Rien ne vous a permis
De me déshonorer aux yeux de mes amis. —
Sanglant, comme le leur, que mon sort s'accomplisse ;
Je veux ma part de gloire et ma part de supplice.

LOUVOIS

Peu m'importe. Il suffit que vous me compreniez.

SAMUEL, stupéfait.

Ah !

LOUVOIS, à l'officier.

Navailles, menez ces quatre prisonniers
A la Bastille, avec les mesures d'usage.

CROIX SAINT-PAUL, s'arrachant des mains de ses gardiens
et courant vers Samuel.

Traître ! je te maudis et te crache au visage.

Les soldats retiennent de Croix Saint-Paul et Samuel, qui veulent s'élancer
l'un sur l'autre. — Le rideau tombe,





ACTE QUATRIÈME

La chambre de Madame de Maintenon. Au fond, le lit. A gauche, la chaise et le métier à tapisserie de la marquise ; tout près de cette chaise, le fauteuil du roi. A droite, une grande table, entourée de tabourets pour les ministres. C'est le soir, aux lumières. — Grande porte à droite. Portes à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

Mme DE MAINTENON, debout devant un coffre ouvert,
NANON, auprès d'elle.

MADAME DE MAINTENON

As-tu bien vu partout ?

NANON

Partout.

MADAME DE MAINTENON

Et le psautier ?

NANON

Perdu. Je l'ai cherché pendant un jour entier,
Vainement. On a pris l'empreinte, j'en suis sûre,
Et fait la double clef pour ouvrir la serrure.
Car, lorsque j'ai serré le psautier, l'autre jour,
J'ai pourtant bien fermé le coffre à triple tour
Et j'ai gardé la clef... Ah! c'est inexplicable!

MADAME DE MAINTENON

Disparu ! Disparu ! Tiens, Nanon, tout m'accable !
Car je sens biens le but de ce vol, et je croi
Que ce livre fatal est dans les mains du roi.

NANON

Impossible ! Le roi, cette nuit, vous épouse.

MADAME DE MAINTENON

Non, j'ai vu sur son front comme une ombre jalouse ;
Il ne m'a pas parlé, ce matin, comprends-tu ?
Et ce Louvois, qu'hier je croyais abattu,
A fait peser sur moi son regard noir de haine.
Rien n'est fini, je sens une crise prochaine.
— Tantale, vois ces fruits que tu ne peux toucher,
Sisyphé, roule encore une fois ton rocher,
Et, pour clore un destin qu'on envie et qu'on prône,
Toi, tombe de fatigue et meurs aux pieds d'un trône !

NANON

Et vous parlez ainsi, madame, quand ce soir,
Dans un instant, ici, le roi viendra s'asseoir ;
Quand, de son habitude esclave très fidèle,
Sa Majesté voudra vous avoir auprès d'elle,
Et ne suivra l'avis de ses vieux conseillers
Qu'autant qu'il vous convienne et que vous le vouliez ;
Quand d'un mot vous pouvez bouleverser l'Europe.

MADAME DE MAINTENON

Non, non, te dis-je, un vent de malheur m'enveloppe.
Et ce qui m'est encore un présage cruel,
C'est le funèbre adieu que m'a fait Samuel.
Cet enfant qui parlait de mourir, c'est horrible!

NANON

Eh ! madame, écartez ce souvenir pénible.
Mourir ? C'est, vous savez, le grand mot des amants :
Le monde finirait s'ils tenaient leurs serments.

MADAME DE MAINTENON

Ah ! ne ris pas !.., Mon Dieu ! que je suis inquiète !

SCÈNE II

MADAME DE MAINTENON, NANON, HENRIETTE

MADAME DE MAINTENON, avec bonté, à Henriette, qui entre.

Vous, mon enfant... Eh bien, votre père, Henriette ?

HENRIETTE

Libre depuis une heure et parti sans me voir.

MADAME DE MAINTENON

Comment ?

HENRIETTE

Il s'en est fait un douloureux devoir.
Car, de sa foi cette âme inflexible gardienne,
Admire en moi la fille et blâme la chrétienne ;
Et, pleurant le serment qu'on m'a fait prononcer,
Pour ne pas me maudire, il part sans m'embrasser.

MADAME DE MAINTENON

Et que pourrai-je encor faire pour vous !

HENRIETTE

Je compte
Cacher dans un couvent mon chagrin et ma honte.

Votre Dieu, pour lequel mon cœur s'est parjuré,
Offre la paix du cloître à tout désespéré.
Puisse me consoler vos prières latines !
J'entre en noviciat demain aux Feuillantines...
Mais c'est l'heure du roi... Je dois me retirer.

MADAME DE MAINTENON

Henriette !

Elle va à Henriette, les bras tendus, comme pour l'embrasser ; mais la jeune fille se dérobe à son étreinte par une révérence respectueuse, et sort par la porte de gauche.

SCÈNE III

MADAME DE MAINTENON, NANON

MADAME DE MAINTENON

Elle aussi va souffrir et pleurer...
Nuirai-je donc toujours à ce qui m'environne,
Et faudra-t-il, avant d'atteindre la couronne,
Frapper tous ceux que j'aime et passer sur leur corps,
Ainsi qu'un conquérant qui foule aux pieds des morts ?
Hélas ! ma conscience en vain se le déguise,
C'est Dieu qui me poursuit.

Elle retombe dans sa rêverie. Le roi entre par la grande porte, suivi des quatre secrétaires d'État, Louvois, MM. de Seignelay et de Croissy, tous deux fils des Colbert, et le marquis de Châteauneuf. Ces deux derniers sont des personnages muets.

SCÈNE IV

LE ROI, MADAME DE MAINTENON, LOUVOIS,
LES MINISTRES, NANON

Les ministres s'arrêtent au fond du théâtre. Le roi s'approche de Madame de Maintenon et la salue avec la plus grande courtoisie.

LE ROI

Madame la marquise,
C'est mon heure. — Comment êtes-vous en santé ?

MADAME DE MAINTENON

Bien faible. Je rends grâce à Votre Majesté.

LE ROI

Avez-vous vu Fagon ?

MADAME DE MAINTENON

Non, pas cette semaine.

LE ROI

Vous avez tort. Il a sauvé le duc du Maine.
C'est un fort savant homme ; il vous soulagerait.

MADAME DE MAINTENON

Sa Majesté, pour moi, prend bien trop d'intérêt.
L'indisposition sans doute est passagère.

LE ROI

Non pas. Votre santé plus qu'à vous nous est chère.
Voyez monsieur Fagon.

A Louvois, qu'il conduit dans un coin.

Ah ! quatre mots, marquis.

NANON, bas, à la marquise, en l'aidant à s'installer à sa tapisserie.

Eh bien, que disiez-vous ? Le roi vous est acquis ;
Vous le voyez. Toujours la même courtoisie.

MADAME DE MAINTENON, bas à Nanon.

Je ne me trompe pas ; son regard m'a saisie.
Et sa colère est près d'éclater, c'est certain.

LE ROI, bas à Louvois.

Ainsi donc on les a jugés et, ce matin,
Ces quatre scélérats qui, sans peur ni vergogne,
Voulaient porter la main sur le duc de Bourgogne,
Ont été condamnés à mort.

LOUVOIS

Et, sans surseoir,
Ils seront en secret décapités ce soir.

LE ROI

Leurs noms ?

LOUVOIS

Permettez-moi de garder le silence,
Sire, car je vais mettre en vos mains la balance
Et vous allez peser un terrible attentat.
Tout-à-l'heure, en traitant les affaires d'État,
Que Votre Majesté, quoique je dise et fasse,
Observe la marquise et la regarde en face,
Et ne la perde pas un seul instant des yeux.

LE ROI

Ce langage, marquis, est bien mystérieux.
Je suivrai ce conseil, pourtant, quoiqu'il m'en coûte.
— Faites donc.

Il va auprès de madame de Maintenon et fait signe aux ministres de s'asseoir.

Travaillons, messieurs. Je vous écoute.

Tous prennent place, le roi dans son fauteuil, à côté de la marquise qui fait de la tapisserie les yeux baissés, et Louvois et les ministres à la table, à gauche. Nanon s'est retirée discrètement.

LOUVOIS, tirant les dépêches des sacs et en ouvrant une.

De Hollande. — On signale à Votre Majesté
Que le grand Stadhouder fait l'hospitalité
Bien large aux protestants qui quittent le royaume.

LE ROI

Je connais le chemin qui mène chez Guillaume ;
Je ne l'engage pas à trop s'occuper d'eux.

LOUVOIS, lisant une dépêche.

De Madrid. — Ah ! vraiment, sous le roi Charles deux
L'Espagne offre un tableau de deuil et de tristesse.
Ce Moedina qui met à l'encan la grandesse,
C'est scandaleux.

MADAME DE MAINTENON, à part.

Qu'ont-ils pu se dire tout bas ?

LOUVOIS, lisant une nouvelle dépêche.

De Rome. — Le Saint-Père...

LE ROI, avec impatience.

Ah ! ne m'en parlez pas.

Si le pape est de fer, le roi sera de bronze.
Je reste gallican.

LOUVOIS

Pourtant, Innocent Onze,
Dans un bref très récent, donne comme certain
Son droit...

LE ROI

Il ne sait pas, m'a-t-on dit, le latin ;
Il cessera de nous en inonder, j'espère.
Nous prendrons, s'il le faut, Avignon au Saint-Père.
Je suis un assez bon catholique, je croi ;
Je l'ai prouvé. Qu'il sache, aussi, que je suis roi.
— Passons. L'armée ?

LOUVOIS

Au grand complet, malgré la trêve.
Mais, comme le canal du Languedoc s'achève,
Nos soldats, devenus terrassiers et maçons,
Auront bientôt fini les travaux.

LE ROI

Biens, passons. —

La flotte ?

LE MARQUIS DE SEIGNELAY

Nous avons au moment où nous sommes,
Cent-quatre-vingt-dix-huit navires. Cent mille hommes.
Je viens de recevoir le compte officiel.

LE ROI

Votre père a fini cette œuvre, grâce au ciel !
Colbert nous laisse là des forces bien solides.

LE MARQUIS DE SEIGNELAY

A propos, Sire, on a remis aux Invalides
Le butin que Duquesne a rapporté d'Alger.
Pour les canons, c'est bien, nous allons les ranger
Sur leurs affûts, devant l'hôtel, en batterie.
Mais que faire à présent des drapeaux, je vous prie ?
Leur place, cependant, est dans cette maison.

LE ROI

Ma foi ! je ne sais trop...

Montrant madame de Maintenon.

Consultez la raison.

C'est, dans tout embarras, ici que j'en appelle.

MADAME DE MAINTENON

Ne peut-on les suspendre aux murs de la chapelle,
Sire ? Toute victoire, ici-bas vient de Dieu.

LE ROI

Que disais-je ? On suivra, madame, votre vœu.
Je vous reconnais là.... Toujours pieuse et sage.

Aux ministres.

Ensuite ?

LOUVOIS

Nous avons payé selon l'usage,
La dépense, — en voici le mémoire acquitté, —
Pour le jardin du roi qui s'est fort augmenté,
Pour la bibliothèque et les académies.
Mais nous devons songer à des économies.
Sire, c'est ruineux ! Il faut y réfléchir.

LE ROI

Payez. Se ruiner ainsi, c'est s'enrichir.
— Après ?

LOUVOIS, après un silence.

Nous n'avons plus qu'une affaire pendante,
Celle des huguenots jugés en chambre ardente.

MADAME DE MAINTENON, à part.

Des huguenots ! Encore !

LE ROI, à madame de Maintenon.

Ah ! oui, figurez-vous,
Que quatre aventuriers, — je dis mal, — quatre fous,
Ont cru que leur parti reprendrait l'avantage
Quand il aurait le duc de Bourgogne en otage.
C'est affreux, n'est-ce pas ? Mon petit-fils volé !

MADAME DE MAINTENON, à part.

Ah ! ce danger duquel Samuel m'a parlé !
Je tremble !

LE ROI

Heureusement toute la bande est prise.
Le marquis de Louvois veillait, et l'entreprise
A misérablement avorté cette nuit.
Ils seront châtiés sans éclat et sans bruit ;
Car nous ne voulons pas de martyrs politiques.

MADAME DE MAINTENON, d'une voix tremblante.

Et comment se nommaient ces quatre fanatiques ?

LE ROI

Dites ces criminels ! Songez donc, Dieu puissant !
Oser porter la main sur un prince du sang !
Leurs affreux noms, je les ignore, sur mon âme !

A Louvois.

Ayez donc la bonté de contenter madame.

LOUVOIS, lisant un de ses papiers avec une feinte indifférence.

Croix Saint-Paul... Pons... Tracy...

MADAME DE MAINTENON, soulagée.

Des inconnus.

LOUVOIS, feignant de chercher dans ses papiers.

Pardon,

Il en reste un. Comment, déjà, le nomme-t-on ?
— Tous, d'ailleurs, subiront la justice sommaire...

Après un silence.

Samuel de Méran.

MADAME DE MAINTENON, se levant avec un grand cri.

Ah ! lui !

Elle retombe défaillante sur sa chaise. — Tous se lèvent.

LOUVOIS, à l'oreille du roi, lui montrant la marquise.

C'est bien sa mère !

LE ROI, à part, accablé.

France, pardonne-moi ! Pardonnez-moi, mon Dieu !

Aux ministres, haut.

Que l'exécution, cette nuit même, ait lieu !

A des traîtres jamais grâce n'est accordée.

MADAME DE MAINTENON, à part.

Ciel !

LE ROI

Mais, ce soir, madame est fort incommodée.

A demain. Vous pouvez sortir, messieurs.

Louvois et les ministres sortent.

SCÈNE V

LE ROI, MADAME DE MAINTENON

LE ROI, debout devant la marquise, d'une voix terrible.

Eh bien ?

MADAME DE MAINTENON, suppliante.

Sire, êtes-vous un roi clément, un roi chrétien ?

Sire, avez-vous dit vrai ? M'aimez-vous un peu, sire ?

Mon Dieu ! je ne sais pas ce qu'ils ont pu vous dire,

Mais je lis dans vos yeux, mon roi, mon bienfaiteur,

Qu'ils vous auront montré ce livre accusateur,

Qu'ils vous auront fait voir comme une horrible offense
Ce triste souvenir de jeunesse et d'enfance !
Je me justifierai sur-le-champ... Mais d'abord,
Grâce ! Ne laissez pas partir l'arrêt de mort.
Si Samuel mourait, je vous le certifie,
Sire, vous mettriez un crime dans ma vie
Que cet affreux moment abrège de moitié !
Grâce pour Samuel, sire ! Grâce et pitié !

LE ROI

Assez. Je vais d'un mot vous forcer à vous taire.
Car, c'est par trop d'audace à l'amante adultère
D'Antoine de Méran, qui m'implore aujourd'hui,
De prétendre sauver le fils qu'elle eut de lui !

MADAME DE MAINTENON

Qui ? Samuel ?

LE ROI

Osez soutenir le contraire.

MADAME DE MAINTENON

Mais, ils en ont menti ! Samuel est le frère
D'Antoine ! Ils ont menti, devant Dieu qui nous voit !

LE ROI

Fable ! Je ne suis plus la dupe qui vous croit.

MADAME DE MAINTENON

Sire, je prouverai...

LE ROI, jetant le psautier aux pieds de madame de Maintenon.

Tenez, voilà ce livre.

D'abord, j'ai récusé la preuve qu'il me livre;
Mais tout à l'heure, ici, je n'en ai plus douté,
En entendant le cri que vous avez jeté,
Je ne me trompe pas; c'est le cri d'une mère!

MADAME DE MAINTENON

Sire, il n'est pas mon fils!

LE ROI

Bah! Mensonge! Chimère!

MADAME DE MAINTENON

Et cet arrêt de mort! Sire, un sursis du moins,
Un sursis! Car je puis produire des témoins.
Chacun sait bien là-bas...

LE ROI, ironiquement.

La ruse est peu vulgaire.

Qu'on fasse appareiller un navire de guerre,
N'est-ce pas? pour savoir quel est ce hobereau?
— Non, je ne dois pas faire attendre le bourreau.

MADAME DE MAINTENON

Eh bien, il est encor connu dans ma famille.
Le comte d'Aubusson lui destinait sa fille.
Qu'ils soient interrogés; ils seront les garants
Que je ne vous mens point.

LE ROI

Qui cela? Vos parents?

Précieux témoignage! Avec ces créatures
Vous avez combiné ce tissu d'impostures.
Puis, s'il n'est pas de vous, ce bâtard protestant,
— Prenez garde! — pourquoi me suppliez-vous tant?

MADAME DE MAINTENON, éperdûment.

Oui, c'est vrai, je le perds! Mon Dieu je deviens folle!
Et, là-bas, l'échafaud se dresse! Et le temps vole!
Je fais un rêve affreux... Grâce encore une fois!
Ce sont vos courtisans, c'est l'infâme Louvois,
Qui m'ont précipitée en ce piège de boue!
Mon Dieu! ce que je dois avouer, je l'avoue.
Antoine de Méran m'aimait, et je l'aimais;
Mais je n'ai pas été sa maîtresse, jamais!
Un roman de jeunesse ai-je dit le contraire?
Samuel est son frère; entendez-vous, son frère!
Qu'est-ce qu'ils ont donc tous à fouiller mon passé?...
Ne me regardez pas avec cet air glacé,
Ou je vais à vos pieds mourir de la torture!
Grâce! je ne suis pas coupable, je le jure
Sur mon âme éternelle et sur le crucifix!
Grâce encore une fois! Grâce, il n'est pas mon fils.

LE ROI, à part.

Oh! doute affreux!

Haut.

Mais si je vous croyais, en somme,

Serait-ce une raison pour épargner cet homme ?
Si vous trouviez le mot qui vous innocentât,
N'en serait-il pas moins un criminel d'État ?
La justice a parlé, madame, il faut qu'il meure.

MADAME DE MAINTENON

Ah ! j'y renonce... Ils vont le tuer tout à l'heure !
Mais, je voudrais en vain l'arracher au trépas...
C'est fini... Je me tais... Vous ne me croyez pas.

LE ROI

Vous ne voyez donc pas que je voudrais vous coire,
Et qu'il reste toujours gravé dans ma mémoire,
Le serment qui devait cette nuit nous unir !
Vous ne voyez donc pas que c'est pour le tenir
Que je fais de vos cris retentir ces murailles,
Et que je veux tirer du fond de vos entrailles.
La preuve qu'il n'est pas un coupable insensé
Ce roi qui jusqu'à vous enfin s'est abaissé !
Oui ! Quand la jalousie atroce me dévore,
Vous ne voyez donc pas que je vous aime encore !

MADAME DE MAINTENON

Vous m'aimez ? En effet, et c'est bien le prouver !
Mais non, vous êtes bon, vous allez le sauver.
Il est déjà bien tard... mais, à bride abattue,
Quelqu'un peut arriver avant qu'on ne le tue...
Mon Dieu ! c'est si tôt fait, un mot sur un papier...
Ah ! vous me faites bien durement expier

L'orgueil que votre amour m'avait inspiré, Sire.
Vous m'aimez ! Vous m'aimez !... Je ne sais plus que dire,
Mais, celle dont hier vous demandiez la main,
Voyez-vous, elle aura des cheveux blancs demain !...
Vous gardez le silence... encor... toujours...

Elle défaille.

J'expire !

LE ROI

Eh bien ! soit donc... Je cède au démon qui m'inspire,
Et vous ne direz plus que je suis si cruel.

Écrivant un mot à la hâte sur la table à gauche, et tendant le papier à la marquise.

Voici la grâce... allez sauver ce Samuel.

MADAME DE MAINTENON

Ah!...

LE ROI

Je pénètre ainsi le secret de votre âme.
Si vous rendez la vie à cet homme, madame,
C'est qu'il est votre fils, et, sans mots superflus,
Jamais devant mes yeux ne reparaissez plus ;
Moi, j'oublierai combien vous me parûtes belle.

MADAME DE MAINTENON

Grand Dieu!...

LE ROI

Mais si demain, dès l'aube, à la chapelle,
Où je attendrai vous d'un cœur tranquille et fort,

Vous venez m'apporter la preuve de sa mort,
C'est qu'il ne vous est rien, et vous serez ma femme.

MADAME DE MAINTENON

Non, j'ai mal entendu..... Non, ce serait infâme !
Moi, le sacrifier... Je vous prie à genoux...

LE ROI

Madame, vous avez six heures devant vous,
Et je veux ignorer ce que vous allez faire.
Plus un mot. Je pourrais devenir plus sévère.
Épouser un grand prince ou sauver un bandit !
Choisissez.

Il se dirige vers la porte.

MADAME DE MAINTENON

Sire... Sire... Un mot encor...

LE ROI

J'ai dit.

Il sort.

SCÈNE VI

MADAME DE MAINTENON, puis HENRIETTE

MADAME DE MAINTENON,

un instant seule, ayant à la main la grâce de Samuel que lui a donnée le roi.

Perdre un trône ou tuer cet homme ?

Avec épouvante.

Horreur ! J'hésite !

Apercevant le psautier jeté à terre par le roi.

Mon psautier !

Elle le prend avec violence et le baise avec ardeur.

Oh ! merci !

Elle ouvre la porte de gauche et appelle.

Henriette ! Bien vite !

Oh ! bien vite !

HENRIETTE, entre

Courons.

HENRIETTE, surprise.

Où donc ! pourquoi courir ?

MADAME DE MAINTENON

Pour sauver Samuel qu'ils vont faire mourir !

Elle l'entraîne.





ACTE CINQUIÈME

Une salle basse, à la Bastille. A gauche, une porte. Au fond, une large ouverture cintrée, fermée par une grille et donnant sur une galerie. La scène n'est éclairée que par une résine, brûlant dans une torchère de fer, à la muraille.

SCÈNE PREMIÈRE

SAMUEL DE MÉRAN, debout devant UN GREFFIER,

ayant à la main un parchemin qu'il vient de lire,

LE GEOLIER est à la grille du fond qu'il tient ouverte.

SAMUEL, au Greffier.

Et l'exécution, monsieur ?

LE GREFFIER

Dans un quart d'heure.

SAMUEL

On ne peut m'apporter de nouvelle meilleure.

Et nous mourrons tous quatre ensemble ?

LE GREFFIER

C'est ainsi

Que le porte l'arrêt.

SAMUEL

C'est bien, monsieur. — Merci.

Le Greffier sort. — Le Geôlier referme la grille derrière lui.

SCÈNE II

SAMUEL, seul.

Donc l'échafaud se dresse... En m'y voyant paraître,
Ils n'auront plus le droit de m'appeler un traître ;
Et la mort m'est bien douce après l'horrible affront
Que leur cruelle erreur a jeté sur mon front.
O mon sang, tout mon sang pour laver cette boue,
Ce crachat du vieillard qui me brûle la joue !
Mort ! Sois la bienvenue et prends-moi ! Je suis prêt.
Merci, juges de sang, j'accepte votre arrêt ;
Il me permet enfin de relever la tête.

SCÈNE III

SAMUEL, MADAME DE MAINTENON, HENRIETTE

HENRIETTE, derrière la grille au Geôlier.

Ordre du roi. Laissez-moi passer.

SAMUEL, la reconnaissant.

Henriette!

Le geôlier ouvre la grille. La jeune fille se jette dans les bras de Samuel. M^{me} de Maintenon entre derrière elle.

HENRIETTE

Samuel! Il n'est pas trop tard! Rien n'est fini.
Vous avez eu pitié, mon Dieu. Soyez béni!

SAMUEL

Henriette!.. Ah! je sens se fondre mon courage.
Je m'étais préparé pour l'éternel voyage;
Mais je songe, devant ce que je laisse ici:
Est-il un ange au ciel pareil à celui-ci?

MADAME DE MAINTENON, s'approchant.

Il vient pour vous sauver et c'est Dieu qui l'envoie.....
Samuel, soyez fort pour une grande joie.
Celle dont vous avez soupçonné l'amitié
Et qu'hier vous avez maudite sans pitié,

Vous allez voir comment elle se justifie....

Elle lui donne l'ordre de grâce.

Prenez.... Lisez.... Voici le bonheur et la vie.

SAMUEL

La vie et le bonheur? Ai-je bien entendu?
Ma grâce!... Ah? Cette fois, je suis vraiment perdu!

HENRIETTE

Mon Dieu! Le malheureux ne comprend pas encore...
La marquise vous sauve...

SAMUEL

Elle me déshonore.

MADAME DE MAINTENON

Moi? Quel nouveau malheur?...

SAMUEL

Mais vous ignorez donc
Que mes amis, qui n'ont nul espoir de pardon,
Mes amis dont la tête ici sera tranchée,
Savent que je vous ai, par deux fois, approchée,
Et, que d'affreux soupçons ces grands cœurs envahis,
M'accusent hautement des les avoir trahis. —
Mon innocence était par ma mort reconnue,
Mais cette grâce infâme et par vous obtenue,

— Oui, par vous qui mettez le comble à mes malheurs, —
Me rend traître à mes yeux, madame, ainsi qu'aux leurs !
— Je refuse !

HENRIETTE, à M^{me} de Maintenon.

Mon Dieu ! Son désespoir l'excuse.
Sauvons-le malgré lui, n'est-ce pas ?

MADAME DE MAINTENON, à part.

Il refuse.

Arrière, tentateur ! pas de trône à ce prix !

Haut, à Samuel.

Mais, malheureux enfant, vous n'avez pas compris.
Ce que pensent ces trois criminels, que m'importe ?
Vous êtes innocent ! — Et, ce qu'ici j'apporte,
Ce n'est pas seulement le supplice évité,
C'est aussi le bonheur, l'amour, la liberté.
Regardez cette enfant qui supplie et qui tremble !

HENRIETTE

Elle a raison, mon bien-aimé ! Fuyons ensemble !
Fuyons !

SAMUEL

Il est trop tard, et tout me le défend.....
Mais, merci d'évoquer notre amour, pauvre enfant !
Dans mon sombre passé de souffrance et de luttes,
Lui seul m'a pu donner quelques douces minutes.
Laisse donc, dans ce tendre et suprême baiser,

Laisse encore une fois mon cœur se reposer,
 Ainsi que la frileuse hirondelle en voyage,
 Traversant l'Océan par une nuit d'orage,
 Avant de remonter dans le ciel plein d'éclairs,
 Se repose un moment sur le courroux des mers...
 Sois heureuse sans moi ! Je t'aime !

HENRIETTE

Infortunée !

SAMUEL

Sois heureuse, Henriette, et soyez pardonnée
 Madame. Le bonheur ne m'était pas permis
 Et je dois partager le sort de mes amis ;
 Leur tombe me requiert, leur supplice m'attire.....
 Mais je suis plein d'amour, je ne sais plus maudire.

MADAME DE MAINTENON

Non, il ne mourra pas !

A Henriette.

Oh ! n'est-ce pas qu'il faut
 Lui barrer le chemin qui mène à l'échafaud !
 Si je ne pouvais pas à la mort le soustraire,
 Je verrais chaque nuit le spectre de son frère
 Me demander raison du sang de ce martyr.

HENRIETTE

Consens, mon Samuel, oui, tu dois consentir
 Où je vais expirer sur ta main que j'embrasse.

SAMUEL

Je souffre!

La porte de gauche s'ouvre et donne passage à Croix Saint-Paul, et à MM. de Pons et de Tracy, le col nu. Ils s'avancent, entourés d'une escorte que précède le greffier.

SCÈNE IV

SAMUEL, MADAME DE MAINTENON, HENRIETTE
LE BARON DE CROIX SAINT-PAUL
M. DE PONS, M. DE TRACY, LE GREFFIER

LE GREFFIER, à Samuel.

Êtes-vous prêt, monsieur?

MADAME DE MAINTENON

Il a sa grâce!

HENRIETTE

Sa grâce! Hors d'ici donc, bourreaux et soldats?

LE GREFFIER

Il faut un seing royal.

'CROIX SAINT-PAUL, à Samuel, d'une voix terrible.

Vois ton œuvre, Judas!

SAMUEL

Horreur!

MADAME DE MAINTENON, à Samuel.

Mais donne donc l'ordre de grâce! Donne.
 Sais-tu que j'ai perdu l'espoir d'une couronne
 Pour avoir ce papier, et qu'un trône, là-bas,
 Est préparé pour moi si tu n'acceptes pas?
 Pourtant, vois, je t'en prie... à tes pieds je me traîne...
 Oui, ta vie avant tout!...

SAMUEL, déchirant brusquement le papier.

Eh bien, non, soyez reine.

MADAME DE MAINTENON, avec un cri de douleur.

Ah!

SAMUEL, courant se ranger auprès des condamnés.

Je meurs avec vous. Suis-je un traître à présent?

CROIX SAINT-PAUL, l'embrassant.

Donne-moi ton pardon, mon frère, en m'embrassant.
 Toi dont injustement j'ai nié le courage,
 Mon baiser sur ta joue effacera l'outrage.
 Oui, pardonne au vieillard; Dieu voit mon repentir...
 Et maintenant reprends ton rang, soldat martyr,
 Parmi la légion des chrétiens décimée.

Sur un geste du Greffier, les condamnés se dirigent vers la grille au fond
 mais, arrivé là, Croix Saint-Paul se retourne et s'adresse à la marquise :

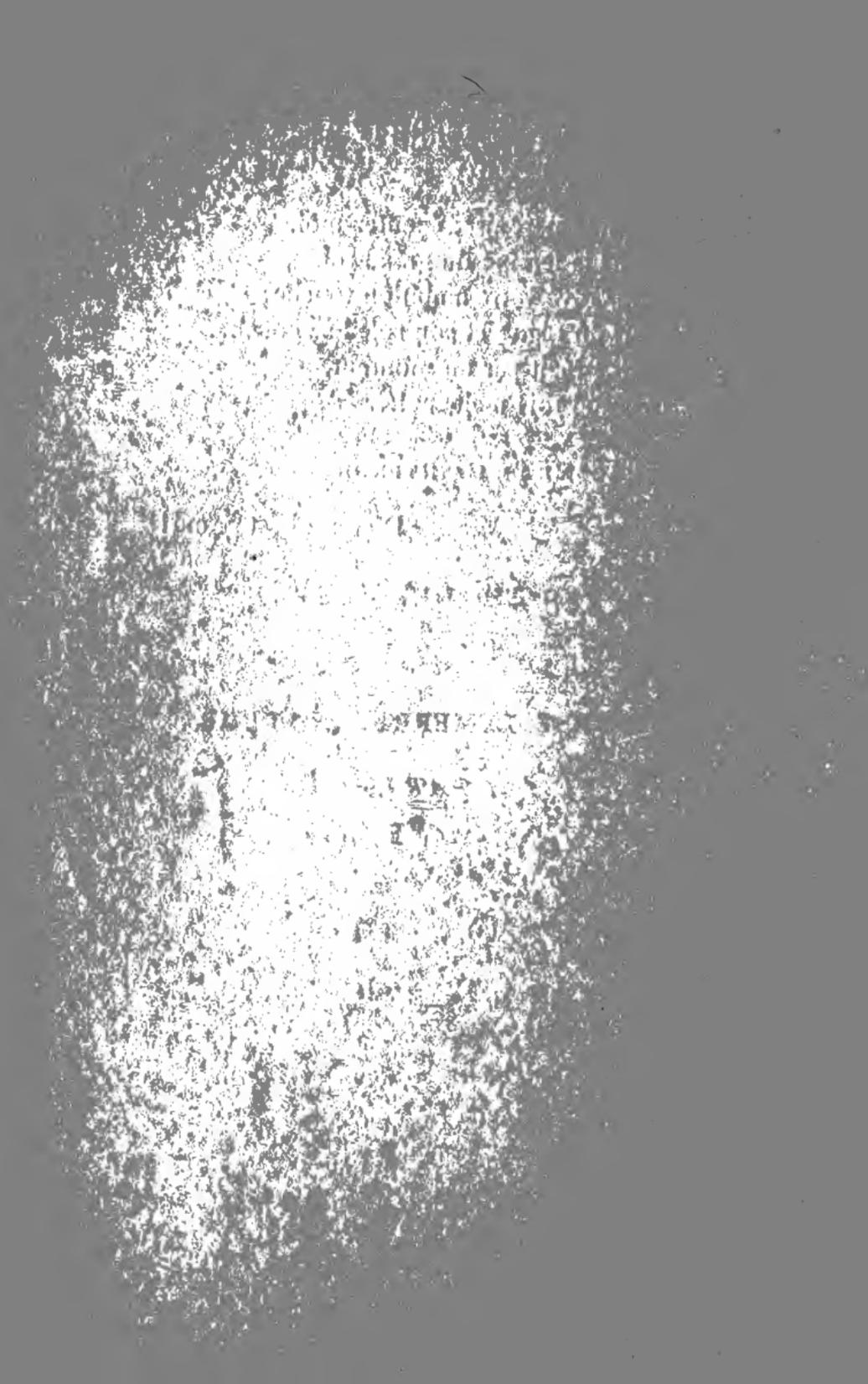
Et vous, vous si fatale à la foi réformée,

Fille des d'Aubigné, marquise, écoutez-moi.
Vous allez devenir la femme du grand roi,
Au but longtemps rêvé votre ambition touche;
Mais c'est le soir du règne et son soleil se couche.
Redoutez l'avenir prédit par un mourant.
Malheur sur le grand roi! malheur!...

MADAME DE MAINTENON

Dieu seul est grand!





IMPRIMÉ

PAR CH. UNSINGER

POUR

ALPHONSE LEMERRE ÉDITEUR,

A PARIS

LA MAISON DE MOLIÈRE

0101072

FRANÇOIS COPPÉE

LA

Maison de Molière

POÉSIE

Dite à la Comédie-Française, le 21 octobre 1880

PAR

M. GOT

DOYEN DES SOCIÉTAIRES

A l'occasion du 200^e Anniversaire de la Comédie



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31





LA

Maison de Molière.



adis, quand à travers le Maine et la Bretagne
Il traînait après lui ses acteurs de campagne,
Plus d'une fois, surpris en plein champ par le soir,
Molière a dû frapper aux portes d'un manoir ;

Et là, passant suspect, voyageur qui dérange,
Peut-être a-t-il parfois dû coucher dans la grange
Qu'ouvrait en maugréant quelque insolent valet.
Seul, le sublime fils du grand Shakspeare, Hamlet,
Aurait vu sur ce front la marque souveraine ;
Seul, il eût fait accueil à la troupe foraine,
En leur disant à tous, avec beaucoup d'honneur :
« Soyez les bienvenus, messieurs, dans Elseneur ! »

Les temps sont bien changés; et Molière, à cette heure,
Donne asile en sa grande et célèbre demeure
Aux maîtres du passé comme aux maîtres présents;
Aujourd'hui même elle est vieille de deux cents ans;
Et dans cette maison, son œuvre, son idée,
Que plus que le Grand Roi son génie a fondée
Et qui pour la pensée humaine est un besoin,
Le rêveur, qui jadis, étendu dans le foin,
Peut-être méditait déjà le *Misanthrope*,
Ce soir, à tout Paris, à la France, à l'Europe,
Au monde, où ses chefs-d'œuvre en tous lieux sont connus,
Peut dire avec orgueil : « Soyez les bienvenus ! »

Deux cents ans ! Songez-y... Quelle éclatante gloire
Demeure intacte après deux siècles dans l'histoire ?
Presque aucune. Quel roi, quel César, quel tribun
Reste debout après deux siècles ? Presque aucun.
Le souvenir s'en va des gagneurs de batailles,
Comme leurs fronts laurés s'usent sur les médailles ;
La voix qui fit tomber les murs de Jéricho
S'éteint dans l'avenir profond et sans écho ;
L'herbe pousse en cachant la colonne abattue
Et l'échafaud se dresse où planait la statue.
Tout disparaît. L'art seul a l'immortalité !
Et le plus clair esprit qui jamais ait été,
Molière, dont sans cesse une foule empressée
Acclame, en s'enivrant du vin de sa pensée,

Le nom toujours plus pur, plus illustre et plus beau,
Il a son temple, lui qui n'a pas de tombeau !
Mais il n'est pas jaloux. Il reçoit dans ce temple
Tous ceux pour qui son œuvre est l'éternel exemple ;
Et quand Louis Quatorze autrefois ordonna
Qu'avec *Tartuffe* on pût jouer *Phèdre* ou *Cinna*,
Et que l'on réunit pour la même besogne
La maison de Molière à l'hôtel de Bourgogne,
Son ombre fut heureuse, elle tendit les mains
Au plus tendre des Grecs, au plus fier des Romains ;
Et, par notre immortel Molière présidée,
La grande trinité classique était fondée !

Aussi c'est protégés par ces trois noms égaux
Que, depuis lors, Regnard, Voltaire, Marivaux,
Le Sage, Beaumarchais, Sedaine, et tant de maîtres
Qui restent grands encore après de tels ancêtres
Et dont le vieux logis conserve, hospitalier,
L'œuvre sur le théâtre et le buste au foyer,
Éloquents prosateurs, poètes pathétiques,
Se sont transmis, ainsi que les coureurs antiques,
La tradition sainte et le flambeau sacré
De l'idéal par qui le monde est éclairé !

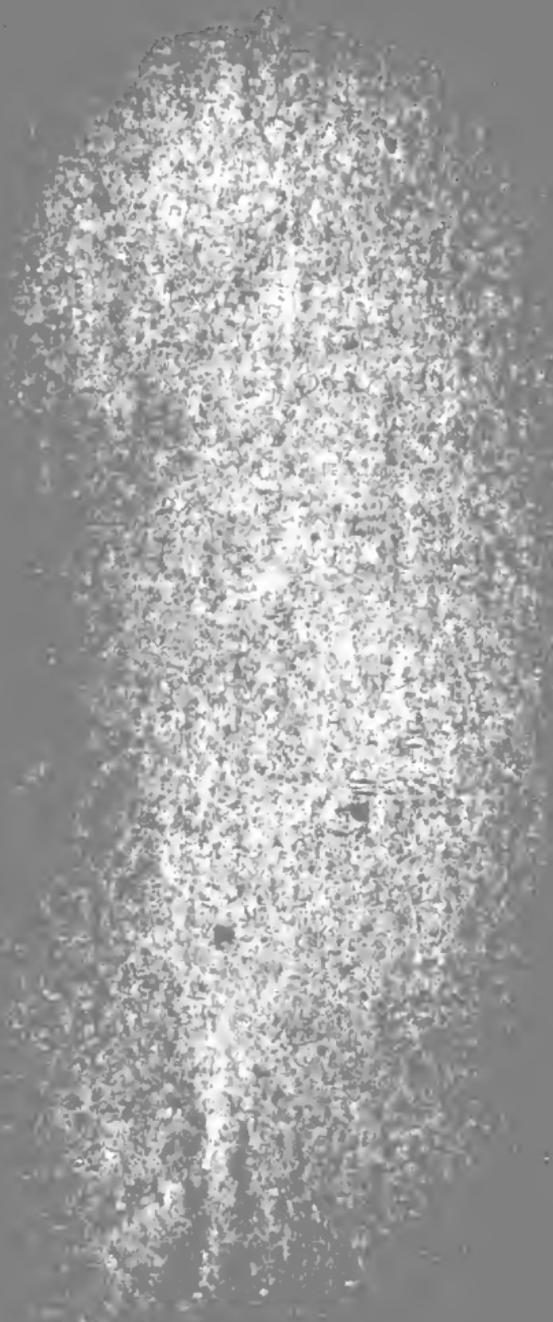
Vous pouvez être fiers, ô classiques de marbre !
Car votre œuvre grandit toujours comme un vieil arbre .

Qui, lorsque vient l'avril, pousse dans tous les sens
La robuste fraîcheur de ses rameaux puissants,
Tout heureux d'abriter sous ses vertes ombelles
Tant de jeunes oiseaux et de chansons nouvelles.
Là le moindre poète est utile, et tout sert
A l'admirable accord du sublime concert.
Dès qu'une voix se tait, une autre voix s'élançait.
Le ciel de l'Art fut plein d'un douloureux silence
Lorsque le chant amer et tendre s'éteignit
De Musset, rossignol trop tôt tombé du nid.
Mais on ne suspend pas l'effort de la nature ;
Chaque couchant prédit une aurore future,
Et l'on ne doit jamais douter du lendemain.
Comparez l'Océan et le génie humain,
Tous les deux sont régis par une loi conforme.
Après les petits flots vient une lame énorme ;
Un silence plus long suit son écroulement
Et l'eau beaucoup plus loin recule en écumant.
Sur la grève, elle s'est, en râlant, retirée,
Mais rien ne contiendra l'assaut de la marée ;
Et tu le sais, ô siècle éternellement fier
De voir l'œuvre d'Hugo monter comme la mer !

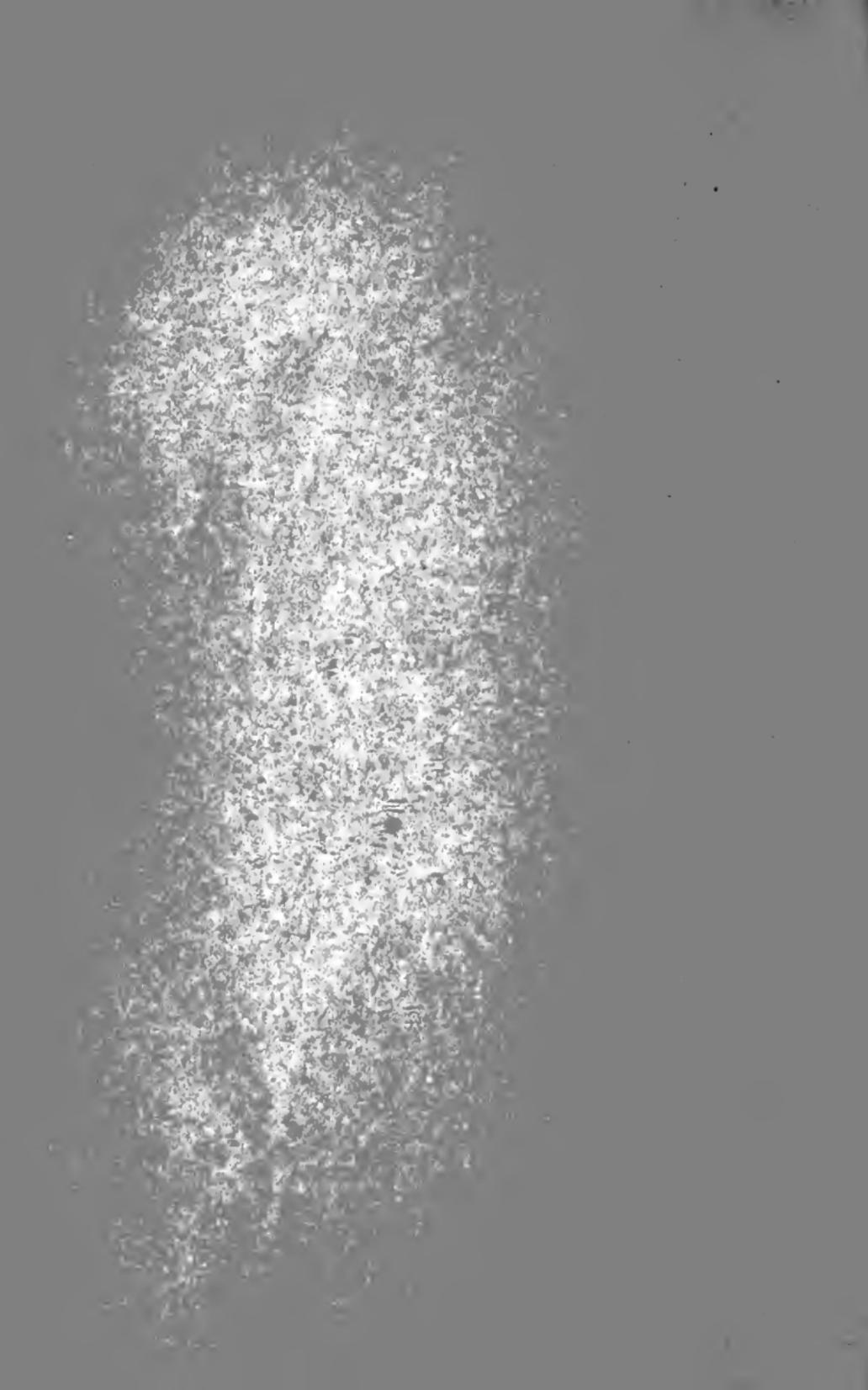
Quant à nous, ce n'est pas sans un sentiment triste
Que nous parlons ici de gloire qui résiste.
L'acteur périt avec le public qui l'aima.
Les plus vieux d'entre vous ont-ils pu voir Talma ?

Andromaque et *le Cid* sont illustres, du reste ;
Mais qui créa Rodrigue et qui jouait Oreste ?
Pourtant, des grands auteurs interprètes fameux,
Lekain, Mars ou Rachel n'ont-ils pas tout comme eux
Conservé, purs de toute influence mauvaise,
Le charme et la grandeur de la scène française ?
Et, comme nos anciens, sommes-nous pas encor
Les gardiens vigilants du noble et cher trésor ?
N'avons-nous pas servi cette langue chérie
Qui mieux qu'un étendard résume la patrie,
Ce doux langage auquel on ne renonce pas
Là même où l'étranger force à le parler bas ?
Sa gloire, avec respect nous l'avons conservée.
Aussi, modestement, mais la tête levée,
Nous osons nous tenir devant nos grands patrons.
Hélas ! c'est tout entiers que nous disparaîtrons ;
Mais, en donnant l'amour des beaux vers et du style,
Nous aurons fait du moins œuvre d'art, œuvre utile,
Et rempli dans le monde un devoir assez beau,
Nous, les humbles soldats qui gardons le drapeau !



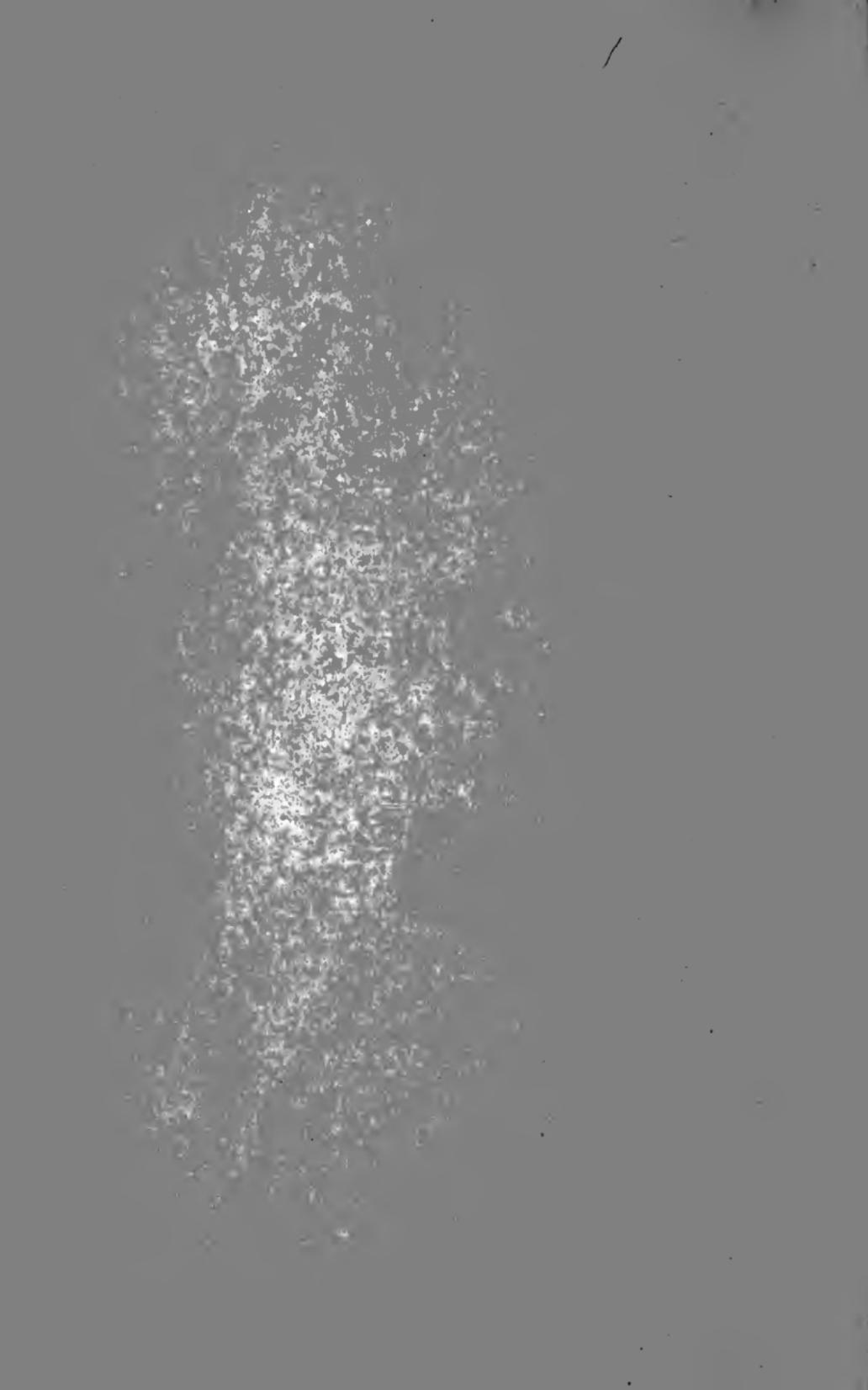






LA

BATAILLE D'HERNANI



FRANÇOIS COPPÉE

LA

BATAILLE D'HERNANI

POÉSIE

DITE PAR M^{LLE} SARAH BERNHARDT

A la Comédie-Française, le 25 février 1880

A l'occasion du 50^e Anniversaire de la 1^{re} Représentation d'Hernani



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXX





LA

Bataille d'Hernani

Hernani!... Cinquante ans sont passés; mais ce nom
Résonne dans nos cœurs comme un bruit de canon
Et grise nos cerveaux comme une odeur de poudre;
Et, quand gronde un écho lointain de cette foudre,
Quiconque a le respect et le culte du Beau
Sent passer sur son front une ombre de drapeau !

Cinquante ans sont passés!... Il n'en reste plus guère,
Hélas! des grands soldats de cette ancienne guerre.
Mais il est toujours là, celui dont le cerveau
Fit naître pour le monde un idéal nouveau.

Le sublime héros survit à l'épopée ;
Le vieil arbre est debout dans la forêt coupée ;
Et, sous ses cheveux blancs, l'aïeul robuste est tel
Qu'il sera centenaire avant d'être immortel !
Que ma voix lui parvienne et qu'au fond de sa gloire,
Il m'entende conter sa première victoire.

Vous êtes sur le champ de bataille. Voici
Les loges qui devaient rire et siffler aussi.
Car la cabale était terrible. Académie,
Salons, journaux, formaient cette armée ennemie.
Ils étaient là, le ban avec l'arrière-ban,
Fortifiés, selon les règles de Vauban,
Dans les trois unités et dans la tragédie,
Et se moquaient un peu de la troupe hardie,
Entassée au parterre, assise au paradis,
Qui cependant allait les vaincre, un contre dix.
Mais c'était la jeunesse !... et par cette poignée
De braves la bataille à la fin fut gagnée
Pour l'art nouveau, pour l'art libre et jeune comme eux
Leurs noms ? Tous depuis lors sont devenus fameux :
C'étaient Balzac, rêvant la *Comédie humaine*,
Delacroix, ce Titien, David, ce Cléomène,
Gautier, dont le pourpoint insultait les rieurs,
Berlioz, Deveria... J'en passe, et des meilleurs !

Détestant la routine et ses œuvres caduques,
Ils agitaient, devant les vieillards à perruques,
L'ironique défi de leurs cheveux flottants,
Et se sentaient, les beaux artistes de vingt ans,
Sûrs de vaincre, en songeant que le chef de l'école
Avait l'âge précis du général d'Arcole.

Comme aux rougeurs de l'aube une brume s'en va,
Avec un grand frisson la toile se leva,
Et le drame parut dans sa splendeur d'aurore.
O public assemblé, dont tout à l'heure encore
Le poète emportait les esprits dans son vol,
Désormais tu confonds Chimène et doña Sol,
Et tu sais bien, alors qu'un chef-d'œuvre se trouve,
Que Molière sourit et que Corneille approuve.
Au firmament de l'art où tu les mets tous deux,
Hugo depuis longtemps rayonne à côté d'eux.
Mais, autrefois, ce drame aux vastes échappées,
Ces vers souples et forts comme sont les épées,
Ce fier lyrisme, mis soudain en liberté
Avec sa belle ardeur de cheval emporté,
Ce tourbillon de mots d'allure familière,
Semblables aux oiseaux lâchés d'une volière,
Ce grand souffle, ce coup d'audace, ce réveil,
Aveuglèrent ainsi qu'un lever de soleil!

Pourtant le premier soir fut bon aux Romantiques.
Le grand drame, entouré de tous ses fanatiques,
Fit peur, et la cabale, un instant, se troubla.
Mais, dès le second jour, par saint Jean d'Avila !
La lutte fut terrible, et jamais le théâtre
N'en a vu soutenir de plus opiniâtre ;
Et, plus de trente fois de suite, on se battit.
Gautier, le grand témoin, nous l'a souvent redit :
Tel vers, qu'avec ivresse aujourd'hui l'on écoute,
Était pris et repris ainsi qu'une redoute.
Au passage où toujours nous nous émerveillons,
Cris et sifflets partaient en feux de bataillons
Et les bravos lançaient leurs paquets de mitraille.
Une tirade était tout un champ de bataille.
Ici, Nanteuil guettait d'un regard attentif
Un classique embusqué derrière un adjectif,
Et là, Borel avait quelque duel intrépide
Pour le : *Quelle heure est-il?* ou le : *Vieillard stupide!*

Hernani devait vaincre. A présent, il n'a point
Un vers, de ceux pour qui l'on se montrait le poing,
Que, ravi, le public tout entier n'applaudisse.
Nous avons réparé notre ancienne injustice,
Et, depuis très-longtemps, le succès a vengé
Des mépris d'autrefois le chef-d'œuvre outragé.

Ce soir encor, la pièce est par nous acclamée
Comme une magnifique et toujours jeune armée,
Mais à qui la victoire a jadis coûté cher.
Car ces scènes qu'avec un sentiment si fier,
Nous saluons ainsi que des triomphatrices,
Sans avoir une ride, ont bien des cicatrices;
Et, dans les vingt combats de son lointain passé,
Le vétéran Silva moins qu'elles fut blessé;
Car les vers où l'amour de doña Sol murmure
Sont bossués de coups comme une vieille armure;
Et l'acte où Charles-Quint, seul avec le tombeau,
Atteint jusqu'aux sommets les plus altiers du beau
Et que vos longs bravos coupent par intervalles,
C'est un noble étendard tout criblé par les balles !

Et toi, Poète, après ce demi-siècle, entends
Ton grand nom célébré par nos cris éclatants !
Va, nous te les devions, ces splendides revanches.
Vieux chêne plein d'oiseaux, sens tressaillir tes branches !
O vainqueur, au récit de ton premier combat,
Écoute le grand cœur de la foule qui bat !
Tout un peuple enivré devant ta noble image
Dépose avec amour les palmes de l'hommage
Et croit voir, d'un rayon de bonheur, flamboyer
Ton front marmoréen et fait pour le laurier.

Regarde et souviens-toi de la belle soirée,
Où, nous pressant autour de ton œuvre admirée,
Nous pensons la comprendre et l'aimer mieux encor ;
Car ton drame et la gloire ont fait leurs noces d'or !







L'ÉPAVE

REVUE

REVUE



1881

FRANÇOIS COPPÉE

L'ÉPAVE

POÈME

DIT PAR M. MOUNET-SULLY

A l'Assemblée Générale du 19 Mai 1880

DE

la Société Centrale de Sauvetage des Naufragés

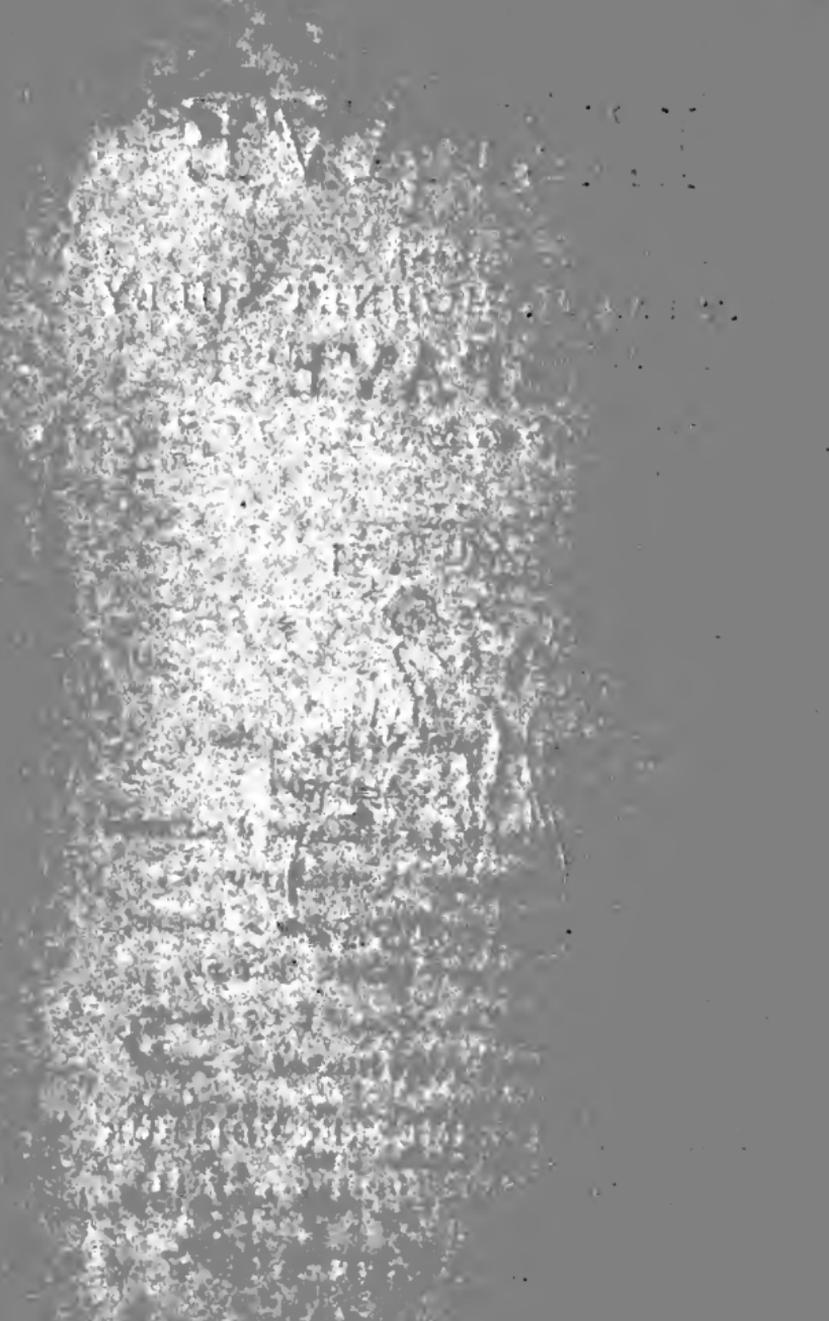


PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

MDCCCLXX





L'ÉPAVE

Devant la mer, assis au seuil de leur maison,
La veuve du marin et son jeune garçon
Sont en grand deuil. Hélas ! l'équinoxe d'automne
A fait d'affreux malheurs sur la côte bretonne ;
Et c'est pourquoi, rêveurs devant le ciel du soir,
Cette femme et son fils sont habillés de noir.
Ah ! dans ce lac paisible où, sous la brise fraîche,
Viennent de s'éloigner les fins bateaux de pêche
Dont les voiles, là-bas, blanchissent dans le ciel,
Nul ne reconnaîtrait cet Océan cruel
Qui, l'an dernier, pendant la grande marée haute,
En un jour, a broyé vingt barques sur la côte,

Et, parmi tant de deuils dont le pays est plein,
A navré cette femme et fait cet orphelin.

Le ciel peut être pur, la mer peut être belle,
La veuve du marin est sombre et se rappelle
L'effroyable tempête où son homme a péri.

— C'est aussi de sa faute, à mon pauvre mari,
Dit-elle en soupirant à son fils qui l'écoute,
Il faut porter secours aux malheureux, sans doute,
Et nul ne l'a plus fait que mon brave Mathieu.
Mais affronter ainsi la mort, c'est tenter Dieu!...
On n'avait jamais vu de pareille marée.
Ton père était chez nous ; sa barque était rentrée ;
Il disait, en mangeant sa soupe : Il faut qu'on soit
Maudit pour être en mer par ce vent de noroit !
Après dîner, Mathieu prend sa pipe et l'allume
Et va fumer dehors, comme il avait coutume.
Là, malgré le gros temps, ils étaient quelques-uns
Qui regardaient sauter et mousser les embruns,
Quand, tout à coup, voilà que mon homme remarque,
Du côté des rochers Saint-Pierre, un trois-mâts barque..
Doux Jésus ! Ce ne fut pas long. En un clin d'œil
Le malheureux navire échoua sur l'écueil.
— Un canot ! dit Mathieu... J'étais épouvantée ;
Les autres lui montraient cette mer démontée

Et la lame en fureur qui crachait des galets.
— Un canot ! répétait ton père. Sauvons-les !
Un canot à la mer, ou nous sommes des lâches !
Le mien, si vous voulez ; car aux plus rudes tâches
Il est bon ; il ne craint ni le flot ni le vent,
Et je l'ai baptisé d'un beau nom : *En avant !...*
Ah ! les hommes sont fous, mon Tiennot !... Ils partirent...
Et tous ont péri, tous... A l'heure où se retirent
Les vagues, tu m'as vue aller, tout cet hiver,
Chaque jour, aussi loin que va la basse mer.
Mais l'Océan qui meurt à mes pieds et les lave
N'a jamais rejeté la plus petite épave,
Pas plus du grand trois-mâts que du pauvre canot...
O mon mignon chéri ! Pauvre petit Tiennot !
Ne va plus sur la mer... tu sais, j'ai ta promesse...
Monsieur le recteur t'aime et tu lui sers sa messe ;
Il t'apprend l'écriture... Eh bien, c'est ton destin,
Tu deviendras un prêtre et parleras latin.
Et puis, loin de ces flots dont le bruit m'épouvante,
Quand tu seras curé, je serai ta servante.
Ne te fais pas marin !... D'ailleurs, tu m'as promis...

L'enfant se tait. Il songe à ses petits amis,
A ces gamins qu'il voit, dès que le matin brille
A bord d'une chaloupe, aller à la godille,
Tandis qu'il n'ose plus, le craintif orphelin,
Pousser un aviron ni nouer un grelin.

Il a promis, il veut obéir à sa mère.
Mais, lorsque le curé, refermant sa grammaire,
Lui dit : — Va-t-en jouer ! et qu'il est libre enfin,
Troussé jusqu'aux genoux et sur le sable fin
Marchant pieds nus, il court bien vite vers la grève,
Et le fils du marin cherche à tromper son rêve.
Mais sentir l'âpre vent souffler dans ses cheveux
Et l'eau froide monter sur ses mollets nerveux,
Voir au loin le gros coup de la lame mauvaise
Eclater en couvrant d'écume la falaise,
Remplir tout un panier de crevettes, chercher
Quelque hideux homard tapi sous un rocher,
Ou saisir le lançon dans sa fuite rapide,
Cela ne suffit pas à l'enfant intrépide.
Non, son ardent désir, c'est le bateau mouvant
Avec sa voile ronde et ses deux focs au vent
Et le lest de galets humides qui le charge,
C'est la course au lointain horizon, c'est le large
Avec sa forte houle et son grand souffle amer,
C'est l'ivresse d'aller sur ce te vaste mer,
Dont le parfum le grise et le rythme l'attire...
Et voilà de longs mois que dure ce martyr !

Mais le temps passe. Encore un équinoxe affreux !
Et les marins du port, un jour, causant entre eux,
Tout comme l'an dernier, sur la mer en délire,
Viennent de signaler un malheureux navire,

— Un brick, cette fois-ci, — qui touche le récif.

A chaque lame, il fait ce sursaut convulsif
Qu'on pourrait appeler le râle du naufrage.

— Un canot à la mer ! des hommes de courage !
Dit quelqu'un. Aucun d'eux n'a pu, certe, oublier
Les camarades morts de l'automne dernier.
Mais voilà qu'on entoure une barque et qu'on l'arme.
La mère de Tiennot est là, pleine d'alarme,
Elle étreint son garçon et lui redit tout bas :

— Tu sais, tu me l'as bien promis... tu n'iras pas !

Et, les yeux dilatés et se mordant la bouche,
L'enfant ne répond rien et regarde, farouche,
Les braves compagnons qui parent le bateau.
Tout à coup, une lourde et sombre masse d'eau
S'écroule avec fracas, couvrant tout de sa bave,
Et devant l'orphelin elle jette une épave,
Une planche pourrie et rongée où l'enfant
A déjà distingué ces deux mots : *En avant !*
L'Atlantique a tiré du fond de son repaire
Ce débris de bateau. C'est un ordre du père !

Les sauveteurs sont prêts ; ils poussent leur canot ;
Et s'arrachant des bras de sa mère, Tiennot
Saute auprès d'eux, saisit à la hâte une rame...
Et les voilà partis avec l'énorme lame !

Comme on les suit des yeux ! Hardi, là ! Comme ils vont !
Sainte Vierge ! voyez cette lame de fond...

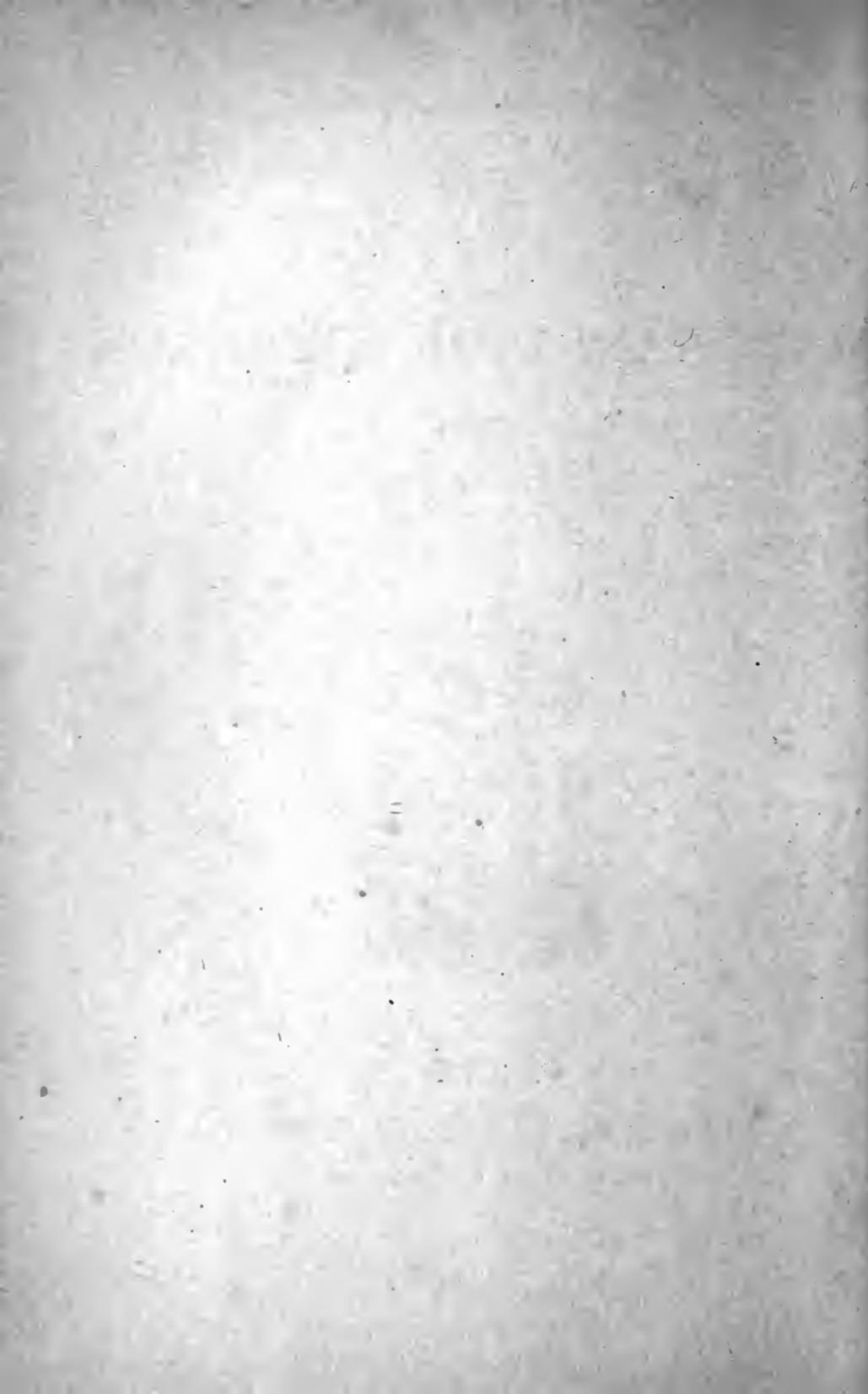
Ils ont chaviré... Non, le canot se redresse...
Il va toucher, il touche au navire en détresse...
Il était temps, le brick se penche à faire peur...
Ils reviennent déjà !... Voilà des gens de cœur !
Qu'ils sont chargés, ils ont de l'eau jusqu'au bordage...
— Combien en avez-vous sauvé ? — Tout l'équipage !
— Hurrah ! — Vite ! jetez une corde... Aidez-nous...

Et, tandis que, joyeux, sautent sur les cailloux
Sauveteurs et sauvés, parmi l'écume amère,
Le brave enfant Tiennot dit à sa pauvre mère
Qui de ses bras brisés, l'entoure en sanglotant :

— Maman, ne gronde pas... Le père est si content !







FRANÇOIS COPPÉE

LA

MARCHANDE DE JOURNAUX

CONTE PARISIEN



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXX

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

7



LA
MARCHANDE DE JOURNAUX

CONTE PARISIEN

I

— Demandez les journaux du soir,.. *la Liberté,..*
La France,..

A cet appel sans cesse répété
Par la vieille marchande à la voix âpre et claire,
Je faisais halte au coin du faubourg populaire

Dont les vitres flambaient dans le soleil couchant,
Et prenais un journal pour le lire en marchant.
Ce n'est pas que je sois ardent en politique ;
Les révolutions rendent un peu sceptique ;
Mais, par vieille habitude et besoin machinal,
Je parcours volontiers, tous les soirs, un journal,
Pour savoir si l'on va changer ou non de maître,
Comme avant de sortir on voit le baromètre.

— Demandez les journaux, .. *le Temps*, .. *le Moniteur*...

Et, prenant le paquet tout frais que le porteur
Lui jetait, en courant, dans sa pauvre boutique,
La bonne femme, active à servir la pratique,
Derrière un vasistas ouvert sur le trottoir,
Se démenait, cherchait des sous dans son tiroir
Et vendait, d'une humeur absolument égale,
Papier conservateur ou feuille radicale ;
— Et, lorsque je prenais un journal, au hasard :

— Ah ! vous voilà, monsieur ! Vous arrivez bien tard,
Disait-elle gaiement. Voyez, ma vente est faite.
Je n'ai plus qu'un *Pays* et que deux *Estafette*...

Et c'est toujours ainsi lorsque les députés,
Comme ils ont fait hier, se sont bien disputés,
Et quand on dit qu'on va changer le ministère.

Quelquefois je causais, auprès de l'éventaire,
Avec la brave vieille aux yeux intelligents ;
Car mon goût est très-vif pour les petites gens.
Et, tout en déployant *la Presse* ou *la Patrie*,
Qui m'envoyait sa bonne odeur d'imprimerie,
J'avais pour mes trois sous un instant d'entretien.

— Mon Dieu, pour le moment, ça ne va pas trop bien...
C'est la mortesaïson, vous savez, ... et la Chambre
Ne se réunira que vers la mi-novembre.
Les grands formats sont nuls, et les petits journaux
N'ont que les faits divers et que les tribunaux...
Vous autres, les messieurs, vous chassez ou vous êtes
Aux bains de mer, aux eaux... Sans le sou des grisettes
Qui ne voudraient pour rien manquer le feuilleton
De leur *Petit Journal*, à peine vivrait-on...
Pour écouler ce tas de papiers qu'on imprime,
C'est triste à dire, mais il faudrait un gros crime...
Je ne désire pas qu'il arrive, grand Dieu !
Mais, du temps du procès Billoir, quel coup de feu !

Quand on a publié toutes ces infamies,
Monsieur, j'étais au bout de mes économies ;
Mais, en un mois et rien qu'avec les *illustrés*,
Eh bien, j'ai pu payer deux termes arriérés...
Mais ce n'est qu'un hasard,.. tandis que les tapages
A Versailles, voilà le temps des forts tirages !
Ça ne peut pas manquer et ça revient vingt fois...
Aussi, lorsque je fais un billet pour mon bois,
Pendant la session j'en fixe l'échéance,
Et je m'acquitte après une bonne séance.

Je m'éloignais, trouvant singulier le destin
Qui voulait que ce fût le crime du matin
Ou le tumulte fait dans les Chambres, la veille,
Qui donnât quelque aisance à cette pauvre vieille.
Je trouvais un plaisir ironique à savoir
Que l'antique combat du peuple et du pouvoir
Et tout leur vain travail pour mettre en équilibre
Le besoin d'être fort et l'ardeur d'être libre,
Le prétoire vibrant à la voix des tribuns,
L'assemblée en démente et les cris importuns
Qu'on poussera toujours autour du Capitole,
Et tout ce que produit, aux jours de rage folle,
Le parlementarisme et son jeu régulier,
Aidassent cette femme à payer son loyer.

Il me plaisait assez que le bruit de la presse
Assurât par hasard le pain d'une pauvre,
Et que tout ce scandale eût ce bon résultat
Qu'elle pût vivre, à bord du vaisseau de l'État,
Durement ballotté sur la mer politique,
Ainsi qu'une souris dans un transatlantique.

II

Un soir, — les premiers froids étaient déjà venus, —
Au fond de la chétive échoppe, j'aperçus
Un spectacle nouveau, qui me fit de la peine.
C'était un pauvre enfant, — huit ou dix ans à peine, —
Blond, pâle, l'air malade, habillé tout en deuil,
Qui se tenait assis dans un petit fauteuil,
Ayant sur ses genoux un vieux dictionnaire
Et regardant avec des yeux de poitrinaire.

Je demandai :

— Quel est donc ce petit garçon ?

— Mais c'est mon petit-fils ; il apprend sa leçon,
Me répondit, d'un air tout orgueilleux, la vieille ;...
Et les Frères en sont très-contens !

— A merveille !

Repris-je... Ses parents l'ont envoyé vous voir ?

— Hélas ! mon bon monsieur, voyez... il est en noir.

Pauvre enfant ! il n'a plus sa mère ni son père ;...
Mais sa bonne-maman l'élèvera, j'espère.
Maintenant il n'a plus que moi, cher innocent !
Il a coûté la vie à ma fille en naissant...
Et voilà des malheurs qu'on ne peut pas comprendre...
Des orphelins d'un jour !... Quant à mon pauvre gendre,
Il était étameur de glaces ; et les gens,
Dans ce vilain métier, ne durent pas dix ans,
S'ils n'ont pas les poumons comme un soufflet de forge...
A causé du mercure...

— Allons ! un sucre d'orge,
Dis-je à l'enfant, qui vint pour me remercier,
Prit mes sous et courut, joyeux, chez l'épicier.
— Et, quand je fus resté seul avec la marchande :

— L'enfant se porte bien ?

— J'attendais la demande,
Monsieur, répondit-elle avec un gros soupir.
C'est le chagrin que j'ai tous les jours à subir.
Non, il ne va pas bien... Que je suis malheureuse !...
Avec ses yeux cernés et sa figure creuse,
C'est tout son père... Il souffre, hélas ! le cher petit !
Il tousse, il dort à peine, il n'a pas d'appétit.

Enfin le médecin dit que c'est la croissance !...
C'est qu'il est si mignon et d'une obéissance !...
Et tout ce qu'il voudrait, il l'apprendrait, je crois,
Mon Joseph... A l'école il a toujours la croix...
Mais sa santé... voilà ce qui me désespère !

— Courage ! dis-je.

— Enfin mon commerce prospère,
Continua l'aïeule, et de telle façon,
Monsieur, que rien ne manque à mon pauvre garçon.
Le bon Dieu, quand j'ai trop de mal, me vient en aide.
Tenez, j'ai cru l'enfant malade sans remède,
Voilà tantôt trois ans... Le docteur ordonna
Des médicaments chers, du vin de quinquina ;...
Mais, juste en ce moment, je m'en souviens encore,
La Chambre renversa le cabinet Dufaure ;
Et j'ai pu, — je gagnais des douze francs par jour, —
Donner ce qu'il fallait à mon petit amour...
Au Seize Mai, — la vente allait, je vous assure, —
J'ai fourni mon Joseph de linge et de chaussure ;
Et quand le Maréchal à la fin est tombé,
J'ai fait faire un habit tout neuf à mon bébé...

Le retour de Joseph finit la causerie ;
Mais je sortis de là, l'âme tout attendrie,

Et j'avais le cœur pris par le simple roman
De cet enfant malade et de sa grand'maman.
Le lendemain, je dus partir pour la province,
Mais sans les oublier ; et l'intérêt fort mince
Qu'aux choses de l'État jusqu'alors j'avais mis
Grandit, quand je songeais à mes humbles amis.
Car je ne pouvais plus juger la politique
Qu'au point de vue étroit de leur pauvre boutique ;
Et quand, par un hasard devenu bien banal,
J'apprenais, en voyant les pages du journal
Pleines d'alinéas et de rappels à l'ordre,
Que nos législateurs avaient failli se mordre
Et qu'en plein parlement ils s'étaient outragés,
Rêveur, tout en lisant leurs discours prolongés,
Où le bon sens souffrait autant que la grammaire,
Je me disais :

— Tant mieux pour la pauvre grand'mère !

III

A mon retour, j'appris que l'enfant était mort.

— Ah! monsieur, me disait en sanglotant bien fort,
La vieille, devenue en peu de jours caduque,
Quand on perd, à mon âge, un enfant qu'on éduque,
C'est trop dur!... Et bientôt j'en mourrai, Dieu merci!...
Je ne sais pas pourquoi je reste encore ici ;
Car je perds la mémoire, un rien me bouleverse,
Et je n'ai plus la tête à mon petit commerce...
Autrefois, si j'étais âpre à gagner du pain,
C'était pour partager avec mon chérubin...
Maintenant mon chagrin me nourrit... Que m'importe
Le reste?... Voyez-vous, je suis à moitié morte ;
J'aurais cent ans, monsieur, que je serais moins bas!...
Un client, qui me prend tous les jours les *Débats*,
Un bien brave homme, allez, qui plaint les misérables,
M'a promis de me faire admettre aux Incurables...
Eh bien, soit... J'irai là mourir un de ces jours!..

Que pouvais-je répondre à ce navrant discours?

Que faire pour calmer une douleur si grande ?
Hélas ! rien. Et depuis, chez la pauvre marchande,
Quand j'entrais acheter quelques journaux du soir,
J'étais muet devant cet affreux désespoir.

Vers ce temps, — ce n'est plus pour nous une surprise, —
Notre gouvernement était en pleine crise.
Voici l'intéressant langage qu'on tenait :

— C'est fort heureux. Tant pis pour l'ancien cabinet.
Il subit justement la loi de la bascule.
Morel était trop vieux, et Morin ridicule ;
Moreau s'imaginait être de droit divin,
Et Morand recevait par trop de pots-de-vin...
Tandis que parlez-moi du nouveau ministère :
Dubois est éloquent et Dufour est austère ;
Malgré ses tristes mœurs et deux serments trahis,
Dupont par ses talents honore son pays ;
Dupuis est fin ; Durand est loin d'être une bête...
Nous aurons avec eux la politique honnête.
Leur programme est très-bien, que donne mon journal...
L'ordre et la liberté... C'est fort original.
Ces gens-là n'iront pas commettre une imprudence...
Bref, il était acquis et de toute évidence

Que le groupe Morel-Morin-Morand-Moreau
De tout progrès utile eût été le bourreau
Et que droit à l'abîme il menait la patrie ;
Tandis qu'agriculture, arts, commerce, industrie,
Allaient fleurir et prendre un essor bien plus grand
Par la combinaison Dufour-Dubois-Durand.

Je connaissais Durand, un homme fort aimable ;
Et, depuis quelque temps, je me trouvais blâmable.
Se désintéresser de tout, ce n'est pas bien.
On finirait par être un mauvais citoyen...
Voyons, ce cabinet ? Il n'a rien qui me gêne ;
Il est conservateur, libéral, homogène,
Très-gentil !...

Et déjà, plein d'un zèle subit,
Le dos au feu, troussant les pans de mon habit,
De mes amis nouveaux j'expliquais la tactique,
A l'heure où, dans l'ennui d'un salon politique,
Le thé circule avec les tranches de baba.

Six semaines après le cabinet tomba.

Ah ! j'étais furieux, cette fois ! Mettre à terre
Des gens si bien pensants, un si bon ministère,

C'est à désespérer de tout gouvernement !..
Et, maudissant le vain besoin de changement
Qui, ce jour-là, venait de troubler les cervelles,
Levé de très-bonne heure, avide de nouvelles,
J'allai chez ma marchande acheter le journal.

Paris avait été plus que moi matinal ;
Il ne restait plus rien qu'un *Siècle* de la veille.
Mais je fus stupéfait en regardant la vieille ;
Car je lui retrouvai l'air joyeux qu'elle avait,
Les jours de gain, du temps que son enfant vivait.

— Le pauvre mort, pensai-je en mon humeur stupide,
Est oublié... Ce n'est qu'une femme cupide.

Mais, devant mon regard, l'aïeule avait compris.

— Ah ! dit-elle, monsieur, ne soyez pas surpris,
Si j'ai le cœur content de ce bon jour de vente.
Moi, je n'ai plus besoin de rien, et je m'en vante...
Mais, pour Joseph, avec de l'argent emprunté,
J'ai pu prendre un terrain à perpétuité,
Et j'ai fait des billets, et l'huissier me menace...
Puis, si vous pouviez voir son coin, à Montparnasse ?

Un vrai jardin !... Je vais prier là, tous les mois...
Ça me coûte bien cher ; mais aussi quand je vois
Son tombeau tout couvert de fleurs et de verdure,
Il me semble que c'est ma prière qui dure !

Je lui serrai les mains, honteux de mon soupçon ;
Et, depuis lors, ayant médité la leçon,
Je suis tout consolé, quand un ministre tombe ;
Car, ces jours-là, l'enfant a des fleurs sur sa tombe.



LE TRÉSOR

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS,

Représentée pour la première fois sur le théâtre de l'Odéon,
le 20 décembre 1879.

ЯСЕНЯ

FRANÇOIS COPPÉE

LE TRÉSOR

COMÉDIE

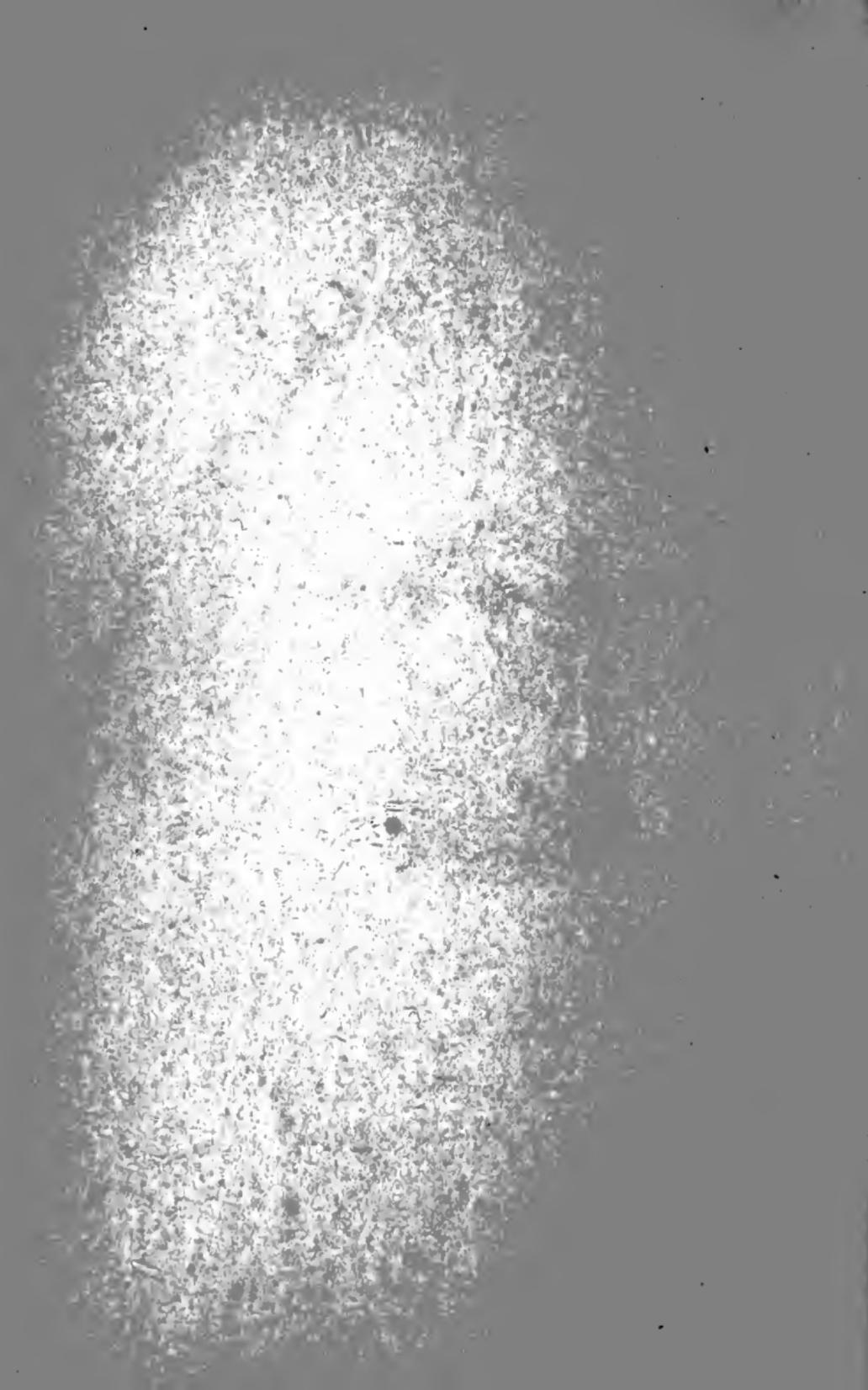


PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXIX



1

MON AMI POREL

2073

LE TRÉSOR

temps. — Dans l'angle de la salle, à gauche, deux ou trois grosses bottes de paille, une charrue, des paniers à œufs, des cages à volaille. — Aux murailles, des instruments d'agriculture, des fusils de chasse, etc. — Petite porte à gauche, auprès de la cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE

L'ABBÉ, puis JEAN.

L'ABBÉ, assis dans un grand fauteuil et feuilletant un in-quarto.

L'origine est bien là... Nous disons donc que Jean,
Premier du nom, baron de la Roche-Morgan,
Seigneur de Saint-Martin-des-Fossés, capitaine
De cent archers, qui fut gouverneur d'Aquitaine,
Et mourut aux lieux saints pour faire son salut,
Prit pour femme Isabeau de Béthune et qu'il eut
Un seul fils, Jean second, un guerroyeur insigne,
Dont le duc actuel descend en droite ligne...

Jean, vêtu comme un paysan chasseur, guêtré de cuir et le fusil sur l'épaule, est entré par le fond, et s'est arrêté sur le seuil, en écoutant les derniers mots de l'abbé.

JEAN, gaîment.

Et nous disons que Jean vingt-deux, duc actuel,
Qui, ce matin, selon l'usage habituel,
Avant le point du jour est parti pour la chasse,
Rentre en triomphateur,... avec une bécasse.

L'ABBÉ.

Monsieur le duc!

JEAN.

Encor ce titre ? Non, l'abbé !

Dans l'état misérable où me voici tombé,
Je ne le porte plus et ne dois point permettre,
Pas même à vous, mon vieux précepteur, mon bon maître,
D'appeler duc celui qui vit en paysan.
Donc, comme chacun fait, dites-moi : « Monsieur Jean. »

L'ABBÉ.

Vous dire : « Monsieur Jean ! » moi !.. C'est inadmissible !
Êtes-vous duc et pair ?

JEAN, se débarrassant de son attirail de chasse.

Je l'étais, c'est possible.

Aujourd'hui Monsieur Jean est le nom qu'il me faut.
Car, depuis que mon père est mort sur l'échafaud,
Et depuis qu'en exil et loin de la patrie,
Mon pauvre abbé, malgré mon titre et ma pairie,
De l'âpre pauvreté j'ai subi les leçons,
— Car à Londres, enfin, j'ai servi les maçons —
De bien des vanités j'ai compris la faiblesse.

L'ABBÉ.

Vous ne reniez pas le droit de la noblesse ?

JEAN.

Non ! Mais j'ai bien assez réfléchi pour savoir
Que tout droit en ce monde est doublé d'un devoir.
Pour avoir trop usé de l'un sans remplir l'autre,
Ceux qui portaient des noms fameux comme le nôtre

Sont tombés, et leur plainte est perdue en l'écho
 De ce canon vainqueur qui vient de Marengo.
 Or, moi, pauvre émigré, qui, rentré dans ma terre,
 Trouve mes biens vendus et mon toit solitaire
 Écroulé, moi qui n'ai, dans ma triste maison,
 Rien d'intact, si ce n'est cet antique blason,
 Moi qui dois désormais borner ma perspective
 Aux trois ou quatre champs de blé que je cultive,
 Et demander ma vie au labeur de mes mains,
 Je fais très bon marché de tous mes parchemins,
 Et j'accepte mon sort, bravement, sans révolte.
 A mes anciens vassaux quand je vends ma récolte,
 Quand je bois avec eux le cidre du marché,
 Où donc est ma pairie? où donc est mon duché?
 Jusqu'à des temps meilleurs, mon ami, j'y renonce
 Mais comme on trouve ici, sous le lierre et la ronce,
 Cet écusson ducal qu'épargna la Terreur,
 De même on trouve encor, dans ce duc laboureur,
 Le plus beau legs qu'il tient de sa bonne origine,
 Son honneur, qui survit à toute sa ruine!

L'ABBÉ.

Ah! courageux ami!.. Mais rien ne me défend
 Du moins de vous nommer toujours : « Mon cher enfant! »
 N'est-ce pas? comme au temps de votre adolescence?

JEAN, lui serrant les mains.

De grand cœur!

L'ABBÉ.

J'ai pour vous tant de reconnaissance!

Lorsque — voilà trois mois — nous sommes revenus
D'exil, ma nièce et moi, marchant presque pieds nus...

JEAN.

Je vous ai recueillis... Bah! la maison est large.

L'ABBÉ.

Et vous nous avez pris tous deux à votre charge,
Vous, si pauvre déjà...

JEAN.

Quel beau mérite j'ai!
Le pain sec est meilleur quand il est partagé.
— Mais, l'abbé, dans quel but, avec tant d'énergie,
Compulsez-vous ici ma généalogie?
Vous dressez donc mon arbre héraldique?

L'ABBÉ.

Non, non.

Je veux, pour illustrer à jamais votre nom,
Je veux — conception plus grande, plus hardie! —
Sur un de vos aïeux faire une tragédie.

JEAN.

Je vous reconnais là... Toujours le vieux travers.

L'ABBÉ.

Faire une tragédie en cinq actes, en vers.
J'en ai déjà dix-neuf, parfaitement intactes,
Hélas! toutes en vers et toutes en cinq actes,

Que ces comédiens, insolents étourdis,
 M'ont osé refuser... Jusqu'à mon *Faux Smerdis*,
 Un chef-d'œuvre!.. N'importe, ils n'auront qu'à se taire,
 Cette fois... Ce sera dans le goût de Voltaire...
 Un affreux scélérat qui nous a fait un mal!..
 Mais quel talent tragique il avait, l'animal!

JEAN.

Ainsi dans le passé de ma noble famille
 Vous cherchez un sujet ?

L'ABBÉ.

Sans doute. Elle fourmille
 De grands hommes d'État, d'illustres généraux...
 J'hésite seulement dans le choix du héros.

JEAN, montrant le buste.

Prenez donc celui-ci, l'ami de Henri quatre,
 Qu'auprès du Vert-Galant vingt ans l'on vit combattre,
 Et qui mourut, dit-on, de douleur et d'effroi,
 En apprenant soudain le meurtre du bon roi.

L'ABBÉ.

J'y songeais. Mais le roi parle un langage ignoble.
Ventre-saint-gris n'est pas possible en style noble.
 Il faut y renoncer.

JEAN, avec un sourire.

C'est bien dommage. Enfin!...
 Le fils de tant d'aïeux pour l'instant meurt de faim.
 Très à propos la table est mise et nous convie.
 Il est midi bientôt...

SCÈNE II

JEAN, L'ABBÉ, VÉRONIQUE.

Véronique entre en portant une grosse soupière, qu'elle pose sur la table.

VÉRONIQUE.

Et la soupe est servie.

JEAN ET L'ABBÉ.

Ah!

VÉRONIQUE, présentant son front à l'abbé.

Cher oncle!...

L'ABBÉ, l'embrassant.

Bonjour, ma nièce!

VÉRONIQUE, à Jean.

Monsieur Jean,

Je me suis surpassée aujourd'hui...

Soulevant le couvercle de la soupière.

Jugez-en.

JEAN.

Voyons cela, mignonne... Oh! la bonne bouffée!

Jean et l'abbé se mettent à table et commencent à manger. Véronique a son couvert mis et s'assied aussi, mais à chaque instant elle se lève pour servir.

Mais vous êtes vraiment notre petite fée,

Véronique, et depuis que vous êtes ici,
Le deuil de ma maison déjà s'est éclairci,
Tant vous y répandez la vie et la lumière.

VÉRONIQUE.

Laissez donc, monsieur Jean ! je joue à la fermière,
Comme la pauvre reine a fait à Trianon,
Et j'ai lu Florian, voilà tout.

JEAN.

Eh bien, non.
Watteau goûterait peu ma bergerie en prose,
Où les moutons n'ont pas au col un ruban rose ;
Et dans cette ruine où je vis en fermier,
Florian se plaindrait de l'odeur du fumier.
Non, non, vous n'avez pas la tête si légère :
Vous êtes une bonne et fine ménagère ;
Et le pauvre garçon, qui sait ce qu'il vous doit,
Bénit Dieu qui vous a conduite sous son toit !

VÉRONIQUE, à part.

Quand il me parle ainsi, comme mon cœur palpite !

L'ABBÉ, à Jean.

Et moi, j'aurai du moins amené la petite ;
Elle paiera pour deux votre hospitalité ;
Car je sens durement mon inutilité,
Chers amis, et j'en souffre en mes nuits d'insomnie...
Bon à rien !... Je ne suis qu'un homme de génie !

JEAN.

Mon pauvre abbé!

L'ABBÉ.

Pourtant mes dix-neuf manuscrits
Sont là, qui, quelque jour, étonneront Paris ;
Et vous ne serez plus pauvres comme vous l'êtes :
Je vous fais héritiers de mes œuvres complètes.

JEAN, servant l'abbé.

Bon... Mais en attendant ce résultat lointain,
Mangeons dans la faïence et buvons dans l'étain,
Puisque contentement, dit-on, passe richesse.

L'ABBÉ, à part.

Oh! les petits soupers, jadis, chez la duchesse!

VÉRONIQUE.

Est-il vrai, monsieur Jean, que vous pourriez encor
Être très riche un jour ?

JEAN.

Et comment ?

VÉRONIQUE.

Ce trésor ?
Ces diamants cachés, sous la Terre ?

JEAN, haussant les épaules.

Chimère!

L'ABBÉ.

Je les ai vus jadis portés par votre mère ;
Ils valaient, j'en répons, plus de cent mille écus.

JEAN.

Donc ils ont été pris, soyez-en convaincus.
Ces diamants, du reste, ont toute une légende
Dans la famille ; ils sont d'une valeur très grande,
Et leur éclat fameux fit rêver autrefois
Plus d'une honnête dame à la cour des Valois.
Sur ces nobles bijoux dont j'ai perdu la trace,
A sa majorité, chaque aîné de ma race
Toujours du duc son père avait, dit-on, reçu
Un secret important que je n'ai jamais su.
Bref, ils seraient cachés ici... Toute une histoire !
J'y crois peu ; mais je crois fort à la Bande noire,
Je crois que pour les nids il est des oiseleurs,
Et, pour les diamants qu'on cache, des voleurs.

L'ABBÉ.

Ce trésor ? Si pourtant, un jour, on le découvre ?

JEAN.

Eh bien donc ! je ferai reconstruire mon Louvre.
Ma salle basse, ouverte, à cette heure, à tout vent,
Sera fermée et chaude, ainsi qu'auparavant.
Ainsi qu'auparavant, la vieille cheminée
Sera d'un feu flambant et clair illuminée ;
Et, par les soirs d'hiver, je pourrai rêver seul
Aux vertus d'autrefois, devant mon grand aïeul.

VÉRONIQUE.

Et, bien sincèrement, ce manque de fortune
Ne vous cause jamais de pensée importune ?

JEAN.

Non, car je me résigne, et c'est l'art d'être heureux...
C'était bien différent, quand j'étais amoureux.

VÉRONIQUE, à part.

Ah ! voilà si longtemps qu'il n'avait parlé d'elle !

JEAN, avec un peu d'amertume.

Irène des Aubiers, la fière demoiselle...
Que devient-elle donc ?

L'ABBÉ.

Mais, encor quelquefois,
Je la rencontre allant au galop par les bois.
Elle a l'air à cheval d'une amazone scythe.

JEAN, se levant.

Oui, le vieux souvenir par moments ressuscite...
Elle peut se vanter de m'avoir fait souffrir,
Allez !... J'étais fou d'elle, et j'ai pensé mourir
Quand ses parents, malgré le nom dont je me nomme,
Ont refusé la main du pauvre gentilhomme,
Et quand il m'a fallu, tout seul, comme un hibou,
Avec ce gros chagrin m'enfermer dans mon trou.
Irène ! Irène ! hélas ! cruelle fille d'Ève !
Elle m'avait pourtant laissé nourrir ce rêve,

Que sous ce toit croulant pourrait fleurir, un jour,
 Un lys qui l'emplit de son parfum d'amour!
 Elle m'avait donné l'espérance divine
 Que le bonheur viendrait habiter la ruine!
 Et j'ai souvent pleuré, quand, dans ce vieux granit,
 Je voyais, au printemps, l'oiseau faire son nid!...
 J'ai dû me résigner... mais le coup fut bien rude...
 Puis vous êtes venus peupler ma solitude;
 Ma tristesse guérit, et le temps s'écoula.

Mettant la main sur son cœur.

Et je ne souffre plus quand je mets ma main là!

VÉRONIQUE, à part.

Est-ce bien sûr?

JEAN.

Assez sur cette rêverie!

Car je manque aux devoirs de la galanterie,

A Véronique qui ôte le couvert.

Et je veux enlever le couvert avec vous.

VÉRONIQUE.

Grand merci, monsieur Jean!

L'ABBÉ, à part, pendant que Jean aide Véronique à desservir.

En quel temps vivons-nous?

Un La Roche-Morgan ne pouvoir, à son aise,
 Épouser qui lui plaît... Allons! quatre-vingt-treize
 Triomphe. Le bon goût se meurt, et tout avec.
 Monsieur Talma s'habille en vrai costume grec...
 La pauvre vieille France a péri tout entière.
 Personne ne sait plus tenir sa tabatière,

Prendre sa prise ainsi, — le geste était charmant! —
Puis, d'une pichenette au jabot, lestement,
Enlever le tabac jusqu'au plus mince atome.
— Cela n'a l'air de rien... C'est un grave symptôme :
De notre décadence il est le précurseur ;
Et l'on dira de moi : « C'est le dernier priseur ! »

On entend au dehors le bruit d'une charrette qui s'arrête sur les pavés de la cour.

UNE VOIX, au dehors.

Monsieur Jean!.. monsieur Jean!.. Oh! arrête, la Grise!

JEAN, frappant sur l'épaule de l'abbé.

Chercheurs de millions! voilà qui nous dégrise...
C'est mon valet Martin qui revient du marché.
Or donc, en attendant le trésor déniché,
Le seigneur de céans, veuf de tout patrimoine,
Va savoir si du moins il vend bien son avoine.

LA VOIX.

Monsieur Jean!...

JEAN.

On y va.

Il sort par le fond.

SCÈNE III

L'ABBÉ, VÉRONIQUE.

Véronique, qui a fini de desservir, prépare des fleurs dans un vase qu'elle pose sur la table. L'abbé reprend son in-quarto et se promène de long en large.

L'ABBÉ.

Reprenons notre élan...

Je tiens ma tragédie et suis sûr de mon plan.

Melpomène avec moi sans doute a fait un pacte...

Voyons!... Scène d'amour, d'abord, au deuxième acte.

— On convient volontiers que chez moi les amants

Expriment en beaux vers leurs tendres sentiments

Et peignent comme il sied le tourment qui les ronge...

— Un songe, à l'acte trois... J'excelle dans le songe...

Et puis, à l'acte quatre, un récit... Mes récits,

Aux yeux des gens de goût, passent pour réussis.

J'ai bien, par-ci par là, des scènes plus minimes...

Mais je sais m'en tirer par quelques vers sublimes.

VÉRONIQUE, rêveuse, venant à l'abbé.

Mon oncle !

L'ABBÉ, avec impatience, à part.

Bon, encor ! Non, jamais je n'ai pu

Travailler un instant sans être interrompu.

Qu'est-ce que cette enfant peut me vouloir, en somme ?

VÉRONIQUE.

Mon père, n'est-ce pas, était bon gentilhomme ?

L'ABBÉ.

Sans doute... Assez souvent je te l'ai dit, je croi,
 Mon brave frère est mort au service du roi,
 Quoiqu'il n'ait jamais eu que la cape et l'épée...
 Mais voilà maintenant ma verve dissipée...
 Et vous m'interrompez, Véronique, au moment
 Où je mettais la main sur un bon dénouement.

VÉRONIQUE.

Pardonnez-moi.

L'ABBÉ.

C'est bon. Mais je m'en vais, ma nièce,
 Et je monte là-haut pour songer à ma pièce...
 Voyons!... Un dénouement... qui ne soit pas banal...
 Qui pourrais-je imiter, pour être original?

Il sort par l'escalier, à droite.

SCÈNE IV

VÉRONIQUE, seule, plongée dans sa rêverie.

Son cœur avait conçu l'espérance divine
 Que le bonheur viendrait habiter la ruine,
 Et que ce toit croulant verrait fleurir un jour
 Un lys qui l'emplit de son parfum d'amour!...
 Hélas! il faut pourtant que mon cœur se soumette!...
 Le lys n'a point fleuri, mais l'humble violette;
 Et lui, toujours rempli de son ancien regret,
 Ne l'a pas devinée à son parfum discret!...

Mais l'espérance en moi n'est pas bien étouffée :
 Tantôt il me traitait comme sa bonne fée,
 Il bénissait le ciel qui m'a conduite ici...
 Ai-je tort d'espérer et de l'aimer ainsi ?
 Ma race, sans valoir la sienne, est sans reproche,
 De plus, la pauvreté commune nous rapproche ;
 Et toujours mon espoir, qui ne peut s'envoler,
 Rêve de le guérir et de le consoler...
 Oui, cet amour a pris mon âme tout entière.
 Tout l'évoque...

Elle tire de sa poche un missel.

jusqu'à ce livre de prière...

Mais non ! ce livre est plein de mon amour... Le soir,
 Quand Jean m'a dit un mot qui plaît à mon espoir,
 Je mets une fleur là, qui sèche entre les pages...
 Cher livre, qui connais mes vœux, et les partages,
 Feuillet, de mes pensers confidents et témoins,
 Dites-moi qu'il oublie Irène et l'aime moins,
 Bien qu'encor tout à l'heure il ait reparlé d'elle ;
 Dites-moi, dites-moi qu'à mon rêve fidèle,
 J'ai droit de mettre encore une fleur aujourd'hui
 Dans ce livre avec qui j'ai tant prié pour lui !

SCÈNE V

VÉRONIQUE, JEAN.

JEAN, entrant vivement.

Quel guignon obstiné !

VÉRONIQUE.

Quoi?

JEAN, d'une voix tremblante de colère.

Mauvaise nouvelle,
Comme toujours!... Les grains ont baissé de plus belle.
Contre le pauvre duc qui veut gagner son pain
La pluie est démagogue et le vent jacobin.
Vendre trois cents écus sa moisson de l'année,
C'est dur!

VÉRONIQUE.

Pardonnez-moi si je suis étonnée,
Monsieur Jean; mais ce prix est à peu près normal,
Et vous dites cela d'un ton qui me fait mal.

JEAN.

Ah! vraiment, j'ai la voix tellement ironique!...
Eh! pardieu! c'est que j'ai de l'humeur, Véronique...
Savez-vous ce que vient de m'apprendre Martin,
Ce qu'ils racontaient tous au marché, ce matin?
Irène des Aubiers...

VÉRONIQUE, à part, douloureusement.

Ah!

JEAN.

Elle se marie!...
Quelle déloyauté! quelle coquetterie!...

Car, lorsque ses parents m'ont refusé sa main,
 Elle m'avait fait voir un cœur moins inhumain,
 Elle avait semblé prendre en pitié ma souffrance,
 M'avait dit que le temps, que la persévérance,
 Peut-être parviendraient un jour à les fléchir!
 Six mois!... Elle a bien pris le temps de réfléchir...
 Six mois sont écoulés... Elle en épouse un autre!...

VÉRONIQUE, à part.

Il l'aime encor!

JEAN.

L'affreuse époque que la nôtre!
 Elle!... une fille noble et de sang bien prouvé,
 Savez-vous quel époux encore elle a trouvé?
 Le fils d'un acquéreur de biens, fat ridicule,
 Qui, je ne sais comment, a pris la particule
 Et qui, tout enrichi de l'argent des vaincus,
 Païra la dot avec du sang sur ses écus!
 Juste Dieu! puisqu'il est des femmes qu'on achète,
 Où donc est ton trésor? où donc est ta cachette,
 Mon vieux manoir? Rends donc son or à ton seigneur,
 Pour qu'il puisse, à son tour, se payer du bonheur!...
 Mais non, mille fois non!... Point de ces vœux infâmes,
 Et que maudites soient à tout jamais les femmes,
 Qui, comme au champ de foire, à la Saint-Jean d'été,
 Marchandent leur amour et vendent leur beauté!

VÉRONIQUE, à part.

Comme il l'aime!

Haut.

Voyons, monsieur Jean ! du courage !
Se peut-il que l'oubli d'Irène vous outrage,
Et ne disiez-vous pas que vous ne l'aimiez plus ?

JEAN.

C'est l'éternelle erreur des cœurs irrésolus.
Je l'ai dit, je l'ai cru... Bon ! la chose était sûre...
Mais ce dépit cruel a rouvert ma blessure.

VÉRONIQUE.

Eh bien, si vous l'aimez encore, dans ce cas,
Sachez si ses parents ne la contraignent pas.
Ne la maudissez point sans éclaircir vos doutes.

JEAN, amèrement.

Les femmes, les voilà !... Vous vous défendez toutes...
Non, je suis sûr qu'Irène agit de son plein gré.
Le richard lui plaît mieux que le pauvre émigré.
Quoi ! les grains sont en baisse, et je prétends qu'on m'aime !
Qui donc voudrait de moi ?... Mais, personne ! et vous-même,
Bien que vos sentiments soient désintéressés,
Dites-moi franchement...

VÉRONIQUE.

Monsieur Jean, c'est assez !
Il n'est pas question de moi ; je vous arrête.

JEAN.

Ah ! pardon ! mille fois pardon ! Je perds la tête,
Et je deviens méchant... Il faut partir ! allons !
Car j'entendrais d'ici grincer les violons

De leur noce maudite... Il vaut mieux que je parte.
 C'est bien... Je me ferai soldat de Bonaparte.
 Il tombe, sur les bords de l'Adige et du Rhin,
 Une grêle de plomb qui guérit du chagrin.
 Je vais boucler mon sac, et je pars dans une heure.
 Votre oncle héritera de la vieille demeure ;
 Vivez-y tous les deux en maîtres absolus...
 Et priez Dieu pour moi... quand je n'écrirai plus !

Il sort par la gauche.

SCÈNE VI

VÉRONIQUE, seule.

Il l'aime encor... toujours... Et moi... moi, j'étais folle !
 Oui, quand il me disait une bonne parole,
 C'était par amitié, comme on fait aux enfants...
 Je ne veux plus l'aimer, non ! je me le défends.
 Que puis-je sur un cœur qui ne bat que pour elle ?
 Pourtant l'illusion était bien naturelle :
 Sa voix devenait douce en prononçant mon nom ;
 Son regard quelquefois s'attendrissait... Mais non !
 Si j'espérais encor, je serais insensée...

Regardant son missel qu'elle a gardé à la main.

Et toi, livre, rempli des fleurs de ma pensée,
 Oui, toi qu'embaume encor mon rêve anéanti,
 Humble et cher confident, tu m'avais donc menti !...
 Ah ! du courage ! Il faut que mon cœur se délivre
 De tous ces souvenirs... Je vais brûler ce livre

Et fuir cette maison où j'ai par trop souffert.
 Dans le prochain couvent asile m'est offert ;
 J'irai là... car il faut que j'oublie et m'en aille.

S'approchant de la cheminée.

Tout justement voici des copeaux, de la paille ;
 Et ce foyer désert, où s'est tu le grillon,
 Aujourd'hui recevra l'adieu de Cendrillon...
 Disparais, seul témoin de ma triste folie.

Elle pose son livre sur la paille amoncelée dans le foyer et y met le feu avec une petite lampe qui est accroché dans l'intérieur de la cheminée. Une grande flamme jaillit.

Oui, la flamme s'élève, et l'œuvre est accomplie.
 Les feuillets tout noircis se tordent dans le feu...
 Monte donc, flamme pure, avec mon dernier vœu !
 Avec mon dernier vœu, monte, blanche fumée
 Qui t'en vas dans le ciel, doucement parfumée,
 Puisque je t'alimente, en ce jour de douleurs,
 Avec un double encens, la prière et les fleurs !
 Monte donc, jusqu'à Dieu, flamme du sacrifice,
 Pour qu'à celui que j'aime il devienne propice,
 Et, si Jean souffre encor de son amour ancien,
 Pour qu'au moins mon malheur adoucisse le sien !

Le feu s'est éteint tout à fait.

Le feu s'éteint ! Tel est mon cœur, cendre et poussière !

Apercevant au fond de la cheminée un trou béant qui n'y était pas auparavant.

Tiens !... Mais cette flambée a fait choir une pierre
 Du foyer... Chaque jour ces murs croulent un peu,
 Et voilà si longtemps qu'on n'avait fait de feu !..
 Voyons donc... Le dégât n'est pas grand, je suppose...

Étonnée.

Mais... c'est une cachette... Ah! Dieu! l'étrange chose!..
Un coffret!...

Elle prend le coffret qui est dans le trou.

De la flamme il est tout tiède encor...
Pourrait-il s'ouvrir?...

Elle porte le coffret sur la table et s'efforce de l'ouvrir.

Oui...

Avec stupeur.

Le trésor! le trésor!...

J'ai trouvé ceci, moi!... Suis-je bien éveillée?...
Mais non, cette cassette en fer, toute rouillée,
Je la touche...

Prenant à pleines mains les parures contenues dans le coffret.

Voici les bijoux... et mes yeux
Ont peine à soutenir leur éclat merveilleux!...
Mais pourquoi tant de trouble et quelle est ma pensée?
Dieu m'entendait : voilà ma prière exaucée;
Grâce à mon sacrifice il m'a fait découvrir
Ce trésor par qui Jean va cesser de souffrir.
Mes espoirs consumés lui rendent sa richesse,
Pour qu'il épouse Irène et la fasse duchesse;
Et, comme par miracle et par enchantements,
Mes pleurs sont devenus perles et diamants!...
Hélas! mon pauvre amour!

Apercevant Jean qui rentre pensif et la tête basse.

Jean! Ah! comment lui dire?...

SCÈNE VII

VÉRONIQUE, JEAN.

JEAN, tristement.

Tout à l'heure, j'avais un moment de délire,
Ma pauvre Véronique... Il faut me pardonner.
Mais je n'ai pas le droit de vous abandonner,
Votre oncle et vous. Je dois garder le sort modeste
Que je vous fais ici partager, et je reste.

VÉRONIQUE, près de la table, de façon à cacher à Jean le coffret.
Monsieur Jean, ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

JEAN.

Quoi?

VÉRONIQUE, s'efforçant de sourire.

Je suis votre fée... Ah! vous me l'avez dit...
Eh bien! aux jours mauvais, la fée est là qui guette
Et qui répare tout d'un seul coup de baguette.

JEAN.

Plaisantez-vous?

VÉRONIQUE.

Tout va changer dans votre sort.
Pour une grande joie êtes-vous assez fort?

JEAN.

Pour une grande joie ?

VÉRONIQUE.

Oh ! oui, car c'en est une,
De reprendre d'un coup son rang et sa fortune,
Et la femme qu'on aime, et le bonheur rêvé...
Le trésor...

JEAN.

Le trésor ?... Eh bien ?...

VÉRONIQUE, lui montrant le coffret ouvert.

Je l'ai trouvé !

JEAN.

Ah ! grand Dieu !

VÉRONIQUE.

N'est-ce pas ? quel coup de destinée !
Je l'ai découvert là, dans cette cheminée.
Je vous dirai plus tard, ... par du feu que j'ai fait.
Mais c'est bien lui... touchez, ... regardez...

JEAN, saisissant à son tour les parures.

En effet,
C'est bien lui !... c'est bien là le trésor de famille !
Quoi ! c'est à moi ce tas de diamants qui brille...
A moi tous ces bijoux !...

Il reste immobile et muet, les mains pleines de bijoux, absorbé dans sa contemplation.

VÉRONIQUE.

Maintenant vous pouvez
Amener votre Irène en ces murs relevés ;
Vous pouvez lui donner opulence et noblesse...

S'apercevant que Jean ne l'écoute pas.

Mais il ne m'entend plus... Allons, point de faiblesse !
Je dois partir...

JEAN, se parlant à lui-même et maniant les bijoux.

Ainsi, c'est à moi ce trésor !
Je le vois, je le touche, et n'y puis croire encor...
Eh bien ! c'est du bonheur : il faut que j'en profite...
Mais pourquoi donc mon cœur ne bat-il pas plus vite ?
Pourquoi donc, en faisant ruisseler dans ma main
Ces cailloux précieux, qu'on me paiera demain
En bel argent comptant chez le prochain orfèvre,
Ne suis-je pas joyeux et n'ai-je pas la fièvre ?
Je suis riche pourtant... Véronique a raison :
Je puis faire à présent rebâtir ma maison,
Rachéter alentour la forêt et la plaine,
Et, nouveau châtelain, choisir ma châtelaine.
Je suis riche, très riche, et n'ai qu'à faire un pas
Vers les parents d'Irène... Ils n'hésiteront pas :
On va congédier ce fat, et tout s'arrange...
Non ! ce n'est plus mon cœur qui parle... C'est étrange !
Dans mon âme, à l'instant encor pleine d'ardeur,
Ces diamants ont mis leur subtile froideur.
Irène me déplaît, s'il faut que je l'achète
Avec ce sac d'écus que le hasard me jette.

Je m'offense aujourd'hui de son mépris d'hier ;
 Et, riche, je prétends, comme un pauvre, être fier !...
 Quoi ! l'on change à ce point !.. Ah ! le destin me raille !...
 Et vous auriez bien dû rester dans la muraille
 Au lieu de me prouver, ô trésors superflus,
 Que ma douleur mentait et que je n'aimais plus !
 Eh bien, si ! j'ai raison... Je devais, par vous seules,
 Parures dont jadis s'ornèrent mes aïeules,
 Apprendre cette amère et saine vérité ;
 Et, pour l'honneur du nom que toutes ont porté
 En mères de famille, en épouses fidèles,
 Je ne dois point choisir de femme indigne d'elles.

VÉRONIQUE, à part.

Oh ! c'est trop tard !

JEAN, changeant de ton, à Véronique.

D'ailleurs, s'agit-il de cela ?

Réalisons d'abord cette fortune-là ...
 Cent mille écus, dit-on... Peut-être davantage !
 D'abord, premier plaisir,... il faut que je partage
 Avec vous, mes amis, qui seuls savez m'aimer.
 Pour l'abbé, dès demain je le fais imprimer.
 Et quant à vous, ma bonne et généreuse amie,
 Vous n'aurez plus besoin de tant d'économie,
 Et vos mains puiseront au trésor sans compter.
 Ma pauvre chère enfant, que je vais vous gâter !
 Mais ce sera charmant ! L'existence nouvelle
 Que nous allons mener à mes yeux se révèle :
 Oui ! nous restons chez nous, les pieds sur les tisons ;
 Nous sommes trois amis, et nous nous suffisons ;

Vous êtes la maitresse au logis, Véronique ;
 Vous exercez sur nous un pouvoir tyrannique ;
 Moi, je chasse ; et l'abbé, dans ses fougueux élans,
 Me déclame ses vers, que je trouve excellents ;
 Nous nous abandonnons au repos qui nous berce ;
 Et, comme des oiseaux éprouvés par l'averse,
 Satisfaits du refuge où Dieu nous réunit,
 Nous nous tenons tous trois serrés dans notre nid !
 — Et j'osais m'attrister ! Mais, que Dieu me pardonne !
 Je fais mieux que d'avoir du bonheur... car j'en donne.

VÉRONIQUE.

J'ai regret de troubler un rêve si joyeux,
 Monsieur Jean, mais je dois vous faire mes adieux.

JEAN, stupéfait.

Vos adieux!.. vous!.. J'ai mal entendu !

VÉRONIQUE.

Non ! Mon aide
 Désormais vous devient inutile, et je cède
 A mon ancien désir, qui revenait souvent,
 De prononcer mes vœux et d'entrer au couvent.
 Ma résolution depuis longtemps est prise.

JEAN.

Que veut dire ceci?.. Vous voyez ma surprise...
 Jamais vous ne m'aviez parlé de ces projets...

VÉRONIQUE.

Et pourtant, Monsieur Jean, tous les jours, j'y songeais ;

Et je n'ai même ici prolongé ma présence
 Que dans votre intérêt et par reconnaissance.
 C'est même, en vous quittant, le seul bonheur que j'ai,
 De vous avoir servi... Mais tout est bien changé !
 Les voici revenus pour vous, les jours prospères.
 Bientôt vous conduirez sous le toit de vos pères
 Une épouse choisie, enfin digne de vous
 Et des femmes de qui vous viennent ces bijoux,
 Celle que vous pourrez aimer comme une égale,
 Et qui saura porter la couronne ducale.
 Elle prendra la place ici que j'occupais ;
 Et moi j'entre au couvent afin d'y vivre en paix.

JEAN, à part.

Je crois tout deviner... O pauvre âme blessée !

VÉRONIQUE.

Gardez-moi, n'est-ce pas ? une bonne pensée ;
 Moi, je prierai pour vous, c'est tout ce que je puis
 Désormais. Ayez soin de mon pauvre oncle ; et puis,
 Plus tard, quand vous serez un père de famille,
 Peut-être verrez-vous revenir l'humble fille
 Qui toujours aura fait pour vous des vœux fervents,
 Et qui vous aimera dans vos petits enfants.

JEAN.

Partir !... Vous partiriez d'ici, chère petite !...
 Mais à ce seul penser qu'il faut que je vous quitte,
 Savez-vous que mon cœur a frissonné d'effroi ?
 Assevois-nous tous deux. Voyons ! écoutez-moi...

Mon enfant, ce trésor, dont je cherche l'usage,
 Ne m'a pas seulement rendu riche, mais sage :
 Il a fait s'envoler, par un souffle subit,
 Ce regret, qui n'était au fond que du dépit ;
 Nul écho du passé dans mon âme ne vibre ;
 Et votre ancienne place au foyer reste libre...
 Pourquoi voulez-vous donc abandonner ce lieu ?

VÉRONIQUE.

Je vous l'ai dit, je dois me consacrer à Dieu,
 Et le repos du cloître est mon désir unique.

JEAN, s'animant.

Eh bien, moi, je vous dis que c'est faux, Véronique !

VÉRONIQUE.

Monsieur Jean !...

JEAN.

Laissez-moi !.. Je vous dis que c'est faux.
 Aviez-vous autrefois des rêves si dévots ?
 Étiez-vous à ce point du monde fatiguée,
 Ce matin, hier, toujours, vous, si bonne et si gaie ?
 Je vous dis que c'est faux, pauvre cœur innocent,
 Et que ce qui vous pousse est un chagrin naissant,
 Dont vous ne vous rendez peut-être pas bien compte,
 Mais que je crois comprendre enfin et que j'ai honte
 De deviner si tard, aveugle que j'étais...
 Oh ! si je vous offense, un mot ! et je me tais...
 Mais, depuis un moment que nous sommes ensemble,
 A cette douce main qui dans la mienne tremble,

A ce regard, du mien sans cesse détourné,
Véronique, je crois que j'ai bien deviné...
Si j'avais ce bonheur...

VÉRONIQUE.

Monsieur Jean, je vous jure...

JEAN.

O Véronique, avant de commettre un parjure,
Avant de prononcer un *non*, que tout dément,
Laissez-moi vous parler jusqu'au bout seulement...
Oui ! sachez que mon cœur a compris tout à l'heure,
Quand vous avez parlé de quitter ma demeure,
Le mal qu'il avait fait, ce lâche et cet ingrat,
Et le devoir tracé pour qu'il le réparât.
J'ai vu, par ce danger qu'elle me fût ravie,
Que votre affection était tout dans ma vie,
Qu'il me faut à tout prix près de moi la fixer
Et que je ne peux plus désormais m'en passer.
Dans mon cœur, délivré de l'ancien mauvais rêve,
Un nouveau sentiment se dégage et s'élève...
Et l'amour, qu'attendait votre espoir ingénu,
Il va venir, il vient, ... il est déjà venu !
Par ces yeux pleins de pleurs, par ces mains que je serre,
Par nos chers souvenirs de commune misère,
Oui, Véronique, au nom du douloureux passé,
Pardonnez à celui qui fut un insensé,
Mais qui se donne à vous, et de toute son âme,
Et restez mon enfant, mon amie, et ma femme !

Véronique éclate en sanglots.

Quoi!... vous pleurez!...

VÉRONIQUE.

Pourquoi ne parler qu'aujourd'hui,
Monsieur Jean? Hier encor, je vous aurais dit : Oui!

JEAN.

Eh bien?

VÉRONIQUE.

Mais à présent que les grandeurs perdues,
Par un juste retour, vous sont toutes rendues,
Et que vous retrouvez fortune, titre et nom,
Je connais mon devoir et dois vous dire : Non.

JEAN.

Quel scrupule insensé! Vous m'aimez, je vous aime...
Pour avoir ce trésor, ne suis-je plus le même?

VÉRONIQUE.

Vous ne le serez plus demain. Non, monsieur Jean.
Je n'aime point un duc; j'aimais un paysan :
J'avais droit de rêver — mais tout beau rêve cesse —
D'être fermière un jour, jamais d'être duchesse ;
Et ce qu'avec ivresse hier j'eusse accepté,
Tout mon cœur le repousse à présent par fierté.

JEAN.

Mais ce trésor, je vous le dois, ô noble fille!

VÉRONIQUE.

Non, monsieur Jean : ce sont vos bijoux de famille.
Pour vous seul, le feu duc — vous le comprenez bien —
Les avait cachés là... Je n'accepterai rien!...

Je dois me retirer, ayant rempli ma tâche.
 Si je vous écoutais, si j'étais assez lâche
 Pour ne plus résister, hélas! qu'advierait-il?
 Vous verriez qu'une enfant élevée en exil,
 Qui sait coudre et filer, ainsi qu'une servante,
 Mais qui n'est nullement mondaine ni savante,
 En mainte occasion, qui saura bien surgir,
 Ne tiendrait pas son rang et vous ferait rougir...

JEAN.

Véronique!

VÉRONIQUE.

Attendez!.. Puis l'image d'Irène,
 Dont vous vantiez le tact et la fierté de reine,
 Viendrait vous inspirer de coupables regrets,
 Des reproches peut-être... Et moi, moi, j'en mourrais!
 Plus de rêves menteurs où mon espoir s'égaré!...
 Je le jure! à jamais ce trésor nous sépare,
 Et vous aurez plus vite usé ces diamants
 Que vous ne m'aurez fait manquer à mes serments.

JEAN.

Eh bien, donc! sois maudit par moi, trésor funeste!
 Diamants qui troublez mon sort, je vous déteste!
 Car vous m'êtes fatals; car vous avez jeté
 Sur mes illusions votre froide clarté,
 Et de plus, vous rendez, par un charme invincible,
 Le cœur de cette enfant comme vous insensible!

SCÈNE VIII.

JEAN, VÉRONIQUE, L'ABBÉ.

L'Abbé entre, dans la plus grande agitation, en brandissant une feuille de parchemin.

L'ABBÉ.

Mes enfants! mes amis!...

VÉRONIQUE.

Mon oncle!...

L'ABBÉ, se jetant au cou de Jean.

Embrassez-moi,

Mon pauvre Jean!

JEAN.

Qui peut vous causer tant d'émoi?

L'ABBÉ.

Une joie ineffable, une peine infinie!...

Moi, je m'en vais écrire une œuvre de génie;

Mais vous, si vous trouviez le trésor, cher enfant,

Hélas! vous ne seriez pas plus riche qu'avant.

JEAN.

Quoi? le trésor?...

L'ABBÉ.

Allez! n'en cherchez plus les traces,
Car dans votre grenier, parmi vos paperasses,
Ce rare document, cet acte précieux,
Par le plus grand hasard est tombé sous mes yeux.
Il vient de me prouver, d'une façon certaine,
Que votre illustre aïeul...

Montrant le buste au-dessus de la cheminée.

oui, ce grand capitaine
Qui semble nous sourire en sa barbe là-haut,...

JEAN.

Eh bien?

L'ABBÉ.

C'est le héros tragique qu'il me faut!

JEAN.

De grâce!

L'ABBÉ.

Cet ami du meilleur des monarques,
Comme on se préparait à la bataille d'Arques,
Sut que nos lansquenets, qui, depuis très longtemps,
N'avaient pas eu leur paie, étaient fort mécontents.
Alors — ô trait sublime où sa loyauté brille! —
Il vendit à des juifs ses bijoux de famille
Et paya les soldats, sans prévenir le roi!

JEAN, à part.

Que dit-il?

L'ABBÉ.

On gagna la bataille... Après quoi,
Henri, qui sut le fait, désira, comme on pense,
Donner au brave duc sa juste récompense.
Mais votre aïeul, héros digne d'être Romain,
— La chose est tout au long dans ce vieux parchemin
Fait à Dieppe et timbré des armes de la ville, —
Refusa tout, et fit, par un orfèvre habile,
Faire des bijoux faux tout pareils aux anciens,
Voulant, comme il le dit, que les femmes des siens,
Qui porteraient son nom aux époques futures,
N'eussent d'autre ornement que ces vaines parures,
Durable souvenir, qu'il léguait à leurs fils,
De ce qu'il avait fait un jour pour son pays!

JEAN.

Mon noble aïeul!

VÉRONIQUE, à part.

Dieu bon! est-ce que tu m'exauces?

JEAN, montrant le coffret à l'abbé.

Ainsi, vous l'avez dit, ces parures sont fausses.

L'ABBÉ, stupéfait.

Ces parures?... Hein? quoi?... Le trésor?

JEAN.

Le voici.

Mais vous m'avez prouvé qu'il était faux... Merci!

L'ABBÉ.

Vous l'aviez découvert?.. Je détruis votre joie!

Il se laisse choir dans un fauteuil.

Ah!

JEAN.

Je comprends le don que l'ancêtre m'envoie...
 Trésor de dévoûment, trésor de loyauté,
 Tu me rends le bonheur avec la pauvreté;
 Et bien plus que tout l'or du monde je t'estime,
 Fortune de vertu, legs d'un aïeul sublime!
 Soyez les bienvenus, car vous comblez mes vœux,
 Perles sans orient et diamants sans feux!
 Car j'ai souffert pendant mon heure de richesse;
 Et le sort à présent me fait vraiment largesse,
 Qui, tout en m'accablant de ce surcroît d'honneur,
 Me permet de rester un pauvre moissonneur.
 Partez sans un regret, décevantes chimères!

Prenant la main de Véronique.

Vous voyez les bijoux qu'ont portés mes grand'mères!
 C'est ma dot, Véronique; ils n'ont pas de valeur,
 Et l'éclat de vos yeux brille plus que le leur.
 Voulez-vous cependant les accepter quand même?

VÉRONIQUE.

Puisque vous restez pauvre, et puisque je vous aime!

L'ABBÉ, sautant de son fauteuil.

Comment?.. Qu'ai-je entendu?

JEAN.

C'est vrai, mille pardons !
Nous sommes amoureux et nous nous accordons,
L'abbé! Deux pauvres gens échangent leur promesse;
Et vous n'y pouvez rien,... que nous dire la messe,
Comme pour marier de simples paysans.

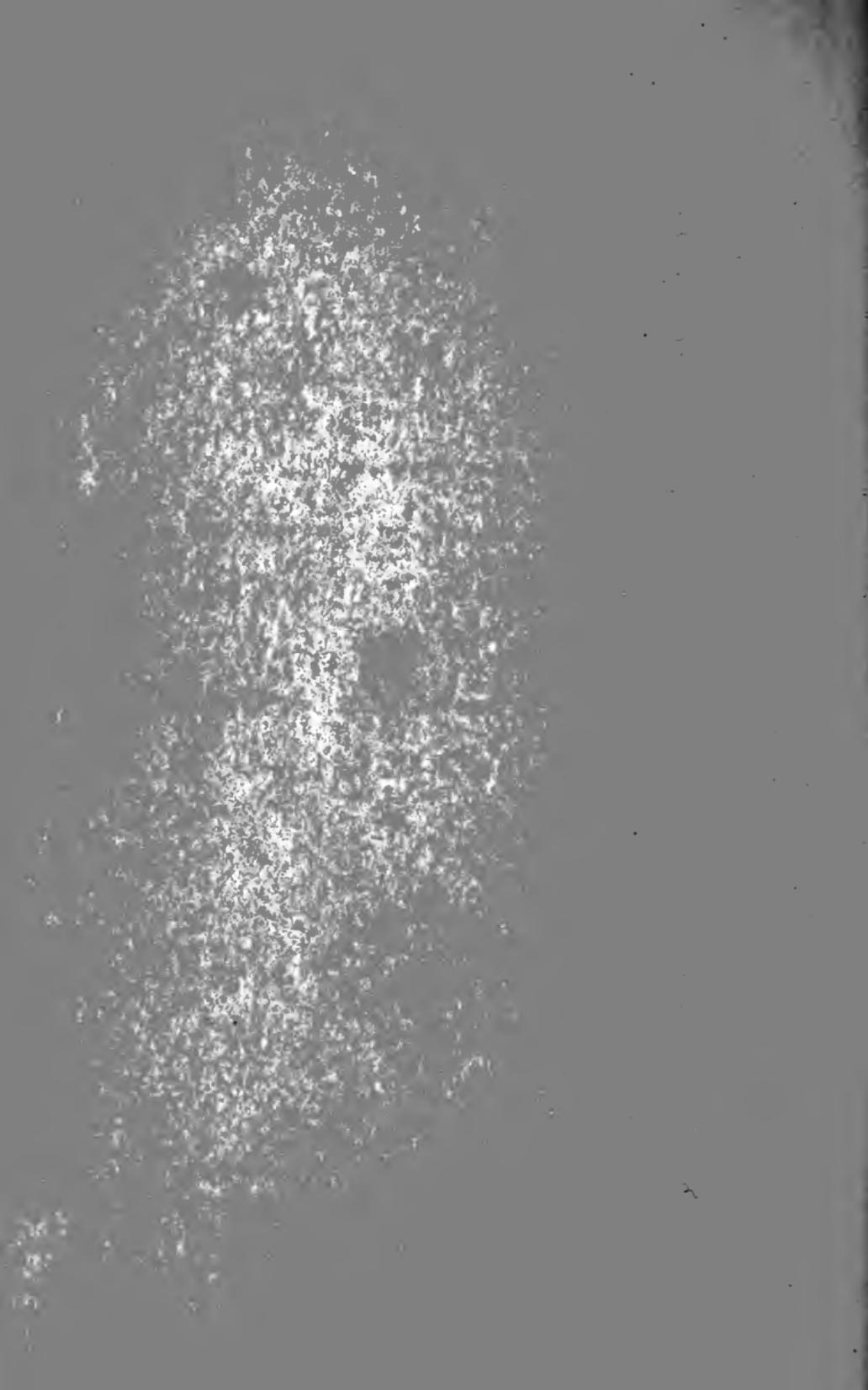
L'ABBÉ.

Un tel hymen!.. Suprême honneur de mes vieux ans!..
Mais que d'événements!.. J'ai mon sujet de pièce:..
On trouve ce coffret... vous épousez ma nièce...
Le trésor était faux... Est-ce que j'ai rêvé?

JEAN, tenant Véronique par la main.

Le trésor! Non! Voilà celui que j'ai trouvé!





Achevé d'imprimer

le 20 décembre mil huit cent soixante-dix-neuf

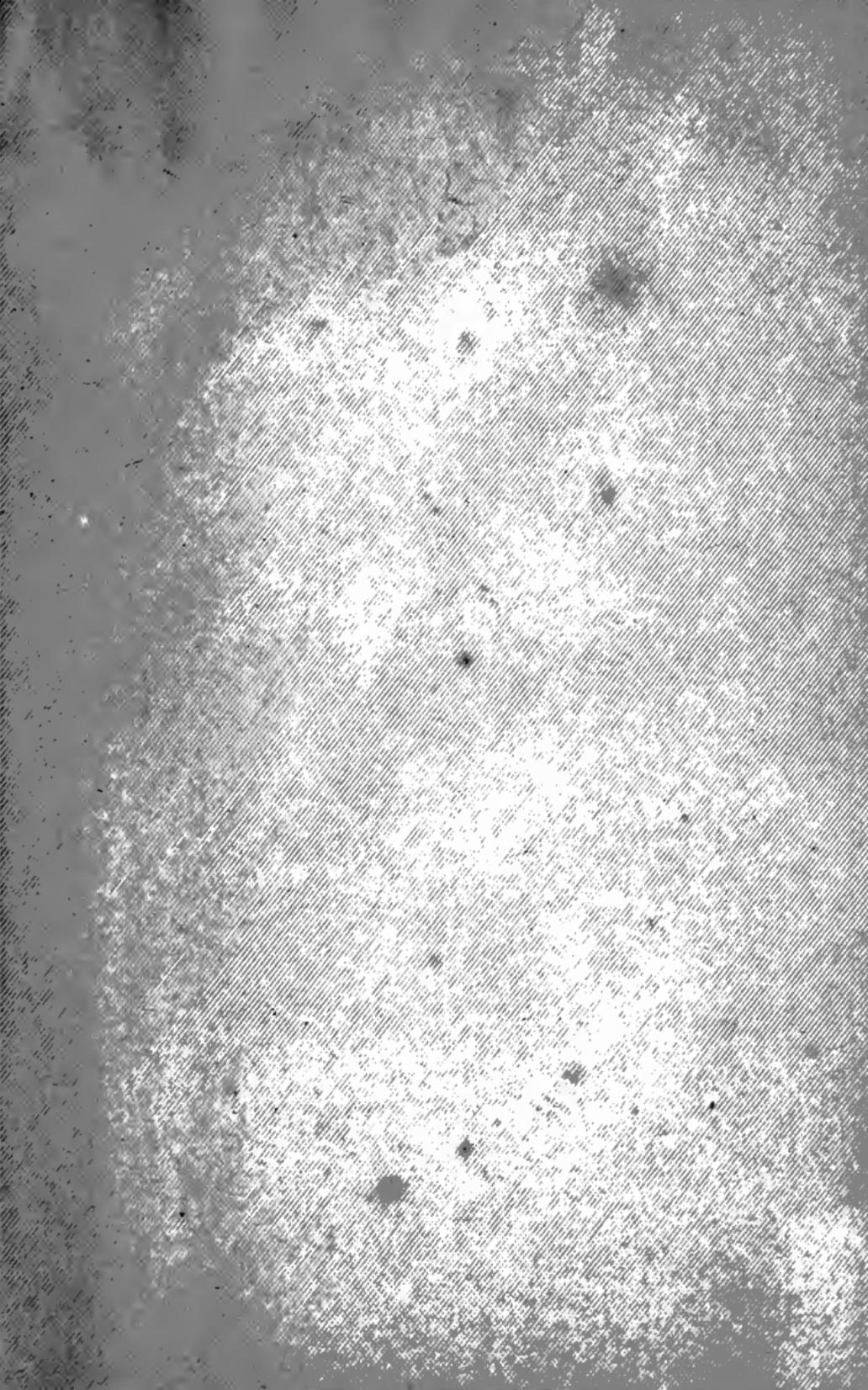
PAR CHARLES UNSINGER

POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS





**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The Library
University of Ottawa
Date due**

--	--	--	--



a39003



002245727b

CE PQ 2211

.C3M3 1881

COO COPPEE, FRAN MADAME DE MA

ACC# 1221277

